

LE FIANCÉ DISPARU

PAR PIERRE GOURDES



PRIX:

1^{fr}
1-50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue GAZAN
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
4, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienna*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gogne !*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Onbre*. — 179. *Le Château des*
tempêtes. — 223. *Le Jardin bleu*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anna CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
 Rosa-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour*
vaincre. — 199. *Amitié ou Amour ?*
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancalisse*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Intépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludoline*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénobe FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ca*
pauvre Vieux. — 213. *L'ingulté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aîmée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmenetta*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier*
Atout. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve* —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
 M. de HARCOT : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*.
 Paul JUNK : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 L. de KERANY : 131. *Pignon sur rue*.
 Vasco de KEREVEN : 214. *Où est-il ?*
 Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Ando LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conférence d'âme.*
 MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.* — 221. *Le cœur de tante Miché.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme judis.*
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Charval.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.*
 Procope le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embarcadé.*
 Isabella SANDY : 49. *Maryla.*
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Mol.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mas de Violane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En lutte.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlotte, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 161. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
 Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.

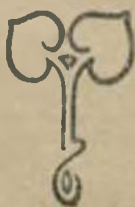
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

c92685

PIERRE GOURDON

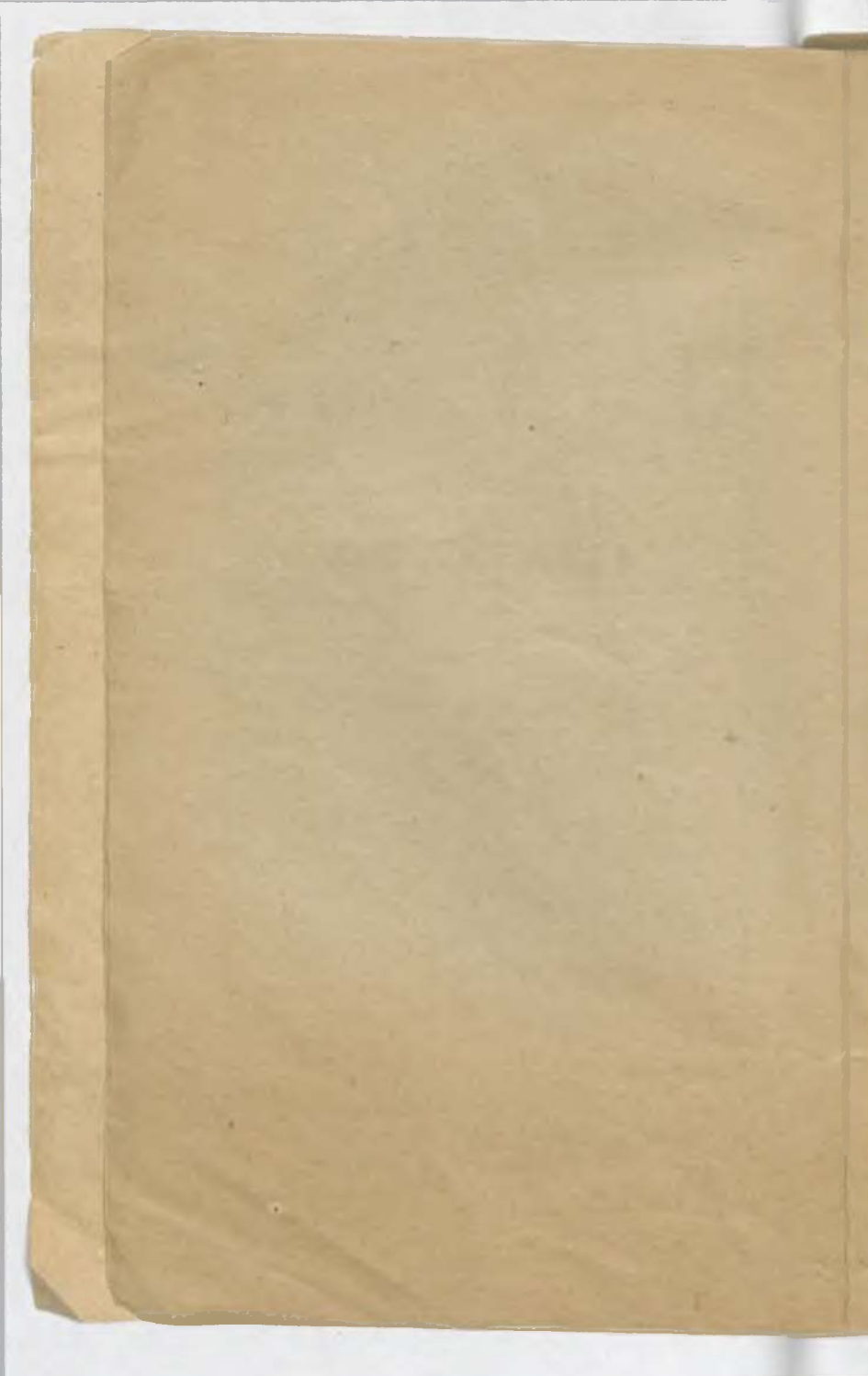
Le Fiancé disparu



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



Le Fiancé disparu

I

LA PETITE ZULMA

Elle *garçonnait*. Cela ne veut pas dire, comme on pourrait le croire quand on ne connaît pas le langage des Sablais, qu'elle manquait de tenue et fréquentait volontiers les garçons. Non, Zulma était sage. Malgré la hardiesse, la crânerie, l'allure légère et désinvolte qu'elle tenait de sa race, elle était à la fois candide et sérieuse.

Elle *garçonnait*. Cela veut dire que depuis sa sortie de l'école, pour venir en aide à ses parents qui étaient pauvres, elle était, sur le port, au service des pêcheurs, comptait le poisson, sortait les filets des bateaux et les étendait pour les faire sécher.

C'est à quoi s'emploient, aux Sables, les fillettes qui n'ont point encore la force de se livrer à de plus rudes travaux. Or Zulma venait d'avoir quinze ans et ses bras encore frêles n'auraient pas pu porter les lourdes mannes d'osier remplies de raies, de soles, de plies ou de sardines, encore moins les *pocheteaux* ou les thons, comme font les femmes et les filles employées à la poissonnerie.

Fille de pêcheur, elle ne voulait pas, non plus, travailler à un autre métier.

Ce qu'il lui fallait, c'était cette vie du port,

libre, mouvementée, qu'animent le départ et le retour des barques, les allées et venues des pêcheurs descendus à terre, le verbe haut des mareyeuses, et sur laquelle souffle le grand vent du large, à peine apaisé par les maisons du quartier du Passage que séparent des ruelles étroites.

Cette vie du port, c'était sa vie, à elle qui était née tout près de là, dans une sombre maison de la rue Napoléon, et qui avait grandi en contemplant les mâts des *dundees* et des barques, entre le fin clocher de Saint-Nicolas de la Chaume et la tour massive de Notre-Dame de Bon-Port.

— Bonsoir, Zulma.

Elle était en train d'étendre sur le quai un filet bleu aux mailles étroites. Elle releva la tête. D'un geste gracieux, elle remit en place une mèche de ses cheveux noirs qui, tandis qu'elle se baissait, lui était tombée sur les yeux. Un sourire montra ses dents blanches, illumina ses yeux de velours, au regard profond, et tout son fin visage, hâlé déjà, mais aux traits réguliers, que faisaient charmant la bouche petite aux lèvres minces, le nez droit, les beaux yeux fendus en amande et ombragés de longs cils, les sourcils bien arqués. Elle répondit de sa voix chantante, sans coquetterie, mais très affectueusement :

— Bonsoir, Tranquille.

Tranquille était un mousse. Comme tous ses pareils, il était chaussé de sabots noirs, vêtu d'un pantalon bleu, très collant, et d'une vareuse de même étoffe et de même couleur, au col légèrement échancré. Sa tête, sa grosse tête d'adolescent paisible, dont les cheveux blonds, coupés court, étaient plus foncés que la peau du visage, tannée par l'air vif et les embruns, sa grosse tête était coiffée d'une casquette, bleue aussi, bordée de noir, dont la visière protégeait son vaste front et ses yeux

clairs, tantôt de la pluie, tantôt du soleil que reflète, aveuglant, le miroitement de la mer.

Grand, les épaules larges, la poitrine bombée, le torse presque épais, il avait l'air d'avoir au moins vingt ans, bien qu'il fût, en réalité, du même âge que la petite et frêle Zulma, dont la gracilité faisait contraste avec sa force. Pourtant il semblait timide, un peu gauche, prêt à obéir à cette fillette qui le regardait avec une sollicitude protectrice et quasi maternelle.

Les mains aux poches, se balançant lentement sur ses hanches, comme font les hommes accoutumés à garder l'équilibre sur le pont mouvant d'un bateau, il restait là, sans rien lui dire.

Elle, tout en l'enveloppant, par instants, de la douce caresse de son regard, et tout en continuant de travailler, parlait :

— Te voilà donc rentré. Vous rentrez tous pour Pâques. Regarde dans le port. Tous les bateaux se touchent et les mâts font comme une forêt.

Elle s'amusait à lire à haute voix les noms écrits sur les poupes bleues, blanches ou vertes, alignées au ras du quai :

— *Vox-Dei... Diamant... Muse... Petit-Raymond... Amourette... Père-Noël... Admirable... Josam... Charles-Colette... Per-fas-et-ne-fas... Madone... Ave-maris-stella... Souverain-des-Ondes...*

Et Tranquille se taisait.

Alors elle changea de ton, comme elle changeait d'idée. Elle demanda :

— Iras-tu lundi au *Préveil d'Emmaüs*?

Cette fois, il répondit, mais par une question, une question laconique comme beaucoup de celles que posent les fils du peuple, qu'ils soient nés d'hommes labourant la terre ou de pêcheurs jetant leurs filets dans la mer profonde :

— Et toi?

Elle n'hésita pas.

— Moi, oui, certainement. On y va tous les lundis de Pâques. J'y irai, cette année comme les autres, avec ma sœur et mes parents.

Elle était, comme toutes les Sablaises, friande de plaisir et ne le cachait point.

Elle ajouta tout de suite :

— Ça m'amuse, le Préveil. J'aime les chevaux de bois, la musique, les petites boutiques en plein vent, les tables dressées dans la rue, où l'on boit de la bière et de la limonade, les confetti qu'on se lance à la tête, les échaudés qu'on achète et qu'on mange. J'aime surtout le bois où l'on s'assoit à l'ombre et qui, un jour par an, nous repose de la mer.

Il écoutait, en apparence assez indifférent, au fond séduit lui-même par cette énumération enthousiaste et naïve. Il dit enfin :

— Moi aussi, Zulma, j'irai lundi au Préveil d'Emmaüs.

Contente de l'avoir décidé, elle le remercia par un nouveau sourire.

Maintenant, ayant achevé son travail, elle revenait, suivant les quais, vers la rue Napoléon. Tranquille l'accompagnait. Leur attitude était trop correcte et trop réservée pour donner prise à la médisance. Ils étaient trop jeunes, l'un et l'autre, pour qu'on les crût fiancés. C'étaient deux camarades qui semblaient, sans arrière-pensée, satisfaits d'être ensemble.

L'heure s'avancant, le soleil déclinait et incendiait là-bas, vers la forêt d'Olonne, le ciel sur lequel se détachait, légère et bleue, au-dessus des mâts de la flottille de pêche, la flèche d'ardoises de la Chaume. Plus près, une longue bande lumineuse, reflet des nuages que le couchant embrasait, venait égayer l'eau paisible du port. Dans cette clarté, quelques canots passaient, menés à la godille. Le quai, où n'er-

raient plus que quelques rares pêcheurs, était presque désert. On n'y entendait que le jappement d'un chien, le grelot d'une bicyclette, le lourd roulement d'un chariot attardé, puis, par instants, lorsque ces bruits cessaient, le clapotis de l'eau et le son mat qu'émettent en se heurtant les barques. La paix du soir descendait sur le port, sur la ville, et, par delà, sur la mer.

Quelques minutes plus tard, Tranquille revenait seul, ayant conduit Zulma jusque chez elle. A l'angle de la rue Napoléon et du quai Dingler, il rencontra une autre jeune fille. C'était Hélione Buchoux, du même âge que Zulma, mais bien différente de manières, de ton, et qui, même physiquement, lui ressemblait si peu que l'on eût hésité à les croire toutes deux issues de la même race, nées dans le même pays.

Hélione, elle aussi, pourtant, était jolie, mais elle n'avait pas le type ordinaire des Sablaises, brunes le plus souvent, à cause des lointaines origines que l'on prétend maures ou basques. Elle était blonde, non de ce blond charmant qui harmonise la douceur des yeux bleus et la délicate transparence du teint à la lumineuse auréole d'une chevelure claire. Elle était d'un blond ardent, tirant sur le roux, et, sous le hâle qui, chez les filles de la côte, n'épargne aucun visage, sa peau apparaissait d'une blancheur mate, avec quoi contrastaient ses yeux aux teintes changeantes, qui semblaient tantôt d'un vert d'émeraude et tantôt d'un bleu sombre. On eût dit, parfois, que s'y reflétaient les nuances si variées de la mer.

Ces yeux, ce soir, se fixaient avec un éclat inaccoutumé sur Tranquille, tandis qu'Hélione, minaudant, demandait :

— Vas-tu me reconduire, à mon tour ?

Il la regarda, surpris, puis, de ce ton pai-

sible prouvant qu'il portait bien son nom, il répondit :

— Non. Je rentre à la Chaume.

La jalousie la rendant plus audacieuse qu'adroite, elle insista :

— Tu as bien trouvé le temps de la reconduire jusqu'à sa porte, elle !

Un flot de sang monta au visage du mousse. Ce reproche lui déplaisait. Il était mécontent qu'Hélione eût épié son innocente promenade avec Zulma. Doux mais tenace, il secoua sa tête épaisse.

— Justement, dit-il, ça m'a mis en retard.

Et, la quittant, il se remit à marcher vers le quai Guiné, descendit les marches de granit et sauta, sans se retourner, dans le bateau du passeur.

Hélione était restée à la même place, honteuse de sa déconvenue et pâle de colère. Elle murmura entre ses dents :

— Ah ! cette Zulma !... Je m'en vengerai...

Zulma était loin de soupçonner la jalousie qui mordait au cœur sa rivale.

Sa rivale !... Cette enfant candide pouvait-elle même supposer qu'un sentiment de rivalité fût né chez l'une de ses compagnes, quand elle ne se doutait pas que sa chaste et tendre amitié pour Tranquille fût tout près de se muer en amour ? Car, entre elle et lui, rien encore n'avait été dit qui ressemblât à de solennelles promesses ; ils n'avaient songé, ni l'un ni l'autre, que l'heure approchait où, cessant d'être des enfants, ils devraient, pour pouvoir continuer de s'aimer, échanger des serments liant à jamais leurs vies.

L'avenir les préoccupait peu. On y pense si rarement, à cet âge. Le présent et le passé leur suffisaient. Le présent, c'était cette aimable, innocente et simple camaraderie, le plaisir de se revoir, chaque fois que le mousse revenait

à terre, et même l'émoi de se dire adieu quand il partait. Cet émoi-là, les jeunes filles et les femmes qui aiment des hommes partant sur la mer traîtresse ne l'échangeraient peut-être pas contre la sécurité prosaïque des terriennes.

Quant au passé de leur mutuelle tendresse, il était, pour Tranquille et pour Zulma, très cher. Doux passé leur parlant d'une enfance vécue côte à côte, qui évoquait dans son cœur à lui une gratitude fidèle, dans sa mémoire à elle le souvenir du sentiment qui l'avait guidée vers lui : la pitié.

Tranquille Gaubron était un orphelin. L'Océan lui avait pris son père, comme il en avait pris tant d'autres. Sa mère était morte, elle aussi, peu après le naufrage qui l'avait faite veuve, et l'enfant était resté sans parents, à un âge où l'on a grand besoin des maternelles tendresses.

Le père et la mère de Zulma avaient alors accompli envers lui l'un de ces admirables actes de charité si fréquents de la part des humbles. Ils avaient pris l'orphelin à leur charge; ils l'avaient élevé avec leurs propres enfants. Et de ce jour était née la fraternelle affection qui unissait Tranquille à la fille de ses bienfaiteurs.

La jalousie trop visible d'Hélione venait de prouver au jeune mousse que Zulma ne pouvait plus rester seulement pour lui une amie d'enfance, mais qu'il devait, bien qu'il fût très jeune, solliciter d'elle le bonheur de devenir son fiancé.

Zulma, de son côté, allait bientôt s'apercevoir qu'elle n'était plus à l'âge où une jeune fille peut continuer d'avoir de l'amitié pour un jeune garçon sans que cela tire à conséquence et sans qu'il en résulte, quand on veut rester sage, une promesse engageant l'avenir.

Tranquille avait un camarade qui, comme lui, habitait la Chaume, qui, comme lui, quand il était à terre, avait plaisir à causer avec

Zulma. C'était Magloire Jomeau, le fils d'un pêcheur, qui lui-même était mousse à bord du bateau appartenant à son père. Cela lui donnait une situation supérieure à celle de l'orphelin pauvre, obligé de s'embarquer avec un autre patron. Fier de cette supériorité, sachant qu'il aurait un jour, en héritage, la barque sur laquelle déjà il se sentait chez lui, ne voulant point se laisser devancer par Tranquille en qui il devinait un rival dangereux, Magloire avait résolu de brusquer les choses et de demander sans détour à Zulma si elle voudrait, plus tard, être sa femme.

Il n'était pas homme à retarder longtemps l'exécution d'un projet quand il l'avait formé. Ces jours de fête allaient lui permettre d'agir.

Au lieu d'assister, le dimanche de Pâques, à la grand'messe de Saint-Nicolas de la Chaume, sa paroisse, il descendit, de la rue de l'Armandèche où il habitait, vers le quai, sauta dans le canot du passeur. Puis, ayant débarqué de l'autre côté du chenal, il se dirigea vers Notre-Dame de Bon-Port.

Quand il y entra, l'église était déjà pleine. Sous le riche ciborium dont les colonnes monolithes en marbre de Carrare portent le dôme de bronze doré, l'autel brillait en sa parure de fête. Dans la nef commençait de se dérouler, avec la pompe digne d'une cathédrale, une magnifique et longue procession. Et les petits choristes qui défilaient, vêtus de blanc, répondaient, de leurs voix enfantines, aux voix plus mâles qui avaient entonné le chant joyeux de Pâques : *O fili et filia*.

Ce n'était pas parce que les cérémonies étaient plus belles ici que Magloire avait aujourd'hui déserté la fruste église de la Chaume. C'était pour voir Zulma et pour pouvoir lui parler à la sortie de la grand'messe. Bon chrétien, comme la plupart des pêcheurs des Sables et surtout de la Chaume, il avait, à une messe

plus matinale, ce jour-là même, fait ses Pâques. Mais il n'assistait pas à la cérémonie grandiose et touchante de Notre-Dame de Bon-Port sans quelques distractions.

A ces distractions il avait une excuse. Se tenant humblement tout au bas de l'église, non loin du bénitier, il apercevait dans une nef latérale les corsages clairs et les coiffes aux ailes légères et transparentes de plusieurs jeunes filles sablaises ayant revêtu, pour ce jour de fête, le costume traditionnel. Parmi elles, il reconnaissait la taille mince et fine de Zulma, la grâce de ses mouvements, le port de tête à la fois simple et fier de cette toute jeune fille, plus charmante encore en ses riches atours et dans l'attitude de la prière que lorsqu'il la voyait sortir les filets bleus d'une barque et les étendre.

Et, la messe finie, il l'attendit auprès du vieux portail ouvert pour laisser s'écouler la foule qui sortait.

Bientôt Zulma parut. Dans l'encadrement de la porte arabe ce fut une merveille que cette apparition. Les petits sabots, les bas noirs, la courte jupe plissée, le corsage de soie rose aux larges manches bouffantes et la mante de velours jetée sur les épaules lui seyaient à ravir. La coiffe, au devant de fine et claire dentelle, aux deux ailes hardies, paraissait un diadème.

— Zulma, dit timidement le jeune homme, en s'avancant vers elle.

Elle comprit, lui sourit, car volontiers ses lèvres minces s'ouvraient sur ses dents fines et blanches, mais ce sourire, soit qu'il lui parût trop réservé, soit qu'il lui semblât légèrement moqueur, n'enhardit point Magloire. Celui-ci, sentant s'accroître sa gaucherie, balbutia :

— Je suis venu pour... pour vous accompagner... à la sortie de la messe... jusque chez vos parents...

Cette fois, le voyant si drôlement embarrassé,

elle éclata de rire. Puis, sans coquetterie, elle protesta gaiement :

— C'est très gentil, mais je suis assez grande pour rentrer toute seule.

Elle le salua d'un petit signe de tête amical, mais assez distant pour que le pauvre garçon n'osât point insister. Avec prestesse elle traversa la place. L'instant d'après, ses petits sabots claquaient sur les gros pavés de la rue de la Patrie qui, tout droit, conduit de l'église à la rue Napoléon.

Le lendemain, c'était le Préveil d'Ennemaüs.

De temps immémorial, les habitants des Sables fêtaient le lundi de Pâques en quittant leur ville pour se rendre en foule dans une bourgade voisine, le Château-d'Olonne, dont l'église, bâtie au sommet d'une faible colline, laisse voir de très loin son fin clocher à jour.

Le village est modeste, et modeste aussi est la fête foraine dont une énorme affluence et surtout le pimpant costume des Sablaises corrigent cependant la banalité. Le nom donné et maintenu à cette réjouissance populaire n'a rien de banal non plus.

Pourquoi appelle-t-on ici « préveil » ce qui se nomme ailleurs « assemblée » ou quelquefois « frairie » ? Aux étymologistes de le décider. On comprend mieux que la foi des populations vendéennes ait accolé à ce nom de « préveil » qui, pour tous les gens de la contrée, désigne une fête profane, le souvenir de cette bourgade proche de Jérusalem où l'Évangile du lundi de Pâques raconte que deux disciples, à la fraction du pain, reconnurent le Sauveur.

La fête battait son plein. L'unique rue du village était encombrée de boutiques en plein vent, et, à l'endroit où elle s'élargit un peu, des chevaux de bois tournaient dans l'éclat métallique des clinquants, au son agaçant et

canaille d'une musique de foire. Les confetti pleuvaient sur les buveurs attablés aux portes des auberges, sur les groupes qui se croisaient en échangeant des quolibets, des agaceries et des rires. Une poussière montait de la foule tapageuse et dansait dans le soleil d'avril qui s'était fait clair et chaud pour cette fête.

Tous ne s'attardaient pas à ces plaisirs bruyants. Bien des familles sablaises leur préféraient l'ombre des bois qui s'élèvent derrière l'église.

Parmi ces familles paisibles était la famille de Zulma. Le père, la mère et la jeune fille avaient choisi, non loin du mur vêtu de lierre qui cache aux regards la seigneuriale demeure du Fénestreau, un endroit retiré, bien tranquille, et ils s'y reposaient sans se soucier des groupes voisins, dont quelques-uns étaient plus bruyants et rieurs.

Ce n'était pas que Zulma eût fait si du plaisir qui, là-bas, dans la rue enfiévrée du village, retenait encore la majeure partie de la jeunesse sablaise. Elle était à un âge où l'on aime les fêtes. Mais un souci plus grave et plus doux à la fois la hantait aujourd'hui. La démarche assez maladroite, mais bien significative, de Magloire Jomeau avait éveillé en elle des pensées qui, jusqu'à présent, lui étaient restées étrangères. Ce jeune garçon l'aimait. Il voulait le lui dire. Alors, Tranquille?... Tranquille l'aimait, lui aussi. C'était sûr... Ét elle?... Elle, depuis la veille, elle interrogeait son cœur. Son cœur lui répondait qu'il était l'ami d'enfance, jadis recueilli par pitié, aimé comme un frère depuis si longtemps. Ét, ne distinguant point, en son ingénuité, cette pure tendresse de celle qu'elle donnerait, un jour, à son fiancé, elle décidait que ce fiancé devait être Tranquille, qu'elle le lui dirait sans tarder. Car à son naïf émoi ne se mêlaient pas les savants calculs d'une coquette, et sa candeur ne s'effa-

rouchait point de l'initiative d'un **aveu**.

Tranquille avait fait des réflexions pareilles. La jalousie d'Hélione et la hardiesse de ses **avances** mal déguisées l'avaient éclairé, lui aussi. Il savait maintenant ce qu'était pour lui la délicate et tendre et souriante jeune fille à laquelle, jusqu'ici, le liait une amitié d'enfants. Il comprenait qu'elle devait désormais représenter à ses yeux autre chose qu'un passé bienfaisant et doux, dont il gardait une **gratitude** émue. Zulma, si elle le voulait bien, serait aussi l'avenir, l'avenir que commençait d'entrevoir sa jeunesse et qui, sans elle, ne pourrait être heureux...

Il était venu au Préveil d'Emmaüs. Il avait, comme Zulma, négligé les flonflons de la fête. Il l'avait rejointe, elle et ses parents, sous les bois ombreux qui entourent le château. Il partageait la collation modeste que ces braves gens prenaient, assis sur l'herbe courte encore, mais émaillée de fleurs sauvages. On parlait peu. Chacun sentait que l'heure était proche où ces deux enfants par une promesse allaient s'unir. Et l'on se taisait, comme on se tait, surtout chez les humbles, lorsque s'annonce une heure grave.

Au soleil couchant, on revint vers la ville. La route s'allongeait, droite et plate, long ruban poudreux dans la campagne sans arbres. Ça et là s'élevaient seulement quelques rares maisons, très basses, avec des murs d'un blanc cru et des toits presque plats, couverts de tuiles blondes. Au loin s'élevaient les dunes que couronnaient, à gauche, les pins de la Rudelière, à droite, les clochers et les maisons des Sables.

Zulma et Tranquille marchaient côte à côte. Les parents de la jeune fille suivaient à quelques pas. Ils souriaient, devinant Pidyلة. N'était-elle pas de celles qui inspirent pleine

sécurité? Se pouvait-il que ces deux enfants ne fussent point, un jour, heureux l'un par l'autre? Ils s'étaient toujours connus. Ne valait-il pas mieux les voir, dès aujourd'hui, en dépit de leur extrême jeunesse, unir leurs destinées que de les exposer à mille incertitudes? Car Zulma, jolie, pouvait plaire à bien d'autres. Mais son père et sa mère savaient qu'il n'y a pas, hélas! que des ménages heureux. Ils connaissaient ce jeune garçon qu'ils avaient recueilli, élevé. En lui ils avaient confiance. Pourquoi s'opposer à ce mutuel attrait de deux âmes qu'ils avaient formées?

La confiance était aussi le sentiment qui dominait tous ceux éprouvés par Zulma et Tranquille, au cours de l'entretien dans lequel, en paroles brèves, suivies de longs silences, ils s'ouvraient mutuellement leurs cœurs.

Cet entretien, c'était Zulma qui l'avait engagé. Elle était plus hardie que son compagnon; elle avait plus de hâte aussi que fussent échangées des promesses décisives. A peine avaient-ils dépassé les dernières maisons du Château-d'Olonne qu'elle commençait de raconter à Tranquille la significative démarche de Magloire. Une pointe de coquetterie animait son récit.

— Sais-tu qui est venu me chercher hier à la sortie de la grand'messe de Notre-Dame de Bon-Port?

— Non.

— L'un de tes amis.

— Qui?

Elle se faisait mutine.

— Ah! voilà, il faut deviner.

— Un jeune homme? interrogea Tranquille en laissant percer un peu d'inquiétude.

— Oui, dit-elle en riant.

Il cherchait. Sa jalousie naissante n'était point perspicace.

— Louis Tonnerre?... Jean You?... Eucha-

histe Guillermé?... Georges Le Reste?... Jour Sarrasin?... Prudent Jaunâtre?...

A chacun de ces noms, dont quelques-uns étranges, — car on consulte, aux Sables, un calendrier peu banal pour baptiser les nouveau-nés, — Zulma secouait la tête, ce qui faisait trembler les hautes ailes de sa coiffe.

— Magloire Jomeau, prononça-t-elle enfin. Tranquille eut un sursaut et devint un peu pâle.

— Lui!... Il veut!...

— Ça m'en a tout l'air.

Le jeune garçon baissa la tête. Il n'avait pas pensé à celui-là. Magloire Jomeau...

C'était un rival redoutable. Son père avait un beau bateau, était l'un des pêcheurs les plus chanceux de la Chaume. D'une voix sourde, qui trahissait sa crainte, il demanda :

— Qu'as-tu fait?

Elle s'amusait de sa mine déconfitée. Elle répondit par un joli rire clair, et Tranquille lut rassuré.

Alors, à son tour, il conta qu'Hélione Buchoux, l'avant-veille, lui était apparue coquette, vindicative et jalouse. Zulma fut sur le point, elle aussi, d'avoir peur. Mais elle était trop optimiste et sûre de son pouvoir pour que l'évocation de la rivale, d'ailleurs tout de suite évincée, la troublât bien longtemps. Elle profita seulement de cette histoire pour conclure :

— Il faut les attraper, Hélione et Magloire.

— Comment ça?

Elle eut une moue drôle. Puis, feignant un air dégagé :

— Tu n'es pas très fin, Tranquille.

Puis changeant de ton, et se faisant timide :

— Ou bien?...

— Ou bien quoi?...

Ses lèvres murmurèrent :

— Ou bien... tu ne m'aimes pas.

Il eut honte d'avoir mérité ce reproche. Il comprit. Il se rapprocha d'elle et il lui prit la main. Il dit, fervent et tendre, ces deux mots :

— Oh! Zulma!...

Il se tut. Elle ne retira pas sa main fine de la main qu'avait faite rude et calleuse déjà le maniement des cordages et des voiles.

Ils arrivaient aux Sables. La route qui vient du Château-d'Olonne rejoignait celle de Talmont. A leur gauche, après le quartier du Petit-Jubilé, s'élevait, austère et sombre, le long mur du cimetière.

Là seulement Zulma dégagea sa main de la main de Tranquille. Pieusement, au souvenir des morts, elle se signa.

C'était peut-être aussi pour sanctifier leurs fiançailles...

II

LA DOULEUR DE ZULMA

Cinq ans... Cinq ans, déjà, depuis ces fiançailles, depuis le jour béni où, dans l'élan de sa prime jeunesse, elle avait donné toute sa vie, tout son cœur.

Depuis, que de larmes versées! Car cette fiancée confiante, avant même d'être épouse, était devenue veuve. La mer lui avait pris Tranquille. Zulma ne se consolait pas. Elle portait, vaillante, mais inlassablement fidèle, ce deuil affreux.

Il était malaisé de reconnaître, en cette jeune fille, toujours de noir vêtue, la riense fillette d'autrefois. Ses beaux grands yeux, qu'avaient ternis les larmes, semblaient sans

cesse fixés sur le souvenir poignant du drame qu'évoquait chaque jour sa mémoire, dont rien, depuis cinq ans, ne la distrairait plus.

C'était quelques jours seulement après ce lundi de Pâques où, au retour du Préveil d'Emmaüs, dans le soir qui tombait sur la plaine dénudée, sur la route poussiéreuse leurs mains s'étaient unies pour un silencieux mais solennel serment. Il était parti, comme tant de fois, pour la pêche. Zulma revoyait les préparatifs de ce départ semblable à beaucoup d'autres : la barque tanguant doucement sur l'eau ridée du port, le canot, conduit à la godille, venant à la cale chercher les provisions, les hommes et le mousse y embarquant le vin, l'eau, le pain, les œufs, le beurre, un bidon de pétrole et des bouteilles d'eau-de-vie, puis, dans un panier, des poireaux à la tige verte et blanche, aux racines chevelues. Elle revoyait les marins portant sur une civière les énormes blocs de glace destinés à être descendus dans la cale du bateau pour y garder les poissons frais. Elle entendait les ordres, les recommandations, les calculs, les plaisanteries, les rires. Le patron disait à ses hommes : « Allons, les gars, nous avons des vivres pour deux jours. Le reste du temps, faudra vivre de notre pêche. » Quelqu'un lui répondait : « On mangera de la sole, de la raie, et des mouettes. » — « Vous ne serez pas malheureux, remarquait la femme de l'un des pêcheurs, venue aider au chargement. Vous emportez déjà tout. » — « Tout, répliquait le mari, tout, excepté le porte-monnaie des femmes. Et encore c'est nous qui le remplirons en revenant. » Tous riaient, puis, sur ce ton narquois, le dialogue continuait : « C'est de garder le porte-monnaie qui vous console de ne plus nous voir. » — « On vous voit bien assez quand il fait mauvais temps ! »

Zulma se rappelait quo ces paroles gouaillieuses lui avaient paru presque un blasphème.

Elle eût voulu, elle, qu'il fît toujours mauvais temps et que Tranquille ne s'embarquât pas. Mais, brave, — elles le sont toutes, les fiancées et les femmes de marins, — elle avait méprisé cet appel de la peur. Le ciel, d'ailleurs, était sans nuages. Une brise légère en chassait toute menace. Il ne s'agissait pas, non plus, d'aller bien loin, ni de rester en mer bien longtemps. La saison n'était point venue où les dundees, armés pour la pêche du thon, s'en vont longer les côtes d'Espagne et ne reviennent qu'au bout de vingt jours. La pêche de la sole, de la plie, de la raie, du « pocheteau », des langoustines, du « poisson bleu », n'exige pas de si longs voyages. Dans une semaine, au plus, Tranquille reviendrait. L'appréhension inexplicable qui subsistait en dépit de ces sages raisonnements, Zulma s'était efforcée de la chasser en se représentant par avance les joies du retour. Effort inutile, hélas ! car cette appréhension n'était point vaine, puisque Tranquille ne devait jamais revenir !...

Avec autant de netteté que le détail des préparatifs du départ, la jeune fille revoyait ce départ même : Tranquille sautant dans le canot, montant à bord de la barque, celle-ci sortant du port, louvoyant dans le chenal pour lutter contre le vent qui venait de la mer, puis s'élançant au large, toutes voiles déployées, et disparaissant dans l'immense étendue où s'éparpillait la flottille de pêche. Elle avait couru, elle, Zulma, jusqu'au bout de la jetée pour envoyer à celui qu'elle aimait un dernier baiser.

Depuis lors, vainement elle l'avait attendu. Ah ! les heures d'angoisse qu'elle avait vécues quand était venue la bourrasque, quand le ciel, quelques jours plus tôt si clair et si pur, s'était soudain chargé de gros nuages noirs, quand la mer en furie avait envahi la plage, lancé ses vagues énormes jusque sur le Remblai et fait s'entre-choquer les barques dans le port.

Toutes étaient rentrées, sauf une, celle qui portait le bonheur de Zulma.

Un jour,... deux jours,... trois jours,... une semaine... Rien!... Le beau temps était revenu. La flottille de pêche était repartie. Des pêcheurs trouvèrent, non loin du phare des Barges, une épave de la barque perdue. Ce fut tout. Quelques semaines après, on n'en parlait plus.

Mais Zulma y pensait toujours. Oui, toujours elle avait présente à la mémoire son inconsolable douleur, toujours elle vivait du souvenir de Tranquille. Elle ne se lassait pas de le pleurer.

On la voyait parfois, surtout le soir, quitter la maison de ses parents et se diriger vers la mer. Elle s'avancait jusqu'au bout de la jetée, comme le jour où son fiancé était parti, comme elle avait fait ensuite, durant plusieurs semaines, pour aller voir si la barque perdue ne revenait pas.

Maintenant elle ne pouvait garder un semblable espoir. Mais la mer était restée son ennemie et elle la haïssait. Elle la contemplait longtemps. Ses yeux noirs, qui avaient tant pleuré, qui pleuraient encore, se fixaient sur les lointains du large, jusqu'à cette ligne indécise et brumeuse où le ciel rejoint la mer. A voix presque haute, elle adressait de haineux reproches à celle qui avait pris Tranquille.

— Méchante, lui disait-elle, il était à moi... Pourquoi ne me l'avoir pas rendu?... Pourquoi avoir brisé ma vie?... Pourquoi avoir fait un deuil éternel de mon amour?...

Et puis elle écoutait la réponse de la mer, réponse insolente et hardie quand les vagues heurtaient, grondeuses, le granit de la jetée, — réponse moqueuse quand elles déferlaient au loin en semblant se rire de cette frêle jeune fille qu'avait désespérée l'une de leurs colères, — réponse apaisante quelquefois, quand elles

venaient doucement mourir sur la grève toute proche, avec un long murmure berceur.

Alors, alors seulement, — car, les autres jours, elle continuait de la maudire, cette mer traîtresse, — Zulma éprouvait comme un étrange frémissement. Une lueur d'espoir jaillissait, illuminant soudain son âme.

— Si Tranquille n'était pas mort !...

Cette supposition irraisonnée, absurde, la forçait pourtant à regarder la mer avec moins de haine. Il lui semblait que cette ennemie perfide était moins criminelle. Les phares, qui çà et là brillaient, lui paraissaient sourire. Elle suivait des yeux, avec moins d'horreur, les bateaux de pêche qui, confiants, sur l'onde paisible, glissaient dans la nuit. Elle croyait possible un miracle. Son imagination lui montrait le mousse, son fiancé, s'accrochant à quelque épave de la barque engloutie, sauvé par quelque navire qui l'emmenait très loin...

Soulevée par cette espérance folle, elle revenait, plus légère, vers la ville. Avec des yeux moins obscurcis de larmes, elle regardait ou la tour d'Arundel et les maisons de la Chaume, ou l'arc de cercle lumineux que formaient les cafés, les hôtels et les boutiques du Remblai. Elle regagnait, moins désolée, la sombre rue Napoléon, la maison de famille où, pour le lendemain comme pour tous les jours, d'austères devoirs l'attendaient.

III

LES KYRIE

Oui, Zulma, comme unique diversion à sa douleur inconsolable, avait d'austères devoirs. On n'était ni riche ni heureux dans la maison de la rue Napoléon. Les Kyrie — c'était le nom original des parents de la jeune fille — n'avaient guère connu que le malheur.

Santé chancelante de la femme supportant avec peine les épreuves de la maternité, mort de trois enfants en bas âge, après de longues maladies qui avaient coûté très cher, impossibilité, pour l'homme ayant à subvenir à de telles charges, de mettre de côté l'argent qu'exige l'achat d'une barque, et, par suite, nécessité de continuer à gagner sa vie en travaillant pour le compte d'un autre, en ne pouvant rapporter au logis que la part attribuée, dans une pêche, à chacun des pêcheurs.

Ainsi l'on avait vécu une existence triste et précaire. Puis d'autres épreuves étaient venues. Le père était tombé paralysé, et dans l'impossibilité de travailler. L'unique sœur de Zulma, de deux ans plus âgée, s'était mariée, contre le gré de ses parents, avec un garçon paresseux et buveur qui ne la rendait pas heureuse. Trois petites filles étaient nées de cette union, mais, au lieu de se consoler de ses déboires d'épouse par l'accomplissement de ses devoirs de mère, la jeune femme, élevant ses enfants vaille que vaille, s'adonnait surtout au plaisir.

C'était la peine la plus cuisante, c'était la

honte des Kyrie. Quand ils voyaient leur fille aînée malheureuse en ménage, quand ils la voyaient, surtout, désertier, à son tour, le foyer que son mari délaissait, pour courir, de son côté, les bals et les fêtes, et même pour nouer des intrigues donnant prise à la médisance, il leur semblait que c'était la pire de leurs misères, que toutes les autres n'étaient rien, comparées à celle-là.

La question du pain quotidien, cependant, restait pour eux poignante. Un homme infirme, une femme dont la santé avait toujours été chancelante ne pouvaient pas gagner de quoi se procurer même le strict nécessaire.

Zulma comprit que la tâche lui incombait de faire vivre ses parents.

Elle se mit à la poissonnerie, tantôt au service des mareyeuses, tantôt au service des pêcheurs. On vit cette frêle jeune fille porter de lourds fardeaux, laver à grande eau les tables de pierre sur lesquelles est étalé le poisson, laver encore et brosser, pour les rendre plus appétissants, les thons, les pocheteaux, les merlans, les homards ou les crabes, couper ensuite, quand ils avaient été vendus à la criée, les poissons trop gros pour celles des mareyeuses qui les vendent au détail. Chaussée de lourds sabots, enveloppée d'un tablier de grosse toile bise, armée d'un long couteau, elle avait alors les mains, les bras, même le visage, éclaboussés de saumure et de sang.

Ces rudes besognes lui étaient encore moins pénibles que le milieu dans lequel un si dur métier la forçait à vivre. Certes elle souffrait d'être les pieds dans l'eau, exposée, sous la vaste halle vitrée, à tous les courants d'air ou aux rayons d'un soleil trop ardent, le relent de saumure et de poissonnaille était désagréable à son odorat délicat, son ouïe fine était assourdie par le bruit des sabots martelant le dallage, les appels, les cris et les rires. Mais, ce qu'elle détestait le

plus, c'était de se trouver en contact quotidien avec plusieurs de celles qui travaillaient comme elle à la poissonnerie. Il y avait là des femmes et des jeunes filles d'une tenue irréprochable, mais il y en avait d'autres dont la hardiesse déplaisait à Zulma, puissantes matrones au verbe haut, dont les plaisanteries et le vocabulaire la choquaient, filles dégingandées au regard audacieux, aux manières provocantes, qui se laissaient courtiser sans respect.

Ce n'était pas que Zulma fût le moins du monde prude ou craintive. Ayant, toute jeune, vécu sur le port, elle en connaissait les usages et ne se formalisait pas outre mesure du ton un peu libre des propos ni de la camaraderie qui régnait entre Sablaises et pêcheurs. Elle-même, refoulant, tout au fond de soi, comme en un intime sanctuaire, sa douleur inconsolée, ne demeurait point maussadement austère et savait rire à l'occasion. Elle n'eût pas été de sa race, race prime-sautière, ardente, vive et légère, si elle avait laissé transparaître sa tristesse ou s'était montrée d'une sévérité ombrageuse et inquiète. Mais de la liberté même de ses allures, comme de la causticité de ses répliques, elle faisait une sauvegarde pour sa dignité, raillant d'un bon mot toute tentative de galanterie, envoyant vertement promener les garçons tentés de la prendre pour ce qu'elle n'était pas, évitant de se commettre avec les femmes et les filles auxquelles, pour rien au monde, elle n'eût voulu ressembler.

Cette attitude lui créait une place à part dans le monde de la poissonnerie et du port. On l'estimait, on la craignait un peu, car, sans être jamais grossières, ses réparties étaient parfois dédaigneuses ou mordantes. Elle y gagna d'être vite appréciée par les plus sérieuses et les plus importantes des mareyeuses. L'une d'elles lui confia bientôt le soin d'aller vendre son poisson à travers la ville. On la vit alors, alerte et ave-

nante, promener sa brouette dans les rues des Sables. Sa bonne grâce ne tarda pas à lui assurer une clientèle fidèle.

Intelligemment elle résolut d'en profiter. Étant parvenue, à force de travail, d'ordre et d'économie, malgré les charges qui l'accablaient, à mettre de côté quelque argent, elle l'employa, en personne avisée, à acheter à la criée, et à revendre, au détail, du poisson pour son propre compte.

Elle était maintenant connue de toute la ville. Son humble commerce prospérait. Elle avait la satisfaction de procurer à ses parents, sinon l'aïssance, tout au moins une vie exempte du souci redoutable qu'est l'insécurité du lendemain.

Grâce à elle, son père infirme, sa mère souvent malade étaient sauvés de la misère. Ces pauvres gens, qui avaient tant souffert, bénissaient Dieu de leur avoir ménagé une consolation si précieuse en leur donnant une telle enfant.

Elle était tout pour eux. Elle leur faisait oublier leurs souffrances passées. Elle atténuait même les inquiétudes et les chagrins qui leur venaient de leur autre fille.

— Zénida nous fait bien de la peine, disait quelquefois la mère Kyrie, qui portait la large coiffe de sa jeunesse, moins pimpante que celle d'aujourd'hui, de lourds camées aux oreilles, un fichu croisé sur la poitrine et une jupe de laine rouge.

Son mari, assis dans le fauteuil de paralytique qu'il ne quittait guère, secouait alors sa grosse tête de loup de mer, toujours coiffée d'une casquette à visière, sous laquelle apparaissait un visage dont les joues et les lèvres étaient rasées, tandis qu'un poil gris et rude envahissait le cou et le menton. Il répondait :

— C'est vrai.

Puis, fixant les murs gris des maisons qui s'alignent le long de la rue Napoléon, de ses

yeux qui, tant de fois, jadis, avaient contemplé les lointains brumeux de la mer, il ajoutait avec une gratitude émue et d'un ton fier qui trahissait sa joie, son orgueil paternels :

— Mais nous avons Zulma !

IV

REGINA, CÆLI, LÆTARE

La mère Kyrie avait raison de dire que Zénida leur faisait de la peine.

Cette peine si cruelle ne devait que s'accroître. Un malheur, pire que tous ceux qu'ils avaient jusqu'ici connus, allait fondre sur ces pauvres gens.

La vie de leur fille aînée ne ressemblait en rien à la vie laborieuse de Zulma ni à l'existence tranquille que celle-ci leur procurait. C'était une vie fiévreuse où se mêlaient la fureur d'être délaissée, malheureuse, incomprise, et le goût effréné du plaisir.

Non loin de la maison de la rue Napoléon où, grâce à leur fille cadette, les Kyrie jouissaient d'une vieillesse apaisée, se jouait un drame comme ceux que provoquent trop souvent l'inconduite et la misère. Rentré ivre au logis, après des stations prolongées dans tous les cabarets du port, Gracieux Fradet avait eu avec sa femme une altercation violente. Des reproches on en était venu, de part et d'autre, aux injures, des injures aux coups, et les trois enfants, effrayés, s'étaient sauvés chez leurs grands-parents.

La mère, occupée à répondre aux paroles

grossières de l'ivrogne, et même, à rendre coup pour coup, — car cet homme titubant n'était pas toujours le plus fort — ne s'aperçut pas tout de suite de cet exode des trois fillettes qui s'étaient glissées, sans qu'on les vît, par la porte entr'ouverte. Quand elle comprit ce qui s'était passé, sa colère s'en accrut et atteignit bientôt au paroxysme. Son visage, tout à l'heure empourpré, devint soudain très pâle. Ses lèvres tremblèrent d'un mouvement convulsif. En face de son mari, elle se dressa, farouche, et, d'une voix saccadée :

— Tu les fais fuir, s'écria-t-elle. Eh ! bien, sache, misérable, que je ne restais que pour elles. Puisqu'elles partent, je m'en vais, moi aussi. Tu ne me reverras plus. Il y a longtemps que l'on m'offre une autre vie que celle-ci, dont tu n'as fait pour moi qu'un enfer. J'avais toujours hésité, à cause de mes enfants. Aujourd'hui, tu me forces à accepter. J'accepte.

Elle se dirigea vers la porte. Il voulut lui barrer le passage. En le repoussant, elle le fit chanceler. L'instant d'après, elle était dans la rue et fuyait à son tour, mais en tournant le dos à la direction qu'avaient prise ses enfants.

Quand Zulma rentra de son travail, elle trouva chez ses parents les trois petites filles en larmes.

La mère Kyrie eut seulement un soupir, le vieux pêcheur infirme un regard douloureux. La jeune fille comprit.

— Tout est fini, dit-elle.

— Probable, murmurèrent les lèvres rasées du père.

Mais la mère eut, malgré tout, une lueur d'espérance et le désir de lutter jusqu'au bout.

— Si l'on pouvait encore !...

Puis, découragée :

— Moi, je suis trop faible, je ne peux pas.

Alors, elle s'adressa, suppliante, à sa fille :

— Vas-y, Zulma, je t'en conjure. Essaie encore de la sauver !...

Sans répondre, Zulma sortit. Elle savait où aller chercher la fugitive. Celle-ci n'avait pas craint, ces temps derniers, de se montrer souvent sur le Remblai ou dans les rues de la ville en compagnie d'un jeune homme qui était venu passer la saison aux Sables. Et Zulma courut tout droit vers l'hôtel où cet étranger était descendu.

Cette démarche, de la part d'une jeune fille, eût pu être, par certains censeurs, jugée assez hardie. Mais la petite Sablaise ne s'embarrassait pas de considérations de casuistique et ne pensait qu'à sauver sa sœur. Elle allait d'un pas rapide, ses petits sabots claquant, d'abord sur le gros pavé inégal de la rue Napoléon, puis sur celui de la rue de la Pie, et elle atteignit vite le Remblai.

On était en pleine « saison ». Les hôtels regorgeaient de monde. Aux terrasses des cafés, les buveurs attablés contemplaient béatement les passants et la mer. Des automobiles et des véhicules de toute sorte encombraient la chaussée. Sur le large trottoir qui domine la plage, la circulation des piétons était intense. On y couvoyait des gens venus de toutes les parties de la France, et même beaucoup d'étrangers de tout langage et de toute nationalité. Mais c'était surtout la plage elle-même qui s'encombraient d'une foule innombrable. Sur le fin croissant de sable d'or qui offre aux vagues mourantes le plus moelleux tapis, les tentes se touchaient, depuis le grand casino jusqu'au delà du « phare rouge », et les voitures traînées par des poney ou par des ânes, les minuscules cavaliers juchés sur des montures paisibles, allaient et venaient au milieu des autres enfants appliqués à construire leurs citadelles de sable, sous le regard des mères ou des institutrices, tandis que des groupes d'oisifs élégants, étendus ou assis à l'ombre des tentes, devisaient lentement, comme quand la causerie est accompagnée par le rythme berceur de la mer.

Zulma ne voyait rien de tout cela. Uniquement attentive au but qu'elle voulait atteindre, elle marchait vers l'hôtel situé là-bas, très loin, sur le Remblai, qui a, au moins, deux kilomètres de longueur.

Allait-elle trouver celle qu'elle courait chercher? N'arriverait-elle pas trop tard? Par le train ou en auto la coupable n'aurait-elle pas déjà quitté la ville où elle laisserait de vieux parents courbés sous le poids de son déshonneur et des enfants plus qu'orphelins? Tragique incertitude qui faisait se hâter la jeune fille et la rendait indifférente à tout ce qui n'était pas son souci poignant et cruel.

Voici l'hôtel enfin. Sa façade luxueuse fait plus vives les craintes de Zulma. Comment espérer qu'une femme capable d'oublier ce qu'elle doit aux siens et ce qu'elle se doit à elle-même résistera aux tentations de la vie facile, promise sans doute par le séducteur, dans ce cadre d'élégance et de richesse? Elle la connaît, sa sœur. Elle sait l'attrait qu'ont toujours exercé sur cette nature frivole la fortune et le plaisir. « Je voudrais être riche pour pouvoir m'amuser », a dit Zénida, les yeux brillants de convoitise. Et elle ne s'est jamais cachée de désirer les beaux bijoux, les belles toilettes, la vie des grandes villes, les voyages, avec cette ardeur qui est l'un des traits caractéristiques de la race sablaise, et qui fait trop souvent, ici, tourner les têtes légères.

Effrayée par ces réflexions, que tant de souvenirs lui revenant en foule justifient, Zulma, cependant, ne perd pas courage. Elle ne veut pas faiblir. Elle veut accomplir jusqu'au bout la tâche qu'elle s'est assignée.

Réprimant son émoi, elle monte les quelques marches qui conduisent au hall élégant de l'hôtel. En un décor de fresques aux couleurs gaies, de plantes vertes et de fleurs, quelques étrangers s'y balancent dans des *rocking-chairs*,

d'autres, sur des tables *modern-style*, aux pieds bizarrement contournés et au dessus de saïence coloriée, se font servir du café ou du thé.

Zulma néglige ce spectacle de farniente luxueux qui contraste si cruellement avec son angoisse. Elle marche droit vers le bureau de l'hôtel, pièce étroite où flotte un vague relent de parfumerie, où trône, très digne, derrière une table d'acajou, ornée de coins en bronze doré, et recouverte d'une plaque de cristal biscauté, une personne en toilette prétentieuse, hardiment décolletée et les doigts chargés de bagues.

— Vous désirez, Mademoiselle?

Le ton était fort peu aimable. Zulma ne s'en formalisa point. Elle redoutait des humiliations pires que cette question dédaigneuse. Et puis cette caissière, malgré ses prétentions et ses bagues, ne lui en imposait guère. Elle déclara vouloir parler à la propriétaire de l'hôtel, une femme très simple, celle-là, qui portait encore la coiffe des vieilles Sablaises et surveillait elle-même la cuisine. La caissière et les garçons circulant dans le hall ou servant à table suffisaient à donner l'illusion du genre cosmopolite qui plaît aujourd'hui aux touristes.

Zulma connaissait bien cette hôtelière avisée; elle lui vendait du poisson chaque matin.

— Madame Blandineau, dit-elle sans hésiter, en affermissant sa voix, dès qu'elle fut introduite dans la pièce plus exigüe encore que le bureau, et où la maîtresse de céans recevait ses fournisseurs, madame Blandineau, je viens vous supplier de m'aider...

— A quoi? interrogea l'hôtesse, tandis que son regard, chargé de pitié, révélait qu'elle savait inutile la question posée.

— A empêcher Zénida de partir... Elle est ici, je le devine, je le sais... Obtenez que je la voie... que je lui parle... que je lui dise ce qu'elle doit à nos parents, à ses enfants... que je la ramène...

Deux grosses larmes brillèrent dans les yeux de la vieille femme, puis roulèrent sur ses joues.

— Ma pauvre petite, dit-elle, tu es une brave enfant.

— Alors, vous voulez bien m'aider, madame Blandineau... Allez vite la chercher, je vous en prie... Et, tenez, ce n'est pas trop vous demander : puisque vous êtes si bonne, faites plus, sermonnez-la, vous aussi, avec moi... montrez-lui sa faute... montrez-lui ce qu'il y aurait d'épouvantable... Moi, je ne suis qu'une jeune fille... Il y a des choses... des choses que je ne peux pas lui dire... que vous lui direz, vous, beaucoup mieux que moi...

Un soupir de M^{me} Blandineau fut toute sa réponse. Ce soupir effraya Zulma.

— Quoi ! s'écria-t-elle, plus que jamais bouleversée. Vous ne me répondez pas. Vous soupirez. Et pourtant vous avez pitié de moi.

Et, dans un souffle, tandis que, devenue blême, elle s'appuyait à un meuble pour ne point chanceler :

— Serait-il donc trop tard ?

L'hôtesse inclina la tête.

Zulma, folle de douleur, voulant douter encore, demanda en tremblant :

— Elle est... Elle est partie?...

L'hôtesse rectifia, toujours compatissante, mais obligée enfin de porter le coup fatal :

— Ils sont partis... depuis une heure.

Maintenant Zulma revenait. Elle revenait vers la sombre maison de la rue Napoléon, dans le décor de fêerie qu'est la plage, à l'heure où le soleil, s'abaissant vers la mer, incendie le couchant. Les vagues, étincelantes sous cette lumière dorée, resplendissaient et leur écume semblait embellie de gemmes merveilleuses que, nonchalamment, elles jetaient sur l'or de la grève.

L'animation était plus vive encore que tout à l'heure. On pouvait, sans trop se tromper, comparer la cohue du Remblai à celle d'un boulevard parisien. Le goût du mouvement, du luxe, du plaisir paraissait soulever cette foule.

Et Zulma revenait, le cœur brisé, les oreilles bourdonnantes et la tête en feu. Elle marchait avec une raideur d'automate et son cerveau était vide de pensées.

À l'angle de la rue Napoléon et de la rue de la Pie, elle s'arrêta pourtant. La vision d'un devoir nouveau venait de lui traverser l'esprit. Elle dit, à voix presque haute :

— Et les enfants... eux, au moins, il faut les sauver...

Puis, réfléchissant :

— Je ne peux pas, sans demander à leur père...

Elle n'hésita plus. Au lieu de tourner à gauche pour rentrer chez ses parents, elle continua, droit devant elle, s'engagea dans la rue du Port, prit, un peu plus loin, une ruelle sordide dans laquelle s'élevait la triste maison où l'ivrogne était resté seul.

En la voyant entrer, à travers les brouillards de l'ivresse, il la prit pour sa femme. Il ricana. Et, de sa voix pâteuse :

— Te voilà revenue!... T'as pas été loin, Zénida.

— Je ne suis pas Zénida, répliqua la jeune fille, d'un ton ferme.

— Qui donc que vous êtes, alors?

Il écarquillait les yeux et la regardait d'un air hébété. Elle répondit, plus ferme encore :

— Je suis Zulma. Je viens vous dire que Zénida est partie pour tout de bon, et que je prends les enfants à ma charge.

Il ne comprenait pas. Il répéta plusieurs fois :

— Partie... oui... Elle est partie... Allons, tant mieux... Si ça lui fait plaisir... Mais je ne suis pourtant pas un mauvais type.

La jeune fille insista :

— Seulement, vous ne pouvez pas garder vos enfants.

— Peut-être...

— Ce n'est pas « peut-être », discuta-t-elle; c'est « certainement » qu'il faut dire. Vous ne pouvez pas les élever seul, sans femme.

Il redit, complètement inconscient, ces deux mots :

— Sans femme !

Et, de nouveau, il se mit à rire.

Ce rire sinistre était plus horrible que ne l'eussent été des mots de reproche ou de colère. Il retentissait aux oreilles de Zulma comme un épouvantable blasphème.

Toutefois, il fallait savoir profiter des dispositions conciliantes inspirées par l'ivresse.

— Eh ! bien, c'est entendu, s'empressa-t-elle de dire, je garde les trois petites filles.

Et, comme argument péremptoire, elle ajouta :

— Je me charge de tout, je ne vous demanderai rien. Vous pourrez garder pour vous tout votre argent.

Elle avait frappé juste. Cette brute avinée avait encore assez de lucidité pour saisir, à travers la brume épaisse obstruant son cerveau, tout l'avantage qu'il retirerait d'un pareil marché.

— Faites donc comme vous voudrez, finit-il par dire.

Puis, recouvrant soudain une lucidité de bon sens, il conclut :

— Elles seront toujours mieux chez vous que chez moi.

C'était ce que voulait la jeune fille. Elle quitta, sans ajouter un mot, la triste demeure et le personnage ignoble qui en resterait désormais l'unique occupant. Elle courut en hâte vers la rue Napoléon.

Les trois fillettes, consolées déjà, jouaient

sur le pas de la porte. Elle leur sourit, et, pour entrer dans la maison, elle les écarta d'un geste maternel.

— Eh ! bien ?... questionnèrent ensemble, de la même voix anxieuse, le père et la mère Kyrie.

Zulma comprit qu'il fallait leur annoncer, en même temps que la douleur et la honte, ce qui serait, pour eux comme pour elle, la suprême consolation :

— Zénida est partie, mais nous garderons les enfants.

Les deux vieillards baissèrent la tête. Ni un cri ni une plainte ne sortirent de leurs lèvres. Les humbles savent, plus que d'autres, souffrir silencieusement.

Au bout de quelques instants, la mère qui, plus que son mari, comme il arrive souvent, avait le sens des difficultés de la vie, dit seulement :

— Ça nous consolera de les avoir, ces petites. Mais, tout de même, ça sera trois bouches de plus à nourrir. Comment feras-tu, Zulma ?

Zulma avait prévu l'objection maternelle, déjà elle avait fait ses plans, pris ses résolutions. Elle répondit, avec cette vaillance communicative qu'elle tenait de sa race aventureuse et hardie :

— Je travaillerai plus dur, voilà tout.

— Tu te fatigues déjà, pour nous faire vivre.

— Je me fatiguerai davantage. Au lieu de me contenter de vendre mon poisson aux Sables, je voyagerai, j'irai le vendre plus loin, dans les villes, surtout, où on le paie plus cher.

Elle ajouta :

— Et puis, le bon Dieu m'aidera.

Cette fois, des yeux du paralytique et de sa femme, des larmes jaillirent. Ils n'avaient point pleuré la honte de l'aînée; ils pleuraient, en voyant de leur fille cadette la foi généreuse et confiante.

Tout en prononçant les paroles courageuses

qui provoquaient chez ses parents malheureux ce bienfaisant émoi, la jeune fille s'était mise à préparer le repas. Elle s'activait autour du petit fourneau qui emplissait la pièce de son âcre fumée et d'une odeur de poisson frit, mêlée au parfum plus doux de la soupe qui mijotait.

Quelques minutes plus tard, elle se dirigeait vers la porte et disait aux enfants :

— Allons, Régina, Cœli, Lætare, venez manger.

Régina, Cœli, Lætare. C'étaient les noms des trois petites filles. Leur mère avait trouvé joli, original, de les appeler ainsi, ce qui eût pu paraître extraordinaire ailleurs, mais n'étonnait qu'à demi les gens des Sables qui ont connu, d'autres fois, trois sœurs portant ces noms.

En entendant, ce soir, Zulma les prononcer, on eût pu croire qu'au lieu d'appeler ses nièces elle entonnait l'antienne qui se chante au temps de Pâques :

Regina Cœli, Lætare. Reine du ciel, réjouissez-vous... N'était-ce pas une joie, au ciel, de voir cette humble fille, généreuse et vaillante, recueillir les abandonnées?

V

FIDÉLITÉ

Zulma ne tarda pas à mettre à exécution son projet. Elle ne se contenta plus de parcourir les rues des Sables, et, chargée d'un lourd panier, elle prit chaque jour le train, allant de ville en ville, de bourgade en bourgade, fré-

quenta, sans craindre la fatigue, tous les marchés de la région. Elle fut bientôt connue à La Mothe-Achard, à La Roche-sur-Yon, aux Essarts, à Chantonay, à Saint-Fulgent, à Montaigu, à Clisson, aux Herbiers, à Pouzauges.

Dans les gares, sur les champs de foire, dans les rues trop rectilignes et trop larges de la trop neuve capitale vendéenne, comme dans les rues tortueuses, rocailleuses, inégales des gros chefs-lieux de canton accrochés aux pentes du Bocage, on s'accoutuma très vite à voir passer cette jeune fille gracieuse dont le seyant costume, l'allure légère, les manières étrangement mêlées de réserve pudique et de désinvolte hardiesse, attiraient forcément les regards.

Certes, sur les bords de l'Yon, du Lav, de la Boulogne ou de la Sèvre, on avait vu, bien des fois, des Sablaises. Elles ont, depuis longtemps, l'habitude du métier qu'entreprenait Zulma. Mais ce sont, la plupart du temps, de vieilles femmes, ou tout au moins de corpulentes matrones au verbe haut, à la démarche conquérante, promenant leurs paniers de poisson, leurs coiffes aux larges ailes, leurs énormes boucles d'oreilles ornées de camées, leurs fichus de soie blanche négligemment noués sur leurs corsages aux larges manches, leurs jupes courtes et leurs sabots pointus, et que l'on rencontre partout, des Sables-d'Olonne à Bressuire, de La Rochelle à Nantes.

Zulma Kyrie joignait au charme du costume traditionnel la grâce de sa jeunesse. Elle était mince et fine. Sa taille cambrée ne s'était point alourdie comme celle des commères ses compatriotes, son visage n'était pas encore durci, tanné, comme celui des femmes que brûle depuis si longtemps le soleil. Sous un hâle léger, transparaissaient, au contraire, plus gracieux, ses traits réguliers et son teint délicat. Son nez droit, sa jolie bouche à la dentition éclatante, ses beaux yeux noirs fendus en amande et ses

sourcils bien arqués lui composaient une physionomie exquise, embellie encore par le costume et par la coiffe.

Et puis, elle était si aimable ! Car cette jeune fille qui avait tant souffert ne laissait rien deviner de ce qui, si douloureusement, avait broyé son cœur. Elle avait la pudeur de ses souffrances cachées. Sans être d'une gaieté bruyante, elle souriait volontiers en montrant ses dents fines et blanches; elle avait la riposte vive et spirituelle; ni coquette ni prude, elle savait répondre, par un rire clair et par un mot d'esprit, aux compliments qu'on ne lui ménageait pas.

Sa vie était dure, pourtant, et ses pensées tristes. Elle sentait peser bien lourdement sur ses épaules la tâche qu'elle avait assumée, qu'elle semblait porter si allègrement.

— Vous êtes lasse, Zulma.

Ce fut par ces paroles compatissantes et cordiales qu'on la salua, un soir, à la gare des Sables, alors qu'elle revenait d'une rude et longue tournée.

C'était vrai qu'elle était lasse. Elle sut gré à celui qui parlait ainsi de l'avoir deviné, aussi répondit-elle sans celer la gratitude que cette marque d'intérêt lui inspirait.

— Oui, j'en ai fait un peu trop, aujourd'hui.

— Avez-vous mangé, seulement ?

Son rire clair s'éleva.

— Bien sûr ! Pensez-vous donc que je peux vivre sans manger ? Je ne suis pas un ange, bien que ma coiffe ait des ailes.

— Je veux dire que vous n'avez peut-être pas mangé tout votre content.

— Ah ! dame, ça, il ne faut pas être trop difficile. Si je ne suis pas un ange, je ne suis pas non plus une princesse. Un quignon de pain, avec un peu de beurre dessus et de pâté de sardines, que l'on grignote, par-ci, par-là, dans les trains, en allant d'un endroit à un autre.

— Vous tomberez malade.

— J'espère bien que non. Vous saurez que l'on a besoin de moi, à la maison.

— Je le sais.

Puis, après un silence :

— Il faudrait, quand même, vous ménager, Zulma.

— C'est impossible.

— Ça serait possible, si vous le vouliez.

Cette fois, elle regarda Magloire en face. Car c'était Magloire, Magloire Jomeau, qui, autrefois, était venu, pour la voir, assister à la grand'messe du jour de Pâques à Notre-Dame de Bon-Port.

De temps en temps, il se trouvait ainsi, comme par hasard, sur le passage de Zulma, il lui adressait la parole avec une sollicitude affectueuse, empreinte d'estime et de respect. Touchée de cette manière d'agir, la jeune fille l'écoutait avec sympathie. Et ce soir qu'elle rentrerait si lasse, il lui avait été doux de rencontrer cet ami fidèle.

Mais elle fut un peu effrayée des derniers mots qu'il venait de prononcer : « Ça serait possible, si vous le vouliez. » Ces mots n'exprimaient-ils pas, d'une manière timide et discrète, un secret espoir ? Magloire avait-il tout à fait renoncé à gagner le cœur de Zulma ?

Jusqu'à présent, un peu naïvement peut-être, elle se l'était imaginé. Elle avait cru que ce brave garçon, qui savait ce qu'elle avait souffert, la jugerait inconsolable et ne songerait point à prendre la place du fiancé perdu.

Elle s'apercevait, soudain, qu'elle s'était trompée ; ou tout au moins, une crainte lui venait de découvrir chez Magloire autre chose qu'une affection platonique et désintéressée.

Ennemie des équivoques et aimant voir clair, elle voulut tout de suite savoir si cette crainte était vaine.

Ayant marché vite, ils avaient atteint déjà

l'extrémité de l'avenue de la gare et commençaient de traverser cette vaste esplanade irrégulière qui, de ce côté de la ville, sépare les quartiers neufs des vieilles rues étroites et tortueuses, montant vers le sommet de la dune en dos d'âne où s'élève l'ancienne cité.

L'attitude respectueuse de Magloire, la manière dont il marchait assez loin d'elle, son bon visage placide, rassurèrent Zulma. Elle lui demanda cependant :

— Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire. Comment voulez-vous que je me repose, ou même que je me ménage, quand on est six à manger, chez nous, et que je suis toute seule à pouvoir travailler ?

La réponse qu'elle avait voulu amener, afin d'être fixée, ne tarda pas. Magloire dit, d'une voix grave, avec un sérieux et une sincérité dont Zulma fut émue :

— Justement, il ne faut pas que vous restiez toute seule. Vous avez pris une tâche au-dessus de vos forces.

— Je ne pouvais pas faire autrement.

— Parce que vous êtes brave, généreuse, parce que vous pensez aux autres et jamais à vous-même.

— Ces autres, ce sont mes parents, c'est les enfants de ma sœur.

— Oui, leur faut du pain, tout de même.

— Je le gagne.

— En vous tuant.

Il se recueillit quelques secondes, puis ajouta, sur le ton d'une prière :

— Zulma, laissez-moi vous aider !

Elle préférait qu'il eût avoué, enfin, son désir d'être pour elle un protecteur, un soutien, un appui, et qu'il l'eût fait avec cette délicatesse, plutôt que de la laisser dans l'énervante incertitude des sentiments qu'elle lui inspirait.

Elle s'arrêta. Elle voulut lui témoigner la reconnaissance qu'il méritait.

— Vous êtes bon, dit-elle.

Ces mots l'encouragèrent. Elle vit, bien que le jour tombât, son visage d'honnête homme s'éclairer d'un sourire, et puis il poursuivit :

— Je suis en mesure, aussi, de vous venir en aide. Vous savez que mon père vit de ses rentes, maintenant, et m'a cédé sa barque. Je suis patron, et je fais de bonnes pêches à mon tour. Ça ne me serait pas malaisé de vous faire vivre, vous et tous ceux que vous chérissez. C'est pas pour me vanter, mais je n'en crains aucun autre. Vous devez voir comme moi ce que je mets sur les tables quand j'arrive à la poissonnerie, après seulement trois jours de mer. Je ne crois pas qu'il y en ait, aux Sables ou à la Chaume, qui soient plus heureuses que vous ne le seriez, Zulma, si vous vouliez être ma femme.

Ces derniers mots lui firent baisser les yeux... Sa femme... Elle ne répondit pas. Elle fixait le sol du terre-plein au milieu duquel ils s'étaient arrêtés.

— Votre femme ! dit-elle enfin. C'est, mon pauvre Magloire, une chose bien grave...

Sa voix tremblait.

Il eut pitié de son émoi, comme il avait pitié de sa fatigue.

— Je ne vous demande pas de me répondre tout de suite, s'empressa-t-il de dire. Réfléchissez. Voyez la peine que vous avez. Pensez à l'aide que je vous offre.

Puis, plus humble :

— Je sais bien que ce n'est pas tout... Je sais bien...

Il n'osa pas achever d'exprimer sa pensée. Il en revint à dire :

— C'est quelque chose, pourtant.

— C'est beaucoup, dit à son tour Zulma, et je vous serai toujours reconnaissante, quoi qu'il arrive...

Au bout d'un instant, elle ajouta, comme pour conclure :

— Vous êtes un brave cœur. Je m'en vais réfléchir et je vous répondrai.

Elle inclina la tête, en signe d'adieu.

Elle le quitta. Elle gagna, à pas rapides, la rue de l'Hôtel-de-Ville, tandis que, lentement, il se dirigeait vers le port.

L'indécision était, pour Zulma, fort pénible. Ces natures prime-sautières et vives ne s'y accoutument pas. Or, depuis qu'elle avait, pour sortir d'une incertitude, obtenu que Magloire lui parlât avec une entière franchise, elle était retombée dans une incertitude plus douloureuse encore. Après s'être demandé anxieusement ce qu'il finirait par lui dire, elle se demandait, avec une anxiété plus grande, ce qu'elle allait répondre.

Car il faudrait répondre. Retarder cette réponse ne dispenserait point d'avoir à la donner. Un jour viendrait où elle devrait déclarer à Magloire : « J'accepte... » ou : « Je refuse de devenir votre femme. »

Cette perspective l'épouvantait. Elle serait obligée de dire à cet ami fidèle : « Je repousse votre offre délicate, généreuse. Je puis me passer de vous. » Ne serait-ce pas lui faire une injure imméritée ? Ne serait-ce pas payer d'ingratitude tant de dévouement et de bonté ?

Refuser Magloire ne serait-ce pas aussi, de la part de Zulma, manquer au devoir que lui imposait la charge, par elle assumée, du bien-être des siens ? On lui proposait de l'aider à subvenir à leurs besoins. On assurait leur vie. Ses vieux parents profiteraient de la large aisance que Zulma devrait au brave pêcheur de la Chaume. Ses petites nièces auraient en lui un protecteur sûr et dévoué. Il remplacerait le père indigne, incapable de les élever, livré de plus en plus, depuis ses malheurs conjugaux, à son vice

ignoble. Avait-elle le droit de renoncer, pour ses parents comme pour les enfants qu'elle avait adoptées, à de tels avantages? Elle ne le croyait pas. « Dieu, songeait-elle, met sur ma route un honnête homme. Vais-je le désespérer? Il m'assure le bonheur de ceux que j'aime. Vais-je les condamner à n'avoir jamais d'autre soutien que moi? » Et elle envisageait le cas, qui n'avait rien d'improbable, où, les forces venant à lui manquer, elle serait dans la triste nécessité de laisser sans ressources ceux à qui elle sacrifiait tout, avec la générosité de son ardente jeunesse.

Ainsi sa raison, sa gratitude envers Magloire, sa tendresse pour les siens, tout lui dictait une réponse favorable aux vœux de ce soupirant digne d'estime.

Elle hésitait, pourtant. Elle ne pouvait se résigner à dire les mots que Magloire attendait. Pourquoi?... tout simplement parce qu'entre elle et lui se dressait le souvenir de Tranquille.

Ce souvenir lui permettait-il de s'engager envers un autre? Il était si vivant encore et si cher. Il occupait une telle place dans ce cœur de jeune fille qu'accepter d'être la fiancée d'un autre lui semblait une trahison. Et tous ses raisonnements les plus justes, les plus sages, devenaient inutiles quand Zulma, ressaisie par le charme toujours vivace de l'idylle ancienne, se disait : « On n'aime qu'une fois ».

Magloire était patient. Les humbles le sont tous. Terriens ou pêcheurs, ils ont accoutumé d'attendre, sans manifester trop de hâte, que les événements réalisent ou non leurs désirs.

Le Chaumois, d'ailleurs, savait bien qu'il avait à lutter contre le souvenir du fiancé disparu. Et il s'imaginait que plus son attente serait longue, plus il aurait de chances que Zulma s'habitât à la pensée de le voir, lui Magloire, remplacer Tranquille.

Comme beaucoup d'hommes, surtout parmi ceux que les réalités d'un métier rude ont ren-

des plus ignorants encore que d'autres des complications sentimentales, il était persuadé que la réflexion, si elle se prolonge, a presque toujours pour résultat une décision sage.

Mais c'était Zulma qui voulait en finir. Elle n'attendit pas qu'il revînt à la charge. Au bout de quelques jours, elle prit l'initiative d'un nouvel entretien et se rendit à la Chaume.

La Chaume. C'était là aussi qu'avait vécu Tranquille. L'humble village qui est comme un faubourg des Sables, qui garde cependant sa physionomie à part, faisait plus présent à l'esprit de Zulma le souvenir de celui qu'elle pleurerait encore.

A peine eut-elle sauté du bateau du passeur sur les pierres de granit de la cale qu'elle aperçut Magloire. En compagnie d'autres pêcheurs, il se promenait à pas lents sur le quai.

Elle marcha droit vers lui, et sans fausse honte :

— J'ai à vous parler, dit-elle très simplement.

Elle salua les autres d'un léger signe de tête. Elle s'éloigna. Il la suivit. Ils continuèrent de marcher sur le quai, longèrent la place Marceau, passèrent au pied de la tour d'Arundel, et, plus loin, s'engagèrent sur la jetée. Ils n'avaient pas encore prononcé un seul mot. Zulma voulait, pour donner sa réponse, être loin de toute oreille indiscreète. Elle voulait aussi n'évoquer le souvenir de Tranquille qu'en face de la mer qui l'avait pris et qui lui servait de tombeau.

Il lui semblait que là, en effet, il lui serait plus facile de faire comprendre à l'honnête homme, dont elle n'avait pas le courage d'accueillir favorablement la demande, quels étaient les scrupules de sa fidélité.

Magloire la comprendrait, lui qui aussi restait fidèle. Il s'inclinerait devant le souvenir du fiancé que les flots avaient englouti. Sa douleur, en présence de cette chère mémoire, ne se muerait point en révolte. Il souffrirait d'être écon-

duit, mais sans pouvoir taxer d'ingratitude celle qui le repousserait.

Elle ne se trompait pas. Magloire, désespéré, mais respectueux d'un sentiment si profond et si durable, ne s'insurgea point contre le souvenir de Tranquille.

— J'ai voulu, — lui disait Zulma, maintenant qu'ils étaient bien loin sur la jetée et que sur l'Océan se fixaient leurs regards, — j'ai voulu, mon ami, avant de vous répondre, vous amener au bord de sa tombe. *Il est là.* Ses os sont ballottés sans trêve par la mer, tantôt calme comme aujourd'hui, tantôt furieuse comme le jour affreux où elle me l'a ravi. Mais ses restes ne sont rien. Je sens ici, plus que partout ailleurs, la présence de son âme... J'aimais Tranquille et il m'aimait. Il m'aime encore, du haut du ciel, j'en ai la conviction profonde... Et moi, mon cœur n'a point changé... Alors, Magloire, je vous le demande, à vous qui êtes un brave homme, un cœur généreux, délicat et fidèle, comment voulez-vous que je consente à devenir votre femme, quand je ne pense qu'à lui?..

Magloire se taisait. Qu'aurait-il pu répondre, lui inhabile aux mots d'amour, lui qui longtemps avait aimé Zulma sans espérance, lui qui savait que, lorsqu'il s'est donné, un cœur fidèle ne change pas?..

Il se taisait. Le murmure à la fois doux et puissant des vagues répondait seul à la jeune fille qui, venant de lui dire des paroles pour lui si cruelles, souffrait elle-même de l'avoir fait souffrir.

Ils restèrent là longtemps. Ayant confiance en lui, elle lui accordait la consolation de ce muet tête-à-tête devant la mer au rythme berceur.

Puis ils revinrent ensemble, à pas lents, vers la Chaume.

Tous deux baissaient la tête. Ils ne regardaient ni l'archaïque silhouette de la tour

d'Arundel, ni les maisons pressées du village, ni le chenal, ni la grève décrivant un arc de cercle immense, ni la ville, toute blanche, par delà ce fin liséré d'or, et semblable, vue d'ici, à une ville d'Orient.

Bien qu'ils eussent l'air triste et qu'ils ne se parlassent pas, bien qu'ils se tinssent à une distance respectueuse l'un de l'autre, on pouvait les prendre pour un couple d'amoureux à cause de la grâce infinie de la jeune fille et de la beauté virile du pêcheur.

Ils n'étaient pourtant que deux êtres fidèles, à jamais séparés par le souvenir du mort.

VI

HÉLIONE

Une âme cupide, jalouse, égoïstement pré-occupée de s'assurer, fût-ce au prix du bonheur des autres, un succès d'amour-propre et une vie confortable, était incapable de deviner que Zulma et Magloire avaient, en un aussi long tête-à-tête, renoncé l'un à l'autre.

C'était le cas d'Hélione Buchoux. Elle s'était trouvée, par hasard, sur le quai de la Chaume quand Zulma y était venue chercher le jeune pêcheur pour l'emmener jusqu'au bout de la jetée. Elle les avait vus partir ensemble. Elle les avait suivis du regard. Elle avait attendu leur retour. Elle croyait être fixée sur le résultat de ce sentimental entretien.

Pour elle, plus de doute. Magloire et Zulma s'étaient fiancés. Tirée enfin des embarras dans lesquels l'avaient plongée la santé précaire de

ses parents, l'inconduite de son beau-frère et la fugue scandaleuse de sa sœur, la petite Kyrie allait devenir la femme du riche pêcheur de la Chaume.

Hélione en éprouvait une fureur encore plus grande que celle qu'elle avait jadis ressentie en voyant Tranquille lui préférer Zulma. Car alors l'amour-propre avait été seul en jeu, tandis qu'aujourd'hui l'intérêt s'en mêlait. Cette jolie fille avait été humiliée de constater que ses charmes n'avaient pu l'emporter sur l'amitié d'enfance qui liait à sa rivale le jeune homme qu'elle avait entrepris de conquérir. Maintenant, c'était une ambitieuse qui, voulant devenir riche, avait jeté son dévolu sur Magloire. Elle ne pardonnait pas à Zulma de l'avoir, pensait-elle, une fois de plus, supplantée.

Cette sainte nitouche se trouvera donc toujours sur mon chemin, se disait-elle.

Et ses yeux lançaient des éclairs. Son imagination rêvait d'une vengeance éclatante. De cette vengeance, son esprit, toujours en éveil, guettait fiévreusement l'occasion.

Cette occasion ne se présentait pas. Si Hélione traitait, à part soi, Zulma de « sainte nitouche » c'est qu'elle était jalouse, au fond, de la tenue impeccable qui valait à sa rivale tant d'estime. Elle-même n'était pas une dévergondée. Un souci d'élégance et de dignité maintenait la légèreté d'un grand nombre de jeunes Sablaises dans les limites qu'un observateur superficiel les jugerait aisément disposées à franchir. Hélione était de celles-là. Sa vie frivole ne ressemblait guère, cependant, à la vie austère de Zulma.

Elle était loin, d'abord, d'avoir acquis les mêmes mérites professionnels. Elle avait commencé par travailler, comme ouvrière d'usine, dans les fabriques de conserves de la Chaume et des Sables. Puis elle s'était vite lassée d'être

astreinte au travail à des heures régulières et elle avait définitivement quitté ce métier pour en prendre un autre.

La poissonnerie l'avait attirée. Elle avait compris qu'elle y serait plus indépendante. Elle avait surtout entrevu la possibilité d'y faire, dans le monde des pêcheurs qui y fréquentent, des conquêtes valant la peine de se mettre en frais de coquetterie.

Le dimanche et les jours fériés, cette coquetterie s'exerçait sur un autre théâtre. Après avoir reçu avec plaisir, durant la semaine, les compliments parfois hardis des marins aux faces tannées qui venaient sur les tables déposer leur poisson, elle allait, l'après-midi du dimanche, danser au casino des Pins, et le soir, bien souvent, sur la terrasse du café du Pierrot. Là, amie du *flirt*, elle se laissait volontiers courtiser par les jeunes gens de la ville, ou même, au cours de la saison balnéaire, par les fils des riches baigneurs qui prennent plaisir à danser avec les plus jolies Sablaises.

Cette vie mondaine ne permettait guère à Héliane de rencontrer Zulma qui, chaque soir, ne songeait qu'à se reposer de sa laborieuse journée, qui, le dimanche, au lieu de fréquenter le bal, allait aux vêpres.

A la poissonnerie seulement, les deux jeunes filles se trouvaient en face l'une de l'autre, et, au milieu des pêcheurs et des mareyeuses, il n'était pas facile à Héliane de chercher querelle à Zulma. Celle-ci, d'ailleurs, y jouissait d'une considération méritée. Magloire Jomcau était, de son côté, l'un des pêcheurs les plus estimés de la Chaume, à cause de sa large aisance, de son aimable caractère et de sa probité. Il ne fallait point se risquer à les attaquer l'un ou l'autre.

Mais la passion, même quand elle est encore clairvoyante, est bien rarement capable de rester silencieuse. Héliane était assez intelli-

gente pour comprendre qu'elle eût dû se taire, mais trop vindicative et haineuse pour renoncer à parler.

Et puis, un hasard inattendu lui avait fourni une étrange nouvelle. Le dimanche précédent, au casino des Pins, l'un de ses danseurs, entre le « quadrille vendéen » et une valse dansée avec une rapidité folle, lui avait confié un bien curieux secret.

— Tant pis, songeait-elle. Toutes les pois-sardes me donneront peut-être tort, car elles sont toutes entichées de cette mijaurée. Je lui jetterai quand même cette histoire-là à la tête. Et, après cela, l'on verra bien si elle a encore l'aplomb de vouloir s'approprier Magloire...

Magloire, Héliane voulait à tout prix l'épouser, cet homme riche et considéré. Assez d'intrigues et de coquetteries avec les matelots et les mousses, les jeunes gens de la ville ou les étrangers. Sa beauté valait mieux que cela. Elle pouvait lui procurer un mariage avantageux. La « petite Kyrie », comme elle appelait dédaigneusement sa rivale, avait essayé de lui ravir cette « bonne affaire », mais elle la « tenait » et saurait bien lui faire « lâcher prise ».

Elle avait d'abord résolu de rapporter, en confidence et sur un ton amical, à Zulma la troublante nouvelle qu'elle avait apprise. Mais, sur cette résolution prudente, sa fureur jalouse l'emporta.

Entre mareyeuses naissent de fréquentes querelles. La hardiesse du vocabulaire des pois-sardes est partout proverbiale. Aux Sables, l'aménité native des caractères, le ton prime-sautier des ripostes font généralement ces disputes plus spirituelles que grossières. On échange des mots à l'emporte-pièce, des reparties parfois très vives, mais, le plus souvent, drôles et imagées. La plupart des querelles se terminent en riant.

Mais Héliane avait trop de rancune au cœur pour pouvoir rire. Ce fut d'un ton âpre et

sarcastique qu'elle s'en prit à Zulma. Celle-ci, dont le commerce se développait, grâce à un labeur infatigable, venait d'acheter un lot de soles important. Ce lot, Hélione, qui se contentait de vendre du poisson dans les rues des Sables, le convoitait, mais elle ne pouvait payer aussi cher que sa courageuse rivale, qui allait chercher des clients si loin. La constatation de cette infériorité professionnelle l'humilia. Mais elle y vit surtout l'occasion, si longtemps attendue, de manifester sa haine.

— Tu veux donc tout pour toi? cria-t-elle.

Zulma était bien loin de prévoir cette attaque. Elle crut d'abord à une plaisanterie.

— Si tu le voulais, ce lot de soles, répliqua-t-elle en riant, il fallait y mettre plus cher.

— Tout le monde ne roule pas sur l'or comme toi.

— Moi! rouler sur l'or! ne put s'empêcher de s'écrier Zulma, stupéfaite. Ah! ma pauvre Hélione, je ne te souhaite pas d'avoir jamais besoin de travailler comme je travaille.

— Tu n'en auras pas besoin bien longtemps.

La voix était mordante, les paroles évidemment pleines de sous-entendus. Zulma se redressa, et, un peu émue :

— Que veux-tu dire? demanda-t-elle.

L'autre s'aperçut qu'elle avait frappé juste. Elle répondit en affectant l'indifférence et en pinçant les lèvres :

— Oh! ce que tout le monde sait : que tu seras bientôt riche.

— Comment?

— Tu le sais mieux que personne.

— Je ne sais absolument rien et je ne comprends pas un mot à tes allusions.

— Parce que tu ne veux pas comprendre.

Les yeux d'Hélione lançaient des éclairs. Ses lèvres étaient frémissantes, son visage pâle de rage.

Zulma se contenta de hausser les épaules, et,

voulant mettre fin à cette querelle absurde, commença de ranger dans l'un de ses paniers les poissons qu'elle venait d'acheter.

Cette attitude d'indifférence, au lieu de calmer Hélione, l'exaspéra.

— Crois-tu donc, lança-t-elle méchamment, crois-tu que j'ai été seule à te voir, l'autre jour, te promener à la Chaume avec ton nouvel amoureux ?

— Je n'en ai point.

— Allons donc ! À qui le feras-tu croire ? Vous êtes allés tous deux jusqu'au bout de la jetée. Ce n'était certainement pas pour parler de la pluie et du beau temps.

D'un mot, Zulma eût pu détruire la légende que créait la jalousie d'Hélione. Mais elle jugea au-dessous d'elle d'avoir l'air de chercher à se disculper.

— Je n'ai pas de comptes à te rendre, ça ne te regarde pas, répliqua-t-elle froidement.

L'autre s'empressa de prendre cette réplique pour un aveu.

— Ah ! tu n'oses pas dire que tu ne cherches pas à devenir M^{me} Magloire Jomeau. Tu as raison, d'ailleurs. Ce n'est pas la peine de t'en cacher. Tu sais tirer ton épingle du jeu. Personne ne t'en fera de reproches, pas même ton ancien fiancé.

À ces derniers mots, Zulma releva la tête, et, très digne, mais tristement :

— Je te prie, dit-elle, de laisser en paix les morts.

Alors Hélione, folle de colère, prononça ces paroles qui, non seulement chez celle qu'elle attaquait, mais encore chez tous ceux qui assistaient à cette dispute, provoquèrent une véritable stupeur :

— À savoir, s'il est mort.

Zulma bondit.

— Que dis-tu ?

— Ce que l'on raconte.

— Qui?

— Qu'est-ce que ça te fait, puisque tu veux te marier avec un autre?

— Qu'en sais-tu?

— Tu viens de l'avouer.

— Non.

Zulma, maintenant, poussée à bout, s'avancait, menaçante. Le crieur, coiffé d'une casquette au galon d'argent, qui, jusqu'à présent, avait continué, de sa voix monotone, à annoncer les lots à vendre, à enregistrer les enchères et à adjuger au plus offrant, s'était tu; nul, dans la poissonnerie, ne faisait plus attention à la vente. Pêcheurs et mareyeuses, femmes et filles qui lavaient, transportaient ou découpaient le poisson, tous et toutes, cédant au sentiment de curiosité qu'avaient provoqué les étranges paroles d'Hélène, entouraient les deux jeunes filles et se demandaient anxieusement comment allait se terminer un dialogue aussi inattendu.

Déjà, parmi ces auditeurs passionnément intéressés, se manifestait un mouvement spontané de sympathie en faveur de Zulma. Elle était tellement estimée à la poissonnerie que quelques commères, regardant Hélène de travers, commençaient à murmurer des remarques contre celle-ci.

— C'est un brave cœur, la « petite Kyrie ».

— Pourquoi qu'elle va lui chercher noise, cette mauvaise fille?

Soutenue par ces propos qu'elle entendait à demi, ou que, tout au moins, elle devinait, Zulma, devenue agressive à son tour, exigeait impérieusement :

— Je veux que tu me dises de qui tu tiens ce racontar au sujet de Tranquille.

— Je ne te le dirai pas.

— Tu n'avais pas le droit d'avancer une chose pareille sans en donner des preuves.

— Ça c'est vrai, la « petite Kyrie » a raison.

cria d'une voix de stentor M^{me} Organne, une mareyeuse des plus respectées, énorme femme, taillée comme un colosse, et dont la figure rouge et bourgeonnée ressemblait un peu à un homard cuit.

Cette intervention de la puissante matrone déclencha une série d'invectives à l'adresse d'Hélione. Les mots les plus expressifs du vocabulaire des poissardes lui furent décochés comme autant de flèches, plus ou moins empoisonnées.

Quelques-uns de ces mots empruntaient à l'esprit imaginaire et caustique des Sablaises une saveur toute spéciale.

L'une des mareyeuses lança même cette apostrophe, parfois employée aux Sables :

— *Tais-toi donc. Tu sens mauvais. Tu pues comme l'oreille d'un prêtre après la Pâque!*

Sentant tout le monde contre elle, au lieu de s'avouer vaincue, Hélione tint tête à toutes celles qui la criblaient de reproches et de sarcasmes.

— Je me moque pas mal de vous, déclara-t-elle. Je n'ai fait que répéter ce que l'on m'a dit : Il n'est pas sûr que Tranquille Gaubron, l'ancien fiancé de Zulma Kyrie, soit mort.

— Qui te l'a dit?

— Quelqu'un qui est plus malin que vous, un monsieur.

— L'un de tes galants, sans doute.

— Je n'en ai pas tant que la sœur de Zulma.

— Misérable!... Tu oses!...

— J'ose répéter ce que ce monsieur m'a dit. Vous pouvez aller lui demander. Il ne demeure pas loin, il habite La Roche et quelquefois Les Sables.

— Son nom? questionnèrent plusieurs voix.

Hélione hésita un instant à répondre. Il lui répugnait de livrer le nom de l'homme qui lui avait confié un secret et serait, sans doute,

fort mécontent d'apprendre qu'elle l'avait dévoilé publiquement. Mais elle était traitée de menteuse et voulait se défendre.

Elle jeta, comme un défi, à la tête de ses adversaires :

— Puisque vous tenez à ce que je vous le dise, c'est M. Gaétan Harvouet.

Quelques commères, à la langue bien pendue, allaient demander d'autres explications, quand soudain Zulma, qui, depuis quelques instants, ne disait plus rien, s'affaissa.

— Vous ne voyez donc pas qu'elle se trouve mal ? cria M^{me} Organne, de sa voix de tonnerre.

Oubliant Héliane, toutes se précipitèrent pour porter secours à la jeune fille qui s'était évanouie.

VII

LA VÉRITÉ ?

Gaétan Harvouet était un jeune homme élégant et riche, fils unique d'une veuve. Son père, mort depuis quelques années seulement, avait été l'un des entrepreneurs les plus connus et les plus estimés de la région. Sa mère et lui habitaient la belle maison que M. Harvouet avait fait bâtir à La Roche-sur-Yon et l'une des nombreuses villas qu'il avait construites aux Sables.

Aimant la danse, Gaétan fréquentait le casino des Pins où les Sablaises, chaque dimanche, se livrent à ce plaisir où elles excellent. C'était là qu'il avait rencontré Héliane.

Zulma voulait savoir ce qu'il lui avait dit, mais elle n'osait le demander ni à cette mau-

vaïse fille qui ne s'était ingéniée qu'à lui faire de la peine, ni au jeune homme qu'elle ne connaissait guère que de nom. Et elle se décida à s'adresser à M^{me} Harvouet. La veuve du riche entrepreneur avait, aux Sables, la réputation d'être une excellente femme. Elle était du pays. Elle connaissait tout le monde. Tout le monde la connaissait. On savait qu'elle avait contribué, par son intelligence, son goût de l'ordre et sa sage administration, à la fortune de son mari, et l'on avait confiance en son jugement.

Zulma s'achemina donc vers la villa *Folla-Brise* qui s'élevait sur le Remblai, dans la partie de la ville la plus nouvellement bâtie et se rapprochant des bois de pins de la Rudelière. Mais, là, elle apprit que M^{me} Harvouet était récemment partie pour la Suisse avec son fils.

Plus d'espoir de la rencontrer ni aux Sables, ni à La Roche. Si Zulma voulait être renseignée sans retard, elle n'avait plus d'autre ressource que d'interroger Hélione.

Domptant sa répugnance, elle s'y décida. Elle traversa de nouveau toute la ville pour regagner le quartier du Passage et marcha droit vers la demeure de celle qu'elle pouvait bien pourtant considérer comme une ennemie. Bien qu'émue, elle n'avait pas peur. La peur était un sentiment ignoré de cette vaillante fille.

Ce fut l'autre qui, en la voyant entrer chez elle, parut effrayée. Plus douceuse qu'arrogante, elle demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— J'ai à te parler.

— De quoi ?

Cette feinte ignorance révoltait la loyauté de Zulma. Mais elle voulait à tout prix éviter une nouvelle dispute et elle se domina.

— L'autre jour, à la poissonnerie, dit-elle en s'efforçant de rester calme, tu as raconté que Tranquille Gaubron, mon fiancé, n'était pas mort.

— Je n'ai pas dit cela, rectifia sèchement Hélione.

— Evidemment tu ne l'as pas affirmé, mais tu l'as laissé entendre.

— J'ai répété ce que l'on m'avait dit.

— Que t'a-t-on dit exactement?

— Que l'on croyait l'avoir rencontré

— Est-ce possible?

— Pourquoi pas?

— Mais, songe, Hélione...

— Ça s'est vu que des gens que l'on croyait morts ne l'étaient pas.

— Bien rarement.

— Il suffit que ce soit arrivé quelquefois pour que ce soit possible.

Hélione discutait sans colère, et même en tâchant de paraître presque aimable. Mais sa haine perçait sous cette douceur feinte; Zulma, au contraire, avait peine à contenir son émotion.

Elle demanda encore :

— Alors, c'est M. Gaétan Harvouet qui t'a dit avoir rencontré quelqu'un ressemblant à Tranquille?

— Oui.

— Où?

— Je n'en sais rien.

— Quand?

— Il ne me l'a pas dit.

Zulma s'indignait de cette indifférence. Quoi ! Hélione n'avait pas craint de la troubler et ne s'était même pas enquis des détails qui pouvaient rendre vraisemblable la nouvelle dont, par méchanceté, elle s'était faite l'écho !

Il fallait encore dissimuler cette indignation-là, car tout reproche n'eût fait qu'envenimer ce dialogue déjà si pénible. Zulma se contenta d'interroger de nouveau :

— Tu ne peux me donner aucun autre renseignement?

— Aucun.

— Je serai obligée d'aller trouver M. Gaëtan Harvouet.

— Si tu veux. Mais je te préviens qu'il est parti.

— Je le sais.

— Ah ! tu es allée à *Folle-Brise* ?

— Oui, ça a été ma première idée. Je voulais surtout parler à M^{me} Harvouet.

— Elle ne sait rien.

— Comment son fils ne lui a-t-il pas dit qu'il croyait avoir reconnu quelqu'un qui passe, depuis cinq ans, pour mort ?

— Tu me poses un tas de questions auxquelles je ne peux pas répondre. Mais si tu te figures que ça l'intéresse, le fils Harvouet, de savoir si ton ex-fiancé est mort ou vivant. Ça lui est bien égal. Il m'a dit cela comme il m'aurait dit autre chose, entre un quadrille et une valse. Et puis, il n'y a plus pensé.

Sur ces derniers mots, les deux jeunes filles se quittèrent. Plus encore que les invectives de l'autre jour, ce froid persiflage faisait souffrir Zulma.

— Je te remercie, dit-elle.

— Il n'y a pas de quoi, répliqua l'autre avec un mauvais sourire.

Et Zulma, plus que jamais troublée, rentra chez elle.

VIII

L'ÉNIGME

La Vendée, pays plein de souvenirs et attaché aux antiques traditions, a, on le sait, pour capitale, une ville banale et neuve. Cédant à l'un

de ses caprices d'autocrate, Napoléon l'a créée de toutes pièces, comme pour affirmer sa puissance au centre de cette contrée où des paysans en sabots avaient héroïquement lutté contre des troupes aguerries et fait trembler la Convention.

Étrange contraste. C'est non loin de Legé et de Sainte-Flaive-des-Loups, où Charette eut son quartier général, à quelques lieus de Fontenay-le-Comte et de Luçon où Cathelineau, La Roche-Jaquelein, Lescure se couvrirent de gloire, dans les derniers champs de ce Bocage dominé par la Butte des Alouettes et ses moulins célèbres, tout près du bas pays où les Maraîchins combattirent pour le Roi, que s'élève sur une place rectiligne, bordée de casernes et de bâtiments uniformément moroses, la statue équestre de l'Empereur.

À cette cité dont les monuments administratifs, les maisons particulières, l'église même ont toute la raide austérité du style empire, s'est joint un quartier plus moderne avoisinant la gare.

C'était ce quartier qu'habitait M^{me} Harvouet. Sur le large boulevard des Alliés, où des immeubles cossus alternent avec des maisons basses comme celles d'un village, s'élevait l'hôtel que s'était fait construire le riche entrepreneur. Une porte cochère, cinq fenêtres de façade, un rez-de-chaussée surélevé, deux étages, en faisaient une belle et somptueuse demeure.

Zulma y était venue plusieurs fois déjà, pour vendre du poisson. Mais elle ne connaissait que l'entrée de service et la cuisine. Ayant appris que M^{me} Harvouet était de retour de son voyage en Suisse, et installée à La Roche, elle sonna, un jour, à cette luxueuse porte cochère par laquelle, jusqu'à présent, elle n'était jamais entrée.

Elle fut un peu émue quand l'un des lourds vantaux s'ouvrit et que parut, ventru et solennel, un valet en livrée.

Un haussement des sourcils et un pincement

des lèvres dans la face glabre au menton bleu, exprimèrent la surprise.

— Vous vous trompez de porte, dit, à la fois condescendant et dédaigneux, le domestique.

Elle expliqua qu'elle ne venait pas aujourd'hui pour offrir du poisson, mais pour parler à M^{me} Harvouet.

Celle-ci, prévenue, la reçut tout de suite, et la tutoyant :

— C'est très gentil à toi de venir me voir.

— Je n'aurais pas osé, Madame, si une affaire...

— Puis-je te rendre service? Ce serait avec plaisir. J'ai toujours beaucoup estimé tes parents. Je sais que, toi aussi, par ta bonne conduite et par ton dévouement, tu es très digne d'intérêt, de confiance. Je serais heureuse d'avoir l'occasion de t'être utile.

— Vous êtes trop bonne, Madame.

— Non, c'est tout naturel. De quoi s'agit-il donc?

Encouragée par tant de bonne grâce, Zulma commença :

— Il s'agit d'une affaire importante, grave et mystérieuse, au sujet de laquelle je voulais tout d'abord interroger monsieur votre fils.

— Mon fils!...

Le visage de M^{me} Harvouet, l'instant d'avant empreint de bienveillance souriante, s'était soudain rembruni. L'exclamation qui lui avait échappé fut suivie de cette question formulée sans aménité, d'un ton cassant et presque dur :

— Qu'est-ce que vous vouliez à mon fils?

Elle avait même oublié d'employer le tutoiement cordial de tout à l'heure. Elle regardait Zulma, non plus avec sympathie mais avec défiance et en ayant peine à dissimuler une inexplicable inquiétude.

Ce prompt, énigmatique et étrange revirement bouleversa la jeune fille qui ne sut plus alors que balbutier :

— Je voulais lui demander... Mais je n'ai pas osé... Un jeune homme, n'est-ce pas?... J'ai pensé qu'il était plus convenable que je m'adresse à vous, Madame...

— En effet, approuva sèchement M^{me} Harvouet.
Avec effort Zulma continua :

— Aussi ai-je attendu que vous soyez revenue de voyage, Madame, pour venir vous voir et vous demander...

— Quoi?

— Si monsieur votre fils a rencontré, comme on me l'a dit, quelqu'un ressemblant à mon fiancé, Tranquille Gaubron, disparu en mer depuis cinq ans.

Le visage de M^{me} Harvouet se rasséréna. Ses yeux se radoucirent. Un sourire effleura ses lèvres. Elle demanda, redevenue bienveillante :

— Ma pauvre enfant, qui a pu te raconter une histoire pareille?

— Hélione Buchoux.

Décidément la physionomie de M^{me} Harvouet avait une mobilité extraordinaire, car le nom d'Hélione Buchoux suffit à la rendre de nouveau sombre et défiante. Aprement elle déclara :

— Cette fille ne m'inspire aucune confiance. C'est une péronnelle, une ambitieuse, une coquette. Je la crois capable de tout.

Zulma jugeait sévèrement Hélione. Elle n'en trouva pas moins que M^{me} Harvouet la condamnait avec une surprenante acrimonie et se demanda quelle en était la cause. Mais elle n'osa point poser cette question qui eût été indiscret. Elle se contenta de dire :

— Je ne la crois pas capable, cependant. Madame, d'avoir inventé de toutes pièces ce qu'elle m'a raconté.

M^{me} Harvouet réfléchit. Puis, après un assez long silence :

— Il est possible, en effet, que mon fils ait cru trouver une ressemblance... Mais il ne m'en a pas parlé.

Elle réfléchit encore et ajouta :

— Ce qui prouve qu'il n'y a pas attaché une très grande importance et qu'il n'en a pas été frappé. Tant de gens se ressemblent !

— C'est vrai, approuva Zulma.

Mais elle ne voulait quand même pas se contenter de ces paroles évasives. Respectueusement elle insista :

— N'auriez-vous pas, Madame, la bonté de demander quelques détails à monsieur votre fils et de me les transmettre ?

— Si tu y tiens, ma pauvre petite. Mais tu ferais mieux, au lieu de te nourrir de ces chimères, de n'y plus penser.

Zulma répondit par ces mots qui produisirent chez M^{me} Harvouet une véritable stupéfaction :

— J'ai toujours pensé que Tranquille n'était pas mort.

— Oh ! comment peux-tu dire cela ? Comment peux-tu supposer un événement aussi extraordinaire ? Je me rappelle parfaitement toutes les circonstances du naufrage dont ton fiancé a été victime. Nul n'en est revenu. Comment veux-tu que, seul, il ait échappé à la mort ? Si cela était, il aurait donné de ses nouvelles. Il serait depuis longtemps revenu. Il t'aimait, et, vivant, ne t'aurait pas laissée porter son deuil.

Ce raisonnement était trop logique et trop juste pour que Zulma pût discuter encore. Elle baissa la tête et se tut. Mais M^{me} Harvouet vit des larmes glisser sur les joues de la jeune fille, et, comme elle était bonne, elle en eut pitié.

— Je te promets, dit-elle avec douceur, de m'informer, de demander à mon fils ce qu'il y a de vrai dans tout cela. Reviens me voir.

— Je reviendrai, Madame.

Zulma se leva, remercia sincèrement et avec effusion. M^{me} Harvouet, de son côté, ne lui ménagea pas les témoignages d'affectueuse sympathie. Mais une gêne subsistait, un de ces malaises inexplicables, inexplicables, dont ceux-là

mêmes qui les éprouvent sont impuissants à démêler les causes. Il semblait à Zulma que, tout en éprouvant pour elle des sentiments bienveillants, M^{me} Harvouet continuait de la regarder avec une persistante inquiétude. Pourquoi? Cette énigme troublait la jeune fille, d'ordinaire si maîtresse d'elle-même et si peu portée à épiloguer sur l'attitude ou la physionomie des gens à qui elle avait affaire.

Avant de se retirer, elle posa encore une question :

— Quand dois-je revenir?

Cette question parut embarrasser M^{me} Harvouet qui, après un assez long silence, expliqua :

— C'est que mon fils est absent.

Ce fut pour la jeune fille une déception. Cette absence, si elle se prolongeait, retarderait encore, longtemps peut-être, le moment tant désiré où elle apprendrait si, oui ou non, Héliane avait menti, si Gaétan Harvouet avait vraiment rencontré quelqu'un ressemblant à Tranquille.

— Est-ce que monsieur votre fils sera absent longtemps, Madame? interrogea-t-elle, en redoutant d'entendre son interlocutrice confirmer la crainte qu'elle exprimait.

— Je ne sais pas, répondit M^{me} Harvouet. Après notre séjour en Suisse, il a voulu continuer de voyager.

Zulma n'avait plus qu'à se retirer. Elle remercia, sortit et regagna la gare.

L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Madame Harvouet l'avait si profondément troublée que rien ne l'en pouvait distraire. Cet entretien, pourtant, avait été assez banal. Zulma n'y avait rien appris. Elle en sortait aussi peu renseignée qu'avant sur la créance qu'il convenait d'accorder au récit d'Héliane. Tout ce qui avait été dit pouvait se résumer en ceci : Gaétan Harvouet était en voyage et sa mère ne savait rien. La bonne dame, en outre, avait fortement conseillé à Zulma de considérer comme une chi-

mère l'espoir de retrouver vivant son fiancé. La jeune fille, cherchant à se raisonner, se disait tout cela, mais elle n'arrivait pas à dominer son trouble. Il lui semblait qu'il y avait eu des réticences, des sous-entendus, dans les paroles, cependant si simples et si pleines de bon sens, de M^{me} Harvouet. Elle se les répétait une à une, leur cherchant une signification cachée qui eût expliqué l'inquiétude, presque l'angoisse exprimée à plusieurs reprises par une attitude et une physionomie démentant tout à fait le sens apaisant des mots.

Vainement d'autres Sablaises, revenant des villes ou des marchés voisins, l'appelaient :

— Hé, Zulma ! Viens donc avec nous ! criait une matrone en jupe courte, dont les larges ailes de la coiffe et les amples manches du corsage se gonflaient dans le vent qui, venant de la mer, soufflait avec force jusqu'ici, dont les mollets énormes paraissaient des piliers dignes de supporter un aussi imposant édifice, dont les sabots claquaient sur l'asphalte du quai.

Mais Zulma se rencognait dans son compartiment et semblait ne rien entendre.

— Elle a l'air tout drôle, la petite Kyrie, remarquant une autre commère.

— Son galant l'aurait-il lâchée ? dit une troisième en riant.

Mais celle-ci se fit vite rabrouer.

— Peux-tu dire ça, Laurencie, quand tu sais qu'elle pleure toujours son fiancé mort !

— Mort ! Pas si sûr que ça, à ce que dit Hébone Buchoux.

— Celle-là, c'est une mauvaise fille.

Un employé qui criait « en voiture » interrompit cette discussion. Les Sablaises entassèrent dans un compartiment leurs bustes plantureux, leurs courtes jupes, leurs gros mollets, leurs sabots pointus, leurs paniers encombrants.

Zulma, heureusement, n'avait point entendu

leurs propos. Elle continuait de songer à son entretien avec M^{me} Harvouet.

Le train s'ébranla et parcourut lentement, avec un bruit de ferraille, le plat pays qui s'étend vers la mer. Les Clouzeaux, Sainte-Flaive, La Mothe-Achard, Olonne passèrent successivement. Les plaines, peu à peu, à mesure que l'on approchait de la côte, se dénudèrent. Et puis ce fut un étrange tintamarre d'appels, de cris, le tumulte d'une bousculade suivant un brusque arrêt : on était aux Sables.

Pas plus qu'elle n'avait regardé le boulevard des Alliés, la gare de La Roche, le monotone paysage que traverse la voie ferrée, Zulma ne regarda ni la foule d'indigènes et de baigneurs se pressant à l'arrivée du train, ni l'avenue de la gare, ni la grande place irrégulière qui précède la dune en dos d'âne où est bâtie la ville. Elle gagna presque machinalement la rue Napoléon. Elle rentrait chez elle, indifférente à tout hormis la douloureuse et lancinante énigme que la visite à M^{me} Harvouet était bien loin de l'avoir aidée à déchiffrer.

IX

L'INATTENDU

Gaëtan Harvouet voyageait. Il voyageait, comme beaucoup de gens voyagent de nos jours, sans grand souci de s'instruire, et surtout pour parcourir des kilomètres et faire de la vitesse. Ce qui, sur la route, l'intéressait le plus, ce n'étaient point les sites gracieux, gracieux ou sévères, mais bien le « rendement » du moteur,

l'état du macadam, la déclivité du terrain, la fréquence et la courbe plus ou moins accentuée des virages, et, résultat de tout cela, la position de l'aiguille sur le cadran du compteur kilométrique. Faisant étape dans les grandes villes, il n'y recherchait guère ni les monuments curieux, ni les musées à visiter, ni les souvenirs chers à qui sait l'histoire. Il s'y préoccupait bien davantage de savoir si, à l'hôtel où il était descendu, les chambres étaient confortables et la cuisine soignée, si sa voiture avait besoin de réparations ou si elle avait fourni sans anicroches l'effort quotidien.

Il n'avait pas de hâte de revenir en Vendée. Cette vie errante lui plaisait, le forçant à déployer une activité physique qui s'alliait à merveille avec la nonchalance de son esprit et lui procurait une source de distractions constamment renouvelées, sans qu'il eût besoin de se donner le mal d'en chercher en lui-même, ou dans des relations mondaines qu'il détestait, dans des lectures qu'il aimait moins encore.

Un jour, cependant, Zulma reçut de Madame Harvouet ces quelques mots :

Mon fils est de retour. Il m'a tout expliqué. Comme je le prévoyais, cela ne signifie pas grand-chose. Vous pourrez quand même passer chez moi, quand vous aurez l'occasion de venir à La Roche.

Zulma n'attendit pas qu'une « occasion » se présentât; à peine avait-elle reçu cette lettre qu'elle courut à la gare et prit le premier train qui partait.

Quelque peu encourageante que fût la lettre de M^{me} Harvouet, elle avait grande hâte d'apprendre les détails que celle-ci tenait enfin de son fils.

— Madame est sortie, déclara le valet en livrée, quand elle se présenta, cette fois-ci, à l'hôtel du boulevard des Alliés.

— Pour longtemps?

— Je ne sais pas.

La jeune Sablaise allait se retirer quand une idée, soudain, lui traversa l'esprit. Elle demanda :

— Et M. Gaétan Harvouet, est-il ici ?

Pourquoi, en effet, ne pas s'adresser au jeune homme lui-même ? Puisqu'il était de retour, cela paraissait tout indiqué. Il donnerait sans doute des détails plus précis et il n'aurait peut-être pas, comme sa mère, l'idée préconçue que tout cela n'était qu'illusion.

— Oui, M. Gaétan est ici.

— Voulez-vous lui demander s'il peut me recevoir ?

Le valet disparut, revint au bout de quelques instants et pria la jeune fille de le suivre.

Il la fit entrer, cette fois, dans une pièce toute différente du petit salon où M^{me} Harvouet l'avait reçue. C'était un élégant fumoir où tout rappelait les goûts de sport du jeune homme. La gymnastique, l'escrime, l'équitation, le cyclisme, l'automobilisme, la chasse, la boxe, le canotage, le patinage, le ski, le football, l'aviation, tout cela était abondamment représenté ici par des photographies ou des gravures et même par un certain nombre d'objets suspendus aux murs.

Le confort le plus raffiné se joignait à cette évocation d'exercices, violents pour la plupart. Un large divan couvert d'étoffes algériennes, de profonds fauteuils de cuir composaient l'ameublement. On marchait sur un épais tapis de Smyrne qui supprimait le bruit des pas. La lumière, tamisée par des stores épais, ne faisait la pièce ni trop vivement éclairée ni trop sombre. Les nuances des tentures et des meubles étaient douces aux yeux, et, au toucher, on ne trouvait partout que des angles arrondis, qu'on des surfaces couvertes de peluche ou de velours.

Ces détails révélaient le sybaritisme du jeune

homme riche qui venait se reposer ici, dans un farniente par trop recherché, des fatigues que lui procurait son goût excessif des distractions sportives.

Zulma, d'un seul regard, vit et comprit tout cela, car, bien qu'elle fût du peuple, elle possédait, comme beaucoup de ses pareilles restées pures et par là délicates, le sens inné des nuances, un certain don de pénétration psychologique, qui, malgré leur insuffisante culture et leur souci du pain quotidien, les met parfois au rang des observateurs les plus avertis.

Aussi, dès qu'elle eut pénétré dans le fumoir de Gaétan Harvouet, regretta-t-elle tout de suite d'avoir cédé à son impatience et de n'avoir point attendu que la maîtresse de céans fût rentrée.

Elle éprouvait soudain une instinctive gêne à se trouver en présence de ce jeune oisif dont les préoccupations devaient bien peu ressembler à celle qui l'amenait ici, entraînée par le fol espoir de retrouver son fiancé disparu et de voir se changer en joie son chagrin d'amour.

Gaétan Harvouet, tel qu'il lui apparaissait dans ce cadre luxueux où se concentraient les preuves d'un certain snobisme et une recherche exagérée de ses aises, pourrait-il la comprendre? N'allait-il pas lui rire au nez quand elle lui demanderait si c'était vrai qu'il avait vu quel- qu'un ressemblant à Tranquille?

L'attitude du jeune homme en la voyant entrer était pour accroître cette crainte. Il se leva, empressé, du divan sur lequel il était nonchalamment étendu. Il jeta, dans le cendrier d'un service de faïence en émail cloisonné, la cigarette de tabac blond qu'il venait à peine d'allumer, et souriant, d'un sourire qui parut à Zulma démentir un peu ces marques de politesse, car elle crut qu'il se moquait d'elle, il entra brusquement en matière.

— Je ne me trompe pas, Mademoiselle, sur

le motif de votre visite. Vous avez hâte, sans doute, d'obtenir de moi une réponse à la question que vous avez posée à ma mère.

— Oui, Monsieur, répondit-elle, avec cette dignité qui était l'un de ses charmes, et sans rien laisser transparaître de la gêne qu'elle éprouvait.

Et pourtant, en voyant en face d'elle ce beau garçon aimable, mais qu'elle croyait tout à fait indifférent à son angoisse et même un peu moqueur, elle avait la tentation de s'enfuir ou tout au moins de ne rien lui dire.

Lui, continuait, avec cette aisance que donnent l'habitude du monde, la fortune, la certitude de se sentir d'un milieu supérieur à celui de la personne à qui l'on parle :

— Ainsi, Mademoiselle, vous avez l'espérance que votre fiancé, cet excellent Tranquille Gaubron, que j'ai connu jadis, avec qui j'ai joué, enfant, sur la plage, est encore vivant?

— On m'a dit, Monsieur, que vous aviez vu quelqu'un qui lui ressemblait.

— Non seulement je l'ai vu, répondit sans hésiter Gaétan Harvouet, mais je lui ai parlé.

— Vous avez parlé à...

Il l'interrompit :

— Oh ! calmez-vous, Mademoiselle, et ne me faites pas dire ce que je ne dis pas.

La voyant frémissante, il continua avec plus de douceur :

— Voici, expliqua-t-il, ce à quoi se borne cette histoire... Mais asseyez-vous, je vous en prie, et, je le répète, calmez-vous; il n'y a pas de quoi vous émouvoir ainsi.

Elle s'assit.

Il la regardait maintenant avec un tout autre intérêt que lorsqu'elle était entrée, soit qu'il fût lui-même un peu gagné par l'émotion qu'elle ne parvenait pas à cacher, soit qu'il admirât

cette jeune fille charmante à qui son original et élégant costume seyait à ravir.

Depuis qu'elle avait perdu son fiancé, Zulma ne portait plus de couleurs éclatantes. Mais à la jupe de voile de laine et au tablier pareil s'harmonisait merveilleusement, quand elle avait voulu, comme aujourd'hui, faire toilette, un corsage de velours noir. Et vraiment elle était ainsi plus belle que ses compagnes, si gracieuses pourtant dans leurs toilettes multicolores. Elle y gagnait quelque chose de plus grave qui tranchait sur la grâce pimpante et légère des autres Sablaises et lui créait une physionomie à part.

Gaétan Harvouet ne manquait point de le remarquer et il lui parlait sur un ton de plus en plus courtois, avec déférence et presque avec respect, comme s'il se fût adressé à une femme de son monde.

— Lors de mon dernier voyage à Paris, racontait-il, je fus un jour abordé, dans le hall de l'hôtel où j'étais descendu, par un monsieur que je ne connaissais pas. Il s'excusa fort poliment de m'adresser la parole sans m'avoir été présenté, mais ne se nomma point. Il me dit seulement : « J'ai peut-être commis une indiscretion en lisant hier le bulletin d'identité que vous veniez de rédiger et qu'avant de sortir vous aviez, par mégarde, laissé traîner sur cette table au lieu de le remettre au bureau de l'hôtel. Mais j'y ai vu que vous vous appelez M. Harvouet et que vous êtes né aux Sables-d'Olonne. Et, comme je suis, moi aussi, de ce pays-là, que j'ai quitté depuis fort longtemps, je me suis permis de vous demander la permission de vous saluer, en qualité de compatriote, et de vous serrer la main. » — « Volontiers », répondis-je. Et nous échangeâmes un cordial *shake-hand*. Puis, naturellement, je lui demandai son nom. A ma grande surprise, cela parut l'ennuyer, et il me répondit d'une ma-

nière évasive, comme quelqu'un qui tient à n'être pas connu : « Mon nom ne vous dirait rien. Je suis parti des Sables très jeune, je n'y suis jamais revenu, je n'y ai point de famille, et les quelques personnes qui peuvent s'y souvenir de moi doivent me croire mort. » Là-dessus, il m'a quitté assez brusquement... et je ne l'ai jamais revu.

— Vous n'avez pas demandé son nom au bureau de l'hôtel? questionna Zulma que ce récit avait rendue haletante.

— Si, j'ai eu cette curiosité. Mais je dois, hélas! vous avouer, Mademoiselle, que cela ne m'a rien appris.

— Comment! On doit savoir, dans un hôtel, le nom de tous les voyageurs qui y sont descendus.

— Bien sûr. Seulement il n'y avait qu'un inconvénient, c'est que ce monsieur n'était pas descendu dans cet hôtel-là.

— Alors qu'y venait-il faire?

— Y voir quelqu'un qui s'y trouvait de passage comme moi.

— Qui?

— Ah! voilà. Vous allez m'en vouloir. Mais je suis obligé de reconnaître que je n'ai pas poussé jusque-là mes investigations.

— Pourquoi?

— J'ai eu tort, certainement. Laissez-moi, cependant, invoquer une excuse : je ne savais pas que cela vous intéresserait à ce point.

— Vous aviez, pourtant, trouvé que cet inconnu ressemblait à Tranquille.

— Pas sur le moment. J'ai eu, en le voyant, en l'entendant parler, et surtout lorsqu'il m'a dit être originaire des Sables, l'impression très nette d'avoir vu cette tête-là quelque part. Mais c'est tout et je n'ai point alors, je l'avoue, pensé à votre fiancé.

— Quand est-ce que vous y avez pensé?

A son tour, le jeune homme se sentit gêné

d'être interrogé avec cette insistance et cette précision. Il ne s'était pas attendu à avoir ainsi des comptes à rendre à cette jeune fille qui, sinon explicitement, du moins par son ton et son attitude, semblait lui reprocher l'insouciance avec laquelle il avait agi dans une affaire qui lui tenait tant à cœur. Il balbutia :

— Quand?... Je ne sais pas au juste... Lorsque je suis revenu aux Sables, peut-être...

Il réfléchit, puis, se rappelant :

— Oui, c'est cela. C'est aux Sables seulement... Au casino des Pins, un dimanche. Je dansais... car j'aime beaucoup la danse et les Sablais dansent à merveille... Je dansais avec une jeune fille que vous devez connaître... cette jolie rousse, vous savez... dont le nom me fuit en ce moment... toujours très élégante...

— Héliane Buchoux, précisa Zulma.

— Tout juste. Eh ! bien, je lui racontais ce que je viens de vous raconter. Elle s'écria : « Mais cet homme est peut-être Tranquille Gaubron, l'ancien fiancé de Zulma Kyrie ». Alors j'ai rassemblé mes souvenirs et je me suis dit qu'il y avait, en effet, quelque ressemblance entre cet inconnu et le jeune homme que vous avez pleuré.

— Que je pleure toujours, rectifia la jeune fille.

— Oui, et c'est très beau de votre part, Mademoiselle. Mais je dois vous prévenir que tout cela est bien peu précis, bien vague, bien incertain. Comment reconnaître, sous les traits d'un homme fait, portant toute sa barbe, vêtu du banal costume bourgeois, le mousse imberbe que j'ai vu jadis en vareuse et pantalon bleus, chaussé de gros sabots et coiffé d'une casquette à visière ? Et puis, enfin, que voulez-vous, j'ai réfléchi, et il me paraît impossible, — pardonnez-moi de vous dire cela, — que Tranquille Gaubron ait échappé au naufrage où le bateau qu'il montait a été perdu corps et

biens. Si, par suite d'un heureux hasard, comme il s'en rencontre bien rarement, mais enfin comme il s'en rencontre quelquefois, votre fiancé était parvenu à se sauver, croyez-vous qu'il ne vous aurait pas donné de ses nouvelles, croyez-vous qu'il ne serait pas revenu ?

C'était toujours le même raisonnement, celui que naguère avait développé M^{me} Harvouet, celui que Zulma se tenait à elle-même pour lutter contre son imagination quand celle-ci lui représentait Tranquille comme vivant encore. Elle ne répondit pas. Elle implora seulement :

— Voulez-vous m'accorder quelque chose ?

Elle était touchante en sa supplication. Il ne déplaisait point à Gaétan d'inspirer tant de confiance à cette jolie jeune fille et de la voir attendre de lui un service.

— Je suis à vos ordres, Mademoiselle, dit-il fort galamment, et tout ce que je pourrai faire pour vous être agréable, je le ferai.

— Eh ! bien, je vous en prie, retournez à Paris. Informez-vous, au bureau de l'hôtel, du nom de la personne que venait voir cet inconnu. On se le rappellera peut-être.

— Ce n'est pas sûr.

— Mais c'est possible, et il suffit que ce soit possible pour que je veuille, à tout prix, tenter de savoir la vérité.

Et, comme elle le voyait hésitant, ennuyé sans doute d'avoir à accomplir cette corvée, elle eut un joli geste de décision et de courage. Elle déclara, avec cette crânerie qui fait partie du caractère de la race ardente à laquelle elle appartenait :

— Si vous ne croyez pas pouvoir faire ce que je vous demande, Monsieur, je le ferai moi-même.

Résolue, entreprenante, hardie, elle apparaissait plus séduisante encore que dans l'austère gravité de sa douleur ou la grâce touchante de ses implorations.

Le jeune homme resta quelque temps sans répondre. Il ne pensait même plus à ce que venait de lui demander Zulma. Il se disait seulement : « Elle est charmante. »

Puis, comme sortant d'un rêve et revenant au projet que la jeune fille venait de se dire prête à réaliser, il discuta :

— Vous comprenez bien que l'on vous répondra encore moins volontiers qu'à moi qui suis un vieil habitué de la maison. Quand on vous verra entrer dans cet hôtel, avec votre pimpant costume de Sablaise, tous les regards se tourneront vers vous. Vous excitez la curiosité, et même, laissez-moi vous le dire, — ce n'est point un compliment banal, — l'admiration.

Un peu de rose colora le visage de Zulma. Mais elle se ressaisit vite et souriante répliqua :

— Peut-être. Notre costume est fort joli, et il se peut qu'à Paris on l'admire.

C'était le moyen d'empêcher le jeune homme d'insister.

Celui-ci comprit, s'inclina légèrement et poursuivit :

— Mais quand vous demanderez le nom de la personne qu'est venu voir un monsieur qui m'a parlé, permettez-moi de vous prédire, Mademoiselle, que l'on vous enverra promener.

Elle sourit encore et avoua :

— C'est vrai.

Puis irrésistiblement persuasive :

— Alors c'est vous qui irez là-bas ?

Il se sentit incapable de répondre par un refus, et, vaincu, il promit.

.....

Quelques jours plus tard, Gaétan Harvouet arrivait à Paris. Aussitôt débarqué à la gare Montparnasse, il sautait dans un taxi et se faisait conduire directement à l'hôtel où il descendait ordinairement.

C'était un hôtel situé dans le quartier de l'Etoile, tout nouvellement bâti et qui portait un nom anglais, bien que la société qui en était propriétaire fût française et que le gérant, tout en se donnant un genre et un accent d'outre-Manche, fût originaire des Batignolles.

Sous l'influence de Zulma et persuadé par elle, le jeune homme, d'ailleurs assez faible et assez malléable, surtout lorsqu'il se trouvait en présence d'une jeune fille charmante comme l'était la « petite Kyrie », avait fini par admettre que la démarche qu'il allait faire n'était pas aussi extraordinaire qu'elle lui était apparue tout d'abord. Arrivé à Paris, il éprouvait de nouveau l'impression d'être chargé d'une mission tout à fait ridicule, et se demandait comment il allait oser poser une question à laquelle personne, évidemment, ne serait en mesure de répondre.

Après quelques attermoiements et une nuit d'insomnie, au cours de laquelle il ne cessa de se faire à lui-même des reproches, il se décida enfin à s'adresser au bureau de l'hôtel.

— Vous désirez, Monsieur?

— Vous demander un renseignement que vous ne pourrez sans doute pas me donner. Il s'agit d'un monsieur que j'ai rencontré lors de mon dernier séjour ici, dans le hall de l'hôtel, qui m'a dit être du même pays que moi et que je voudrais retrouver.

— Si c'est l'un de nos clients habituels, la chose sera facile.

— Non seulement ce n'est pas l'un de vos clients habituels, mais il n'était pas descendu ici. Il y venait voir un ami.

— Ah! alors, Monsieur, vous comprendrez qu'il nous est impossible...

— Je le comprends. Mais, comme je désire beaucoup retrouver cet inconnu, ne pourriez-vous pas me donner quelques indications con-

cernant les personnes qui se trouvaient à l'hôtel en même temps que moi ?

En dépit de son flegme, soi-disant britannique, le gérant était un homme aimable. De plus, Gaétan Harvouet, qui venait souvent à Paris et ne regardait guère à la dépense, valait que l'on prit la peine de chercher à le satisfaire. Châssière, chasseur, femmes de chambre et valets furent successivement interrogés. On consulta divers registres et l'on finit par établir l'identité de tous les voyageurs présents à l'hôtel, à l'époque indiquée. Ils étaient de provenances très diverses. Parmi eux, on releva des Anglais, des Américains, des Espagnols, des Tchécoslovaques, des Belges, et même quelques Français, venus de l'Est, de l'Ouest, du Nord et du Midi.

C'était comme un curieux kaléidoscope, donnant, en raccourci, une saisissante image de tous ceux et de toutes celles qui viennent à Paris chercher l'instruction, le plaisir, la fortune, un avancement dans leur carrière, un appui pour leurs entreprises.

Mais Gaétan Harvouet se souciait fort peu de faire des remarques de ce genre et ne songeait qu'à la mission dont Zulma l'avait chargé. Il s'y donnait vraiment de tout cœur, s'étonnant lui-même de mettre tant d'ardeur à poursuivre des recherches qu'il avait jugées vaines.

Quel sentiment donc le poussait à agir ainsi, contrairement à ce que son simple bon sens lui avait montré comme raisonnable ?

Ce n'était pas un très fin psychologue. Il n'avait guère coutume de s'analyser. Mais vraiment ce qu'il faisait là était tellement extraordinaire qu'il ne pouvait s'empêcher de se demander quel mobile le poussait. Et, tout à coup, il se fit en lui une lumière inattendue.

— Je suis stupide, voyons, se dit-il, à voix presque haute, un soir qu'il rentrait dans sa chambre, après avoir encore cherché, sans avoir

rien pu trouver. Pourquoi est-ce que je me mets ainsi en peine pour?...

Il s'arrêta. L'image fine et gracieuse de la jeune Sablaise se présenta, très nette, à sa mémoire. Il revit Zulma telle qu'elle lui était apparue, quelques jours plus tôt, à La Roche-sur-Yon, tantôt désolée, suppliante, tantôt décidée à agir avec une fière énergie.

Il songea :

— Êt je cherche bêtement à lui retrouver son fiancé!...

Gaétan n'était pas très sentimental. Quelques *firls*, aussi vite oubliés qu'engagés, pour rire et à la légère, avaient, jusqu'à présent, suffi à satisfaire son humeur changeante. Le sentiment que lui inspirait Zulma lui semblait soudain très différent de ceux qu'il avait éprouvés pour d'autres jeunes filles. C'était quelque chose de plus prenant, de plus sincère et de plus doux... de plus durable aussi, peut-être.

Il réfléchit.

— Pourquoi pas, après tout?... Je suis riche, elle est pauvre... N'ai-je pas le droit de choisir la femme qui me plaît? Mon père était d'origine modeste... Je suis sorti du peuple, moi aussi... A quoi doit me servir la fortune, si ce n'est à m'assurer le bonheur?...

Et il revit encore la petite Sablaise, sa taille fine et cambrée, son cou flexible et long, l'ovale si pur de son visage, son profil charmant aux traits si délicats, sa bouche toute petite aux dents éblouissantes, ses grands yeux tendus en amande, rêveurs, profonds et sombres sous les longs cils soyeux, son grand front lisse et pur sous les ailes de la coiffe, et le seyant costume qui ne faisait qu'accroître tant de grâce légère.

— Ça y est. Je suis amoureux.

Et tout de suite il conclut :

— A quoi bon rester ici? Je n'ai plus qu'à partir.

Le lendemain, en effet, il reprenait le train.

Il passait à La Roche-sur-Yon sans s'y arrêter, sentant d'instinct qu'il serait inutile, dangereux même peut-être, de prévenir sa mère.

Dès qu'il fut arrivé aux Sables, il chercha Zulma. Mais elle n'y était point, ne devant rentrer que par le dernier train, d'une longue tournée.

Il n'osa pas aller l'attendre, le soir même, à la gare. Il comprenait qu'à cette heure tardive elle n'écouterait pas ce qu'il voulait lui dire, car il la savait correcte, prudente et sage.

Le jour suivant, seulement, il se rendit à la poissonnerie pour l'heure de la criée. Là, il était sûr de la rencontrer.

Comme il se trouvait quelque peu en avance, il fit les cent pas devant la porte qui s'ouvre sur le port.

Bientôt, Zulma, d'un pas rapide et léger, arrivait. Bien qu'elle fût mise beaucoup plus simplement que le jour de sa visite à l'hôtel du boulevard des Alliés, elle était, aujourd'hui, tout aussi jolie. Le fond du décor sur lequel sa fine silhouette se détachait la faisait peut-être plus gracieuse encore. Car, derrière, c'étaient les *dundees* et les barques se balançant mollement sur l'eau moirée du port, les mâts veufs de leurs voiles, les filets séchant au soleil, et, par delà, le clocher de la Chaume dont la flèche pointait vers le ciel.

Gaétan s'avança au-devant d'elle. Dès qu'elle le reconnut elle pâlit, s'arrêta. Puis, quand il l'eut rejointe, elle questionna d'une voix hâlante :

— Vous avez appris quelque chose ?

— Rien.

— Est-ce possible ?

Ses beaux yeux s'embrumaient. Elle les fixait, désolés, vers la terre.

Il se reprocha de lui avoir, sans ménagements, porté un coup si rude.

— Venez, dit-il. Marchons vers la jetée. Je vais vous expliquer.

Sans mot dire, elle se retourna, le suivit. D'une voix douce, très lentement, afin de faire durer plus longtemps son récit, il lui raconta tout son voyage, les recherches inutilement tentées et que, pour lui plaire, il s'efforça de montrer plus longues et plus lentes qu'en réalité elles ne l'avaient été.

Ainsi ils atteignirent, ayant suivi les quais, la jetée que le jeune homme avait choisie comme but de la promenade à laquelle, sans qu'elle s'en aperçût, il entraînait Zulma.

Celle-ci qui, jusqu'à présent, avait silencieusement écouté, dit alors, d'une voix brisée :

— Je vous remercie, Monsieur, de ce que vous avez fait. Toute ma vie, et quoi qu'il arrive, je vous en resterai profondément reconnaissante.

Il comprit que ce remerciement lui donnait poliment congé, qu'ayant appris tout ce qu'elle voulait savoir, elle se disposait à le quitter pour retourner sans retard vers son humble labeur. Il comprit aussi que ce « quoi qu'il arrive » qu'elle venait de prononcer contenait une invincible, une folle espérance. Il voulut la détromper en même temps que poursuivre cet entretien en tête à tête qui lui était très cher. Car si, à Paris, l'image de Zulma l'avait charmé, bien qu'elle fût lointaine, la présence de la jeune fille, loin de rompre ce charme, lui donnait plus d'intensité, plus de vie, et faisait d'un rêve un peu vague une exquise réalité.

D'un geste et d'un mot, il la retint.

— Restez.

Il venait de faire un long voyage pour elle. Pourrait-elle lui refuser quelques minutes de conversation ?

Elle continua de marcher près de lui, et ils s'engagèrent sur la jetée, déserte à cette heure, et où ils furent bientôt loin de tout importun.

— Si j'ai sollicité de vous la faveur d'être écouté un peu plus longtemps, dit le jeune homme, c'est que je voudrais vous mettre en garde contre une illusion que je crois chez vous très tenace, puisque, sans que ce soit d'une manière explicite, vous l'exprimiez tout à l'heure encore.

— Comment cela ?

— Il y a quelques instants, en me remerciant du peu que j'ai pu faire pour vous, alors que j'aurais voulu pouvoir faire bien davantage, vous avez prononcé ces mots qui m'ont peiné parce qu'ils prouvent que vous n'êtes point guérie de vos fatales chimères : « Quoi qu'il arrive ». Or laissez-moi vous le dire, il n'arrivera rien du tout. Bannissez, je vous en prie, cette illusion funeste.

Elle soupira, baissa la tête et ne répondit pas.

Ils étaient maintenant en face de la mer, de cette mer à la fois traîtresse et charmante à laquelle Zulma, si souvent, avait reproché de lui avoir pris son fiancé. Elle se montrait aujourd'hui houleuse, en dépit du ciel bleu qu'aucun nuage n'assombrissait. La brise, soufflant de l'ouest, soulevait en moutonnements épais la masse glauque des eaux, striée çà et là de crêtes écumeuses. Et la jeune fille la regardait en songeant que là était enfoui le terrible secret qui torturait son cœur.

Cependant la voix de Gaétan Harvouet se faisait persuasive, presque tendre, pour dire :

— Oui, je vous en supplie, oubliez tout cela.

Cette fois, elle répondit, d'une voix sourde, le regard toujours fixé sur la mer :

— Je ne puis oublier Tranquille.

Gaétan disputa :

— C'est très beau, et cette fidélité prouve la délicatesse de votre cœur. Pourtant ce fiancé, à jamais disparu, ne l'avez-vous pas assez pleuré ?

— On ne pleure jamais trop ceux que l'on aime.

— Évidemment, mais...

Elle n'avait pas, tout d'abord, songé à ce que cette discussion avait d'insolite et d'étrange. Elle s'en aperçut tout à coup. Et, cessant de regarder la mer, elle se tourna vers le jeune homme qui s'arrogeait le droit de se prononcer sur ses plus intimes sentiments. Elle sentit qu'il importait de lui faire comprendre combien cette conversation était vaine, presque déplacée, entre elle et lui.

— Encore une fois, je vous remercie, Monsieur, dit-elle, de l'intérêt que vous me témoignez. Permettez-moi, cependant, de vous interrompre en vous priant de bien vouloir ne plus vous occuper de moi. Il faut que j'aille à la poissonnerie, d'ailleurs, mon travail m'appelle et...

À son tour, il l'interrompit :

— Vous refusez d'être consolée?

— Je ne peux pas l'être.

— Croyez-vous? Rien, ici-bas, n'est éternel. Vous avez, trop longtemps déjà, sacrifié à un souvenir votre jeunesse. Il est temps que vous vous repreniez à la vie.

Elle crut que c'était un reproche et elle se révolta.

— La vie ! s'écria-t-elle. Ah ! je n'ai pas cessé, malgré ma douleur, de la regarder en face. Pour les miens et pour moi, je lutte et je travaille.

— Je le sais, répondit-il, mais cela ne suffit pas.

— Que faut-il faire de plus?

Il se rapprocha d'elle et il lui prit la main.

— Vous laissez aimer, dit-il, presque tout bas, d'une voix très douce qui pourtant domina le sourd grondement des flots.

Elle se redressa comme sous un affront. Elle retira la main qu'il lui avait prise. Elle déclara, d'un ton de fierté outragée :

— Vous vous êtes trompé sur mon compte, Monsieur.

— C'est vous qui vous trompez, répliqua-t-il, respectueux et très humble. Je n'ai l'intention ni de vous méconnaître ni de vous offenser. Je sais que vous êtes la plus digne, la plus pure, la plus noble des jeunes filles, et je vous demande, Zulma, de consentir à devenir ma femme.

Sa colère tomba et son émoi s'accrut. Elle s'était arrêtée. Tremblante, elle s'appuya au parapet de la jetée. Elle demeura silencieuse quelque temps. Lui, restait là, devant elle, dans une attitude presque suppliante, attendant, anxieux, la réponse qu'elle allait lui faire. En même temps, il était plus que jamais charmé par tant de grâce, à cette minute, frémissante, par la beauté de la svelte jeune fille se détachant sur le fond lumineux de l'océan.

La brise avait cessé soudain de soulever les vagues et celles-ci s'apaisaient. Un grand calme régnait sur la mer. Elle n'offrait plus au regard qu'une immensité plane et ses ondes battaient sous le soleil vainqueur.

— C'est sérieux, Monsieur, ce que vous venez de me dire? questionna Zulma, après un long silence.

— En pouvez-vous douter?

Ce cri, ce cri du cœur lui avait échappé avec une spontanéité qui le montrait sincère.

Elle répliqua, pourtant.

— J'en doute.

Et, d'un geste, alors qu'il allait protester, elle l'arrêta.

— Oui, j'en doute, répéta-t-elle, j'en doute, non pas que je vous fasse l'injure de croire que vous voulez me tromper. Mais vous vous abusez vous-même, en ne voulant pas vous rappeler que vous êtes riche, instruit, bien élevé, homme du monde et que je suis une humble fille de pêcheurs.

— Peu m'importe.

— Aujourd'hui. Plus tard, vous seriez, au contraire, tenté de me mépriser si j'étais assez ambitieuse, assez lâche et assez folle pour commettre maintenant la mauvaise action de vous écouter. Non, non, monsieur Harvouet, jamais je ne serai votre femme. Jamais, entendez-vous. Et il y a pour cela deux raisons : celle que je viens de vous donner et l'autre, l'autre que vous traitez, je le sais, de chimère. Je veux rester fidèle à mon fiancé. Qu'il soit vivant ou mort, mon cœur lui appartient. Je n'en disposerais en faveur d'aucun autre.

Elle se tut. Il resta silencieux, lui aussi. Sur son visage, d'ordinaire rieur et tranquille, d'homme jeune, heureux, accoutumé à satisfaire tous ses caprices et gâté par la vie, une grande tristesse s'exprima.

Il balbutia enfin :

— Vous me désespérez.

Elle lui répondit :

— Je vous salue.

Mais l'optimisme des gens à qui rien l'habituellement ne résiste est tenace.

— J'arriverai à triompher, dit-il, en se ressaisissant.

— Croyez-moi, Monsieur, perdez cette illusion.

— Vous vous obstinez bien à conserver la vôtre.

— C'est vrai, avoua-t-elle, avec un sourire un peu triste, charmant quand même, parce qu'il montrait ses dents perlées et fines entre ses lèvres roses.

Elle lui tendit, d'un geste de camaraderie franche, la main que, tout à l'heure, elle lui avait retirée.

— N'en parlons plus et soyons amis, voulez-vous ?

Tant d'autorité émanait d'elle qu'il dut céder. Il essaya pourtant de protester encore :

— Amis ! Lorsque j'avais rêvé...

— Chut...

Ce simple petit mot, accompagné d'un geste qu'il jugea sans réplique, lui imposa silence. Ils revinrent ensemble vers la ville. Zulma avait tout à coup retrouvé, sinon sa gaieté, — elle n'en avait plus, — du moins la manière de guider avec un tact exquis, et en l'émaillant de remarques prime-sautières, une aimable et fine causerie, soucieuse d'éviter les sujets imprudents.

Elle faisait admirer à son compagnon le charme de la promenade et la splendeur du site.

— Regardez, dans le chenal, cette barque qui louvoie pour sortir du port malgré le vent contraire... Oh ! la jolie voilure ! On dirait les ailes déployées d'un oiseau... Regardez, à droite, comme la plage est belle, avec ses sables d'or et la ville toute blanche !... Regardez là-bas les bois de la Rudelière qui font une tache sombre dans l'immense clarté.

Il regardait surtout la petite Sablaise qui venait de lui dire : « Jamais, entendez-vous. »

Jamais !... Était-ce possible ?... Quoi ! Sa fortune, son luxe, sa situation bourgeoise lui interdisaient d'aimer cette jeune fille, charmante sous sa coiffe légère et qui lui semblait être le plus bel ornement du radieux paysage admiré avec elle !...

X

PRIÈRE MATERNELLE

Madame Harvouet prie Zulma Kyrie de venir lui parler le plus tôt possible.

Au domestique qui apportait ce message la jeune fille demanda :

— M^{me} Harvouet est donc aux Sables?

— Oui, Mademoiselle, Madame est arrivée aujourd'hui même.

Étrange appel ! Zulma se demanda, non sans quelque anxiété, quels en étaient le motif et la signification. Ayant réfléchi quelques instants, elle se rendit compte que c'était là une énigme fort difficile à déchiffrer et que le seul moyen d'en avoir la clé était de se rendre tout de suite chez celle qui lui avait adressé cette laconique missive.

Le temps de faire un peu toilette et elle se mit en route. Elle longea, de son pas rapide et léger, le Remblai encombré de cette foule cosmopolite qui, durant la saison, envahit les Sables. Elle était si jolie, dans son costume à la fois élégant et sobre, que bien des gens la regardaient passer. Mais elle n'y prenait pas garde. Uniquement préoccupée de l'étrange message qu'elle avait reçu, elle allait, moins que jamais attentive au tacite hommage des regards admirateurs.

Plus que le confort luxueux de l'hôtel du boulevard des Alliés, la décoration gracieuse et gaie de la jolie villa des Sables était pour plaire à Zulma.

Oh ! la charmante maison avec ses tentures claires, ses lambris, ses portes et ses plafonds de pitchpin, ses rocking-chairs, ses chaises longues, ses fauteuils en pailles multicolores, ses petites tables vernies ou laquées, couvertes de napperons à damiers blancs et rouges, et, tranchant sur tout cela, quelques vieux meubles et quelques curieux bibelots.

Mais ce que la jeune fille admirait surtout, c'était le panorama merveilleux se déroulant en face des larges baies ouvertes. Dominé de toute la hauteur d'un rez-de-chaussée très surélevé, le Remblai disparaissait et l'on n'apercevait plus que la mer. Elle s'étendait à perte de vue, et semblait prolonger le sol de la terrasse sur laquelle s'ouvraient les grandes portes-fenêtres. D'ici, on la pouvait contempler en jouissant de son calme ou en méprisant ses colères. Et les barques sillonnant cette vaste étendue semblaient se balancer au gré des vagues capricieuses, uniquement pour charmer les yeux.

Zulma, qui attendait, en face de ce décor de féerie, que la maîtresse de céans descendit de sa chambre pour la recevoir, se sentait envahie par un trouble auquel elle n'avait point songé qu'elle pût être exposée, lorsque, quelques jours plus tôt, Gaëtan Harvouet lui avait demandé d'être sa femme. La fortune du jeune homme lui était apparue, ainsi qu'elle l'avait sincèrement déclaré, comme élevant entre elle et lui une barrière infranchissable. Et voilà qu'aujourd'hui, bien qu'elle s'en défendît, cette fortune exerçait soudain sur elle un puissant et mystérieux attrait.

Si, au lieu de persister dans le refus que son désintéressement, sa fierté, sa fidélité au souvenir de Tranquille lui avaient dicté, elle consentait à devenir la femme de Gaëtan, elle serait un jour chez elle dans cette maison charmante, ouverte sur l'horizon lumineux de la

mer. Ah ! cela ne ressemblait guère au taudis de la rue Napoléon !

Et comme sa vie serait changée ! L'argent, l'autre jour, lui avait répugné parce qu'il lui avait semblé, comme à beaucoup d'âmes fières, quelque chose de vulgaire. Elle n'avait pas touché du doigt, comme aujourd'hui, les jouissances délicates qu'il procure. C'en était une pour elle, humble fille de pêcheurs, de voir d'ici la mer et les barques légères, de songer que ses dures besognes pourraient être remplacées, si un « oui » tombait de ses lèvres, par cette contemplation tranquille du majestueux océan qu'elle s'était efforcée de haïr, mais qu'au fond, comme toutes celles qui sont nées sur ses rives, elle aimait.

Et puis la soudaine vision du bien-être des siens venait se joindre à l'attrait exercé par la splendeur des choses qu'elle avait, à cette heure, sous les yeux. Son père infirme, sa mère malade, les filles de sa sœur qu'elle avait recueillies, comme tous ces êtres chers jouiraient de la fortune ! Il ne serait plus besoin de travailler si dur pour leur faire une vie qui, en dépit de tant d'efforts, restait précaire.

On ne nourrit pas aisément six personnes avec le labeur d'une seule, quelque productif, quelque acharné qu'il soit. Tandis que si elle acceptait... Elle voyait ses parents achevant paisiblement leur vie, exempte désormais de tout souci, ses nièces recevant une éducation soignée, toute sa famille enfin profitant de l'ascension à laquelle l'appelait un coup du sort vraiment prodigieux et inespéré.

Un coup du sort ? Était-il juste, était-il chrétien, même, de donner ce nom à un événement peut-être providentiel ? Zulma se le demandait. Elle se demandait aussi ce qu'elle devait répondre à M^{me} Harvouet si celle-ci, comme c'était probable, insistait pour qu'elle répondit favorablement au vœu exprimé par son fils.

Car, — Zulma n'y avait pas réfléchi d'abord, et maintenant cette hypothèse se présentait à son esprit comme la seule admissible, — la vieille dame approuvait le choix du jeune homme. Aurait-elle, sans cela, adressé à Zulma cet appel? L'aurait-elle priée d'accourir si elle avait voulu se montrer hostile au romanesque projet dont, certainement, elle avait reçu la confidence?

.

Au premier étage, un bruit de pas retentit, une porte se ferma. Les marches de l'escalier gémirent sous un poids un peu lourd. L'instant d'après, M^{me} Harvouet entra.

Elle paraissait triste, préoccupée, inquiète. La gêne inexplicable que la jeune fille avait remarquée lorsqu'elle était allée la voir, à La Roche-sur-Yon, semblait s'être accrue. Cependant elle parla sur un ton affectueux, employant sans hésiter et sans se reprendre, cette fois, le tutoiement qui était, pour Zulma, un témoignage de bienveillante sympathie.

— Si je t'ai fait venir, mon enfant, c'est, tu le devines, pour t'entretenir de la demande en mariage que t'a adressée mon fils.

Elle était haletante en prononçant ces mots. Elle se tut un instant pour réprimer le tremblement de sa voix. Puis, tandis que la jeune fille, silencieuse, baissait la tête, elle continua :

— Je sais ce qu'il t'a dit, ce que tu lui as répondu. Je voulais t'en remercier. Tant d'autres, à ta place, eussent accepté l'avenir qu'il t'offrait !

Zulma releva la tête.

— Il y en a qui se vendent, dit-elle fièrement, je ne suis pas de celles-là.

En parlant ainsi, elle sentait s'évanouir les beaux rêves auxquels elle avait eu la faiblesse de s'abandonner tout à l'heure. Les quelques

mots prononcés par M^{me} Harvouet la remettaient en face de la réalité. On n'épouse pas un fils de riches, quand on est pauvre. On ne sort pas de sa condition. Les avantages matériels qu'on en retire ne peuvent racheter la honte du mépris mérité.

La petite Sablaise avait cette faculté, propre à toutes les races ardentes, de passer très vite d'un extrême à l'autre. Quelques minutes plus tôt, captivée par le luxe délicat de cette maison, elle s'accoutumait presque à l'idée de devenir la femme de Gaétan Harvouet. Depuis que la mère de celui-ci avait parlé, elle se révoltait contre la pensée que l'on pût la supposer capable de ce qu'elle appelait, sans ménagements et non sans quelque exagération, « se vendre ».

M^{me} Harvouet se rassérénait. La sière déclaration de Zulma, évidemment, la comblait d'aise. Elle devint tout à fait communicative et confiante.

— Mon pauvre Gaétan, dit-elle, a un cœur d'or. Mais c'est un impulsif. Il s'enthousiasme tantôt pour une idée, tantôt pour une autre... Tiens, il y a quelque temps, il ne rêvait que d'Hélène Buchoux, qui est une fille peu recommandable, une coquette... Et voilà maintenant qu'il s'est mis dans la tête de t'épouser... Heureusement tu es intelligente, délicate, sérieuse. Tu as compris que l'on trouve rarement le bonheur dans ces unions disproportionnées, dans lesquelles, de part et d'autre, on ne tarde pas à souffrir de la différence des situations sociales... Ah ! tu ne t'imagines pas, ma petite, combien de difficultés, d'ennuis, de malheurs, peut-être, tu as évités en agissant ainsi.

— Mais, si, Madame, je me l'imagine, répondit posément Zulma. Je dois, cependant, vous rappeler que ce ne sont pas uniquement des considérations comme celles-là qui ont dicté ma réponse. Je reste profondément attachée au

souvenir de mon fiancé. Je ne me marierai jamais.

Cette déclaration parut plaire à M^{me} Harvouet qui, alors, s'empressa d'ajouter :

— Laisse-moi, mon enfant, te demander un service, un grand service. Je voudrais arracher mon fils aux dangers de cette humeur changeante. Elle l'expose à être la proie de la première intrigante venue.

— Évidemment, Madame. Mais comment voulez-vous que... ?

— Écoute-moi. C'est assez délicat pour moi de te demander cela. Mais tu t'es montrée si désintéressée, si peu accessible aux suggestions d'une cupidité ou d'une ambition vulgaires, Gaetan a pour toi tant d'estime et tu lui inspires tant de confiance que je me hasarde à te demander de m'aider...

— Vous aider à quoi, Madame ?

— À lui faire épouser la jeune fille que je lui destine.

— Oh !...

Zulma ne put réprimer cette exclamation, exclamation de surprise qui laissait deviner, en même temps, une invincible répugnance pour le rôle bizarre et déplaisant que voulait lui faire jouer cette mère inquiète.

La vieille dame s'en aperçut.

— Tu trouves ma demande osée, inacceptable ?

— J'avoue qu'elle me surprend un peu, répondit franchement Zulma.

— C'est bien naturel, reconnut M^{me} Harvouet. Tu te dis : « Voilà un jeune homme qui m'a demandée en mariage. Sa mère me prie de lui en faire épouser une autre. »

— Il y a de quoi étonner.

— C'est vrai, je l'admets très volontiers. Mais réfléchis, je t'en conjure. Puisque tu ne veux pas épouser mon fils, quel inconvénient y a-t-il à ce que tu lui donnes un bon conseil ?

Zulma, au lieu de répondre, interrogea :

— Quelle est la jeune fille que vous souhaitez, Madame, de faire épouser à monsieur votre fils?

— C'est Colette Leray, de Saint-Fulgent.

— Je la connais.

— Vraiment?

— Oui, je vends du poisson dans cette maison-là. Et j'ai vu plusieurs fois la jeune fille. Sa mère est morte.

— A sa naissance.

— C'est elle qui mène la maison. Alors, j'ai causé avec elle.

— Comment la trouves-tu?

— Charmante... Jolie... Et, ce qui vaut mieux, très bonne.

— C'est vrai. Tu la juges comme je la juge moi-même.

Zulma réfléchissait.

— Seulement un peu trop timide, peut-être, ajouta-t-elle.

M^{me} Harvouet sourit, puis elle avoua :

— Tu lui fais le même reproche que mon fils.

— Il l'a vue?

— Deux ou trois fois.

— Et elle ne lui plaît pas?

— Il reconnaît ses qualités sérieuses, mais il la trouve craintive, empruntée. Il l'accuse d'avoir l'air d'une petite pensionnaire.

Et, comme se parlant à elle-même, la vieille dame ajouta :

— C'est peut-être parce qu'il la compare aux semillantes Sablaises.

A ces mots, un éclair brilla dans les yeux sombres de Zulma, un furtif sourire, un peu mystérieux, erra sur ses lèvres roses. Elle dit à son tour :

— Peut-être...

Puis elle prit congé de M^{me} Harvouet.

XI

LA PITIÉ

Saint-Fulgent est un gros bourg vendéen situé au pied de la chaîne de collines dont le point culminant est la Butte des Alouettes.

Ses maisons grises, aux fenêtres encadrées de granit, s'alignent sur la grande route de Bordeaux à Saint-Malo, non loin du carrefour des Quatre-Chemins-l'Oie, célèbre au temps des guerres de Vendée.

La famille Leray est établie là depuis des siècles. On y compte, avant comme après la Révolution, des médecins et des notaires.

L'ordre, l'économie, l'administration sage des biens hérités par chaque génération accrut progressivement le patrimoine d'abord modeste et, de nos jours, enfin devenu la solide fortune territoriale dont les revenus suffisaient à faire vivre largement le dernier du nom, sans qu'il eût besoin d'arborer au-dessus de sa porte les panonceaux dorés qu'y avaient placés plusieurs de ses ancêtres, ni de se livrer, comme quelques autres, au métier d'Esculape. M. Étienne Leray avait toujours vécu de ses rentes. Il avait épousé la fille d'un propriétaire du pays dont la dot avait doublé son avoir, et qui était morte peu après la naissance de Colette.

Celle-ci avait grandi dans la vieille maison de famille. Elle y vivait une vie austère près de son père absorbé par la chasse, les randonnées en auto et la gestion de ses propriétés. Ses distractions étaient rares. Elle n'en avait

guère d'autre que les bonnes œuvres auxquelles, charitable et pieuse, elle se dévouait. Visiteuse des malades et des pauvres, catéchiste volontaire, elle apportait dans l'exercice de ces actes de bienfaisance un dévouement à toute épreuve, en même temps qu'une douceur et un oubli de soi qui en rehaussaient le mérite.

M^{me} Harvouet, qui savait tout cela, en avait conclu que cette jeune fille exemplaire assurerait le bonheur de son fils. C'était vrai, mais encore fallait-il que Colette plût à Gaetan. Or celui-ci avait été peu séduit par cette petite provinciale, timide, réservée, modeste et raisonnable.

Que pouvait faire Zulma pour tenter de modifier cette impression défavorable?

Elle allait, de temps à autre, à Saint-Fulgent. On y accède assez facilement par le petit chemin de fer à voie étroite de Montaigne à Chantonay. Mais, depuis son dernier entretien avec M^{me} Harvouet, elle n'avait pas encore rencontré Colette Leray. Celle-ci n'accourait plus, comme autrefois, dans la grande cuisine aux murs tapissés de casseroles de cuivre lorsque, pour offrir du poisson, la jeune Sablaise, accorte et engageante, en souriant se présentait.

— M^{lle} Colette serait-elle malade? demanda, un jour, Zulma, un peu inquiète.

La vieille cuisinière, au service des Leray depuis plus de quarante ans, — chose rare aujourd'hui, même dans les bourgs perdus en Vendée comme ailleurs, au sein de la campagne profonde, — secoua la tête, et tristement :

— J'en ai grand'peur.

— Oh! s'écria Zulma, tout de suite compatissante.

Puis, avec une sollicitude sincère, elle s'informa :

— Qu'a-t-elle?

La duègne répondit, d'un ton énigmatique et navré à la fois :

— Si vous pouvez me le dire...

— Alors vous ne savez pas?...

— Je ne sais qu'une chose, c'est qu'elle ne mange pas, dort à peine, est toujours dans les nuages et pleure bien souvent. Elle si gaie autrefois...

Modeste, — c'était le nom de ce cordon bleu d'un autre âge, — hésita quelques secondes à poursuivre. Elle était discrète. Elle aimait, comme elle eût aimé sa fille, cette fille de ses maîtres, cette enfant sans mère, que, tant de fois, toute petite, elle avait endormie sur ses genoux. Et, quelque sympathie que lui inspirât Zulma, elle n'eût point voulu trahir le secret de Colette. Mais comment le garder, ce douloureux secret? Il pesait sur le cœur de la vieille servante presque autant que sur le cœur de la jeune fille à qui appartenait son humble dévouement. Et puis une intuition, comme en ont quelquefois les plus simples, lui fit voir en Zulma une personne capable de délivrer Colette de son lourd souci. Elle ajouta :

— La pauvre petite a bien de la peine, allez.

— Pourquoi?

— Vous ne savez pas l'histoire?

— Non.

La vieille femme eut encore un scrupule et résolut de se taire. Elle se retourna vers son fourneau, secoua les cendres et dit seulement :

— Je ferais mal, peut-être, en vous la racontant.

Mais la jeune Sablaise, à son tour, avait deviné que Colette aurait, sans doute, besoin d'elle. Avec plus d'intérêt que de curiosité, elle insista :

— Racontez-moi... Racontez-moi, Modeste, je ne suis pas bavarde. Et puis, qui sait? Je peux, peut-être, dans la circonstance, être utile... Allons, ne vous faites pas prier. J'en

sais et j'en devine plus que vous ne pensez. Racontez-moi...

Modeste raconta. Elle raconta, à voix basse et tremblante. Son récit était, à chaque minute, entrecoupé par ses hésitations à l'achever, par son remords de dévoiler un tel secret.

— Voilà... C'est un jeune homme... Un beau jeune homme... Très bien habillé... et très riche, à ce qu'on dit... Il plaît à la petite et je crois bien que son cœur a dû faire tic tac, pauvre mignonne... Mais lui...

— Lui?... questionna Zulma, haletante.

— Eh! bien, lui, vous savez... les jeunes gens... Je vais bien vous dire... Les jeunes gens, ça n'a pas toujours très bon goût...

Et Modeste interrompit son récit pour placer l'expression naïve de ce regret personnel :

— Non, ça n'a pas très bon goût... Je m'en suis bien aperçue, moi qui suis restée fille.

Puis elle continua :

— Ce garçon-là, voyez-vous, il voudrait sans doute une femme un peu plus délurée que notre petite Colette... tenez... une femme comme vous, par exemple...

Malgré son trouble, Zulma ne put s'empêcher de sourire. Elle demanda :

— Qu'en savez-vous?

— Ce que j'en sais... ce que j'en sais... au fond, je n'en sais rien... Mais, ce que je sais bien, c'est qu'il n'est pas revenu et que la pauvre chérie se désole... Ça fait-y pas pitié... Et faut-y pas que ce garçon-là, malgré le respect que je lui dois, soit bête!... Car c'est un ange, notre Colette, voyez-vous.

À peine la vieille fille venait-elle de prononcer ces mots que la porte, qui donnait de la cuisine dans la salle à manger, s'ouvrit, et que celle qu'elle appelait « un ange » apparut.

C'était un ange aux ailes brisées. Tout être jeune qui souffre ne l'est-il pas un peu? De Colette, la souffrance, à la fois naïve et profonde,

se lisait sur son front pur d'enfant, dans ses grands yeux limpides, sur ses lèvres faites pour sourire et auxquelles le chagrin donnait un pli amer.

— Bonjour, Mademoiselle.

Colette tendit la main, une petite main moite et diaphane que Zulma serra chaleureusement.

Elles formaient un étrange contraste, cette fille de bourgeois dont la peine secrète altérait la santé, ce qui avait pour effet d'accentuer sa gracilité native, et cette fille du peuple qui avait su souffrir sans rien perdre de sa saine vigueur.

— Vous êtes malade ?

— Un peu.

— Il faut vous guérir.

Colette secoua la tête d'un air désabusé. Sur ses lèvres exsangues erra un pâle sourire.

— Me guérir... C'est facile à dire.

— Je connais un remède.

— Lequel ?

Une idée hardie, originale, venait de traverser l'esprit aventureux de la jeune Sablaise. Cette enfant lui faisait pitié. Entrepreneuse et généreuse, Zulma la voulait arracher à sa langueur morbide, la guérir de son chagrin d'amour.

— Mon remède est très simple, répondit-elle. Je vous emmène.

— Où ?

— Aux Sables, avec moi.

Un sourire moins triste, presque joyeux, cette fois, détendit les traits contractés de Colette, rendit à son joli minois un peu de vie et de jeunesse.

— Oh ! la mer ! s'écria-t-elle.

Zulma, persuasive, s'empressa d'insister.

— Oui, la mer. Vous l'aimez, je le vois, et elle vous fera du bien.

— Je le crois.

— J'en suis sûre.

Modeste intervint.

— Possible que la mer fasse du bien à la petite, mais faudrait d'abord que Monsieur permette...

— Oh ! papa voudra bien.

— Et puis, objecta encore la vieille servante, où logerait-elle, toute seule, là-bas ?

Ce fut, cette fois, Zulma qui répondit :

— Il y a de la place chez nous.

Cette discussion se poursuivait, Zulma et Colette trouvant toujours des arguments qui triomphaient de ceux que leur opposait Modeste, lorsque, tout à coup, M. Leray entra.

C'était l'un de ces riches bourgeois campagnards qui n'ont d'autre ambition que celle de passer pour un gentilhomme. Haut en couleur, légèrement bedonnant, la pipe aux dents, le feutre sur l'oreille, il était vêtu d'une vareuse de chasse, d'une culotte bouffante, guêtré de cuir fauve, chaussé d'épais brodequins.

— Monsieur, lui dit tout de suite Zulma, j'emmène votre fille faire une saison aux Sables.

— Oh !... Oh !...

Tout en se récriant, il se laissait deviner conquis par la belle humeur et le ton décidé de la jolie Sablaise. Navré de voir Colette triste et languissante, il se laissa aisément persuader. Il savait, d'ailleurs, — tout le monde le savait, à vingt lieues à la ronde, — que Zulma Kyrie était vertueuse et sage, que ses parents étaient d'honnêtes pêcheurs.

— Pars, si tu le veux, ma petite, accorda-t-il enfin aux supplications de Colette. Je sais que, là-bas, tu seras chez de braves gens. Et j'irai te voir.

Le soir même, Colette partait avec Zulma.

XII

COLETTE SOUS LA COIFFE

Entré dans la salle de danse du casino des Pins, Gaétan Harvouet alla s'asseoir dans l'une des tribunes disposées le long des murs bariolés, et, charmé, regarda.

Au son de l'orchestre, les Sablaises tournoyaient, légères, frappant en cadence, de leurs petits sabots, le parquet de la salle qu'elles égayaient de la blancheur immaculée des coiffes et des nuances multicolores de leurs corsages clairs.

Toutes les danseuses portaient des jupes et des bas noirs, mais leurs corsages étaient roses, violets, mauves, bleus, vert d'eau, rouges, écossais, caroubier, blancs, en crêpe de Chine, ornés d'une rose rouge, en étoffe lamée de vieil or et de vert, en soie d'un jaune vif aux arabesques sombres.

Cette variété plaisait aux yeux, non moins que l'entrain avec lequel évoluaient les couples, la grâce des figures qui se succédaient dans cette danse locale qu'est le « quadrille vendéen », et le charme de tant de jolis visages animés par le plaisir.

Gaétan était venu pour danser. Mais, avant de se livrer lui-même à cet exercice qu'il aimait, il voulait jouir, quelque temps, du spectacle et se disait que le bal des Sablaises ne ressemblait à aucun autre.

— Vous ne dansez pas, Monsieur?

Surpris, il se retourna et se trouva en face de Zulma Kyrie.

— Vous ici !...

— Cela vous étonne ?

— Je ne vous y avais jamais vue.

— Et vous ne m'y reverrez probablement jamais.

— Alors, pourquoi, aujourd'hui ?...

Elle expliqua :

— Voici. J'ai une jeune amie qui désirait beaucoup venir. Alors, au lieu de la laisser venir seule, vous comprenez...

— Je comprends. Vous n'êtes pas là pour votre compte, mais comme chaperon.

— C'est cela même.

C'était cela. Pour paraître en ce lieu de plaisir, Zulma n'avait quitté ni son corsage sombre, ni son air grave, modeste et réservé. Le jeune homme comprit tout de suite, mieux que jamais peut-être, en la voyant si différente des autres jeunes filles rassemblées ici, qui toutes cherchaient à plaire, que son refus était irrévocable. Il demanda seulement :

— Où est-elle, votre amie ?

— Là-bas, près de la porte. Voyez-vous cette blonde, toute jeune et très jolie, qui se cache un peu derrière les autres ?

Gaétan regarda. Il aperçut une frêle jeune fille à qui le costume sablais seyait à ravir.

Ainsi que l'avait dit Zulma, elle était blonde et elle était jolie. Sa taille, d'une gracilité presque enfantine, son visage, à la carnation claire, aux traits menus et fins, son extrême jeunesse éclipsaient la plupart des autres Sablaises, presque toutes charmantes pourtant. En outre, on remarquait en elle moins de hardiesse, plus de distinction native et plus de simplicité. Elle avait de petites mains très soignées et très blanches. La peau de son visage et de son cou n'était point hâlée comme celle des filles de pêcheurs. Elle n'aimait pas, sans doute, les couleurs voyantes, car son corsage était fait d'une simple mousseline dont



le fond crème était assombri par un semis de points noirs qui, de loin, ressemblaient un peu à des grains de sable. La coiffe encadrait à merveille son frais minois. Elle avait un *dallet* (1) en riche broderie et les *ailes*, au-dessus de ce front pur d'enfant, formaient un transparent diadème, tandis que les *attaches* ou *brides*, se repliant de manière à dégager de toutes petites oreilles ornées de canées, allaient se croiser sous la nuque pour retomber sur les épaules en deux pans légers et flottants.

— Comment s'appelle-t-elle, votre amie? demanda le jeune homme, subitement intéressé.

Avec un sourire un peu énigmatique, Zulma se contenta de répondre :

— Allez la faire danser, elle vous le dira peut-être.

Gaétan ne se fit point prier. Il courut, empressé, vers la jeune inconnue. Zulma prit la place qu'il venait de quitter.

A son tour elle regarda les corsages multicolores, les coiffes blanches, les couples enlacés que le rythme entraînait.

Bientôt passèrent devant elle, l'un sur l'autre appuyés et tournoyant ensemble, celle dont tout à l'heure elle n'avait pas dit le nom, qu'elle avait seulement appelée son amie, et celui que, pour qu'il l'admirât, elle lui avait envoyé.

Gaétan avait-il, sous la coiffe, reconnu Collette? Zulma ne le savait pas, mais, ce qu'elle pouvait constater, c'était que son subterfuge avait réussi. Car le jeune homme semblait tout à fait charmé par cette jolie danseuse que transformaient aujourd'hui le seyant costume des Sablaises, l'animation du bal et surtout la joie de revoir celui qu'en secret elle aimait...

(1) Partie de la coiffe sablaise qui occupe le sommet de la tête et se termine par deux pointes que l'on relève pour former les *ailes*.

peut-être même déjà l'espoir d'être aimée...

.

Le soir était venu. Le soleil couchant avait cessé de frapper de ses rayons obliques les murs de la salle, bariolés et criards, la gracieuse variété des costumes.

Les Sablaises quittaient le casino des Pins. Ayant jeté sur leurs épaules, soit un manteau béige, à la mode, soit une cape de velours noir, infiniment seyante, toutes, marchant d'un pas rapide, s'en retournaient vers la ville.

Zulma suivait Colette et Gaétan. Ceux-ci, qui marchaient côte à côte, semblaient prendre plaisir à retarder l'instant où ils devraient se quitter.

Tandis que la plupart de ceux et de celles qui revenaient du casino des Pins hâtaient le pas, eux descendaient lentement la large avenue qui ramène de la Rudelière.

Ils causaient gaiement.

— D'abord, disait le jeune homme, je ne vous ai pas reconnue.

Elle riait. Puis, mutine, ce que naguère, petite bourgeoise timide, elle n'avait pas su être, elle taquinait.

— Vous ne me paraissez pas très physionomiste.

— Je croyais l'être, pourtant.

— Vous vous trompiez.

— Vous êtes si différente ainsi !

— Vraiment ?

— Oui. Vous n'êtes plus la jeune fille que j'avais vue à Saint-Fulgent..., charmante, mais craintive...

— Dites : un peu gauche.

— Oh ! Mademoiselle !...

— Si, si, un peu gauche, vous le pensez. Vous le penserez encore lorsque j'aurai quitté le costume de Sablaise.

Elle avait la coquetterie naïve de vouloir

qu'il lui dit : « Non, je ne le penserai plus. »

Il le dit, en effet. L'accent de sa protestation fut même plus ardent et plus convaincu que n'eût osé l'espérer la jeune fille.

— Ce costume vous sied à ravir, c'est vrai. Mais je vous ai trouvée, parmi toutes les Sablaises, plus charmante que les autres, mademoiselle Colette. Et, lorsque vous aurez quitté cette jolie coiffe, ce corsage aux grandes manches, cette jupe courte et ces petits sabots, si vous voulez bien me le permettre, je vous le répéterai toujours.

On rejoignait la mer. C'était retrouver, au sortir du bois, un espace infini, une aveuglante clarté. Les vagues étagées semblaient être les marches de quelque escalier gigantesque, montant des sables d'or qui dessinaient la plage jusqu'à l'étendue bleue de l'immense océan.

A droite s'allongeait la ville aux maisons blanches, depuis le clocher de Saint-Pierre jusqu'à ce toit d'ardoises qui couronne lourdement Notre-Dame de Bon-Port. En face se dressaient les murailles crénelées de la tour d'Arundel, et les deux jetées s'avançaient vers la mer, comme si elles s'efforçaient en vain de l'enlacer.

Cette grande lueur de la mer, si éclatante d'abord quand on venait de quitter la pénombre du sous-bois, s'atténuait peu à peu. Lentement le crépuscule tombait du ciel embrumé sur les flots assombris. Les phares qui, un à un, s'allumaient au loin semblaient des lumières pâles dans la clarté mourante que le soleil disparu laissait traîner encore sur la ville, sur la grève et sur l'eau.

Quelques pas et l'on fut tout près de la belle villa des Harvouet. Gaëtan dut enfin se séparer de Colette.

— Au revoir.

— A bientôt, s'empressa-t-il de répondre.

Moins timide maintenant, elle osa demander :

— On vous reverra ces jours-ci?

— Dès demain.

Elle rougit, moins de confusion que de plaisir, en l'entendant formuler cette promesse et aussi parce qu'il gardait dans la sienne la petite main blanche qu'elle lui avait tendue.

Zulma les regardait. Tout à Colette, Gaétan ne s'occupait plus d'elle.

C'était ce qu'elle avait voulu. Prise de pitié pour cette enfant qui avait tant souffert de n'être point aimée, elle avait su lui donner ce qu'il fallait pour plaire. Elle avait composé avec art ce costume sous lequel, sans rien perdre du charme de son extrême jeunesse et de sa distinction native, Colette y joindrait la grâce semillante des Sablaises. Elle l'avait conduite au bal, elle qui n'y allait jamais. Elle avait obtenu que Gaétan, qu'elle savait aisément prenable et d'humeur changeante, fût conquis par cette jeune fille qu'il avait naguère jugée insignifiante dans le cadre austère, vieillot et bourgeois de la maison de Saint-Fulgent.

Et maintenant, en face de son œuvre, elle éprouvait une vague mélancolie, une tristesse indéfinissable. Elle songait, sans pouvoir maîtriser un regret : « Qu'est-ce donc que l'amour? »

Et fixant sur le jeune homme ébloui par Colette son beau regard profond : « Il ne pense plus à moi, lui qui disait m'aimer! »

Mais soudain l'une des fenêtres de la villa où Gaétan allait rentrer s'ouvrit. Zulma vit apparaître à cette fenêtre M^{me} Harvouet. La vieille dame contempla le groupe formé par son fils et les deux jeunes filles. Et, témoin de l'attitude significative de Gaétan et de Colette, rassurée, heureuse et reconnaissante, elle sourit.

Ce sourire apaisa la tristesse de Zulma. A cette tristesse succéda le sentiment très doux d'avoir fait des heureux. Elle se reprocha

d'avoir, un instant, cédé à un mouvement d'humeur égoïste et jalouse.

Quand le jeune homme les eut enfin quittées, elle prit le bras de Colette, et encourageante, affectueuse, presque maternelle :

— Allons, tout va bien, n'est-ce pas? Racontez-moi...

Colette, extasiée, ne se fit pas prier pour lui avouer sa joie.

— Oh ! oui, tout va bien, dit-elle ingénument. Je crois, maintenant, qu'il m'aime.

Elles revinrent, en suivant le Remblai, vers la rue Napoléon.

Ceux qui voyaient passer ces deux jolies jeunes filles, l'une fraîche et menue, l'autre d'une beauté plus grave, et dont les coiffes blanches mettaient dans la nuit commençante une clarté, pouvaient bien deviner que, penchées l'une vers l'autre, elles parlaient d'amour. Mais nul ne pouvait supposer que l'une d'elles, s'étant sacrifiée à l'austère fidélité d'un souvenir, s'étant laissé guider par un sentiment de pitié, venait de donner à l'autre le bonheur.

XIII

UN LOCATAIRE

Laborieuse, économe, rangée, Zulma, en dépit des charges qu'elle avait assumées en prenant soin de ses nièces et de ses parents, avait mis de côté une certaine somme d'argent. Au lieu de déposer cette somme dans une banque ou d'acheter quelques-unes de ces valeurs de Bourse qui, représentées par du papier, ne

lui disaient rien qui vaille, elle avait, depuis longtemps, le désir de faire un placement sûr.

En pareil cas, un paysan achète un lopin de terre. Les habitants des villages et des villes qui se transforment l'été en stations balnéaires, plus ou moins cosmopolites, préfèrent employer leurs économies à la construction ou à l'achat d'une maison, qu'ils loueront, pendant la « saison », à des « étrangers ».

Zulma n'était pas assez riche pour devenir propriétaire d'un immeuble important. Il ne fallait point songer à acquérir l'une des villas, même parmi les plus petites, situées sur le Remblai, dans les bois de pins de la Rudelière ou au centre même de la ville. Mais, après plusieurs années de labeur, d'efforts, de vic ménagère et sagement ordonnée, elle se trouva enfin en possession d'un magot suffisant pour pouvoir jeter son dévolu sur une maisonnette récemment bâtie, dans un quartier assez retiré, où ne fréquente guère la foule des baigneurs mondains et tapageurs.

C'était au bout de la promenade Dupont, voie large et paisible sur laquelle ne règne quelque animation que les jours de marché, quand les cultivateurs et les maraîchers des campagnes d'alentour viennent dételer leurs chevaux, leurs ânes et leurs mules à la porte des hôtels qui, dans ce quartier, gardent l'honnête et modeste apparence de bonnes vieilles auberges villageoises.

C'était une toute petite maison, de quatre pièces, — salle à manger, cuisine et deux chambres, — logement exigu mais tout neuf et très propre, fleurant le sapin des parquets et des portes, le plâtre frais des colombages, l'odeur saine des murs blanchis à la chaux.

Baigneurs ou touristes élégants eussent dédaigné ce logis simple. Mais il convenait à de petits bourgeois, à de modestes fonctionnaires en vacances. Et Zulma, en ayant discuté le

prix, se plut à le meubler comme ses goûts délicats eussent voulu que fût meublée sa propre maison.

Dans la cuisine, un petit fourneau tirant bien, un évier en fonte émaillée, un buffet en bois blanc, une table et deux chaises. Dans la salle à manger, deux minuscules dressoirs d'angle ne tenant point de place et la table ronde, couverte d'une toile cirée à damiers blancs et rouges. Dans les chambres, de grands lits aux sommiers ni trop durs ni trop mous, aux matelas moelleux, aux couvertures très blanches; l'une d'elles munie d'une commode; l'autre, — luxe suprême, — d'une armoire à glace en pitchpin.

Quand la maisonnette fut prête à recevoir des hôtes, la nouvelle propriétaire se préoccupa de chercher un locataire pour la « saison » prochaine. L'hiver finissait, le printemps commençait à peine, mais on ne s'y prend jamais trop tôt pour s'assurer, en même temps qu'un revenu suffisamment rémunérateur, des gens sérieux, incapables de s'amuser à détériorer le mobilier ou à faire à l'immeuble même des dégradations.

Zulma s'adressa à plusieurs agences. Elles sont nombreuses aux Sables-d'Olonne. Cependant aucune d'elles, durant plusieurs semaines, ne réussit à lui procurer ce qu'elle désirait. Pour quelques locataires éventuels à qui on l'avait proposée, la maison était trop petite, d'autres trouvaient trop élevé le prix que l'on en demandait.

Celui-ci voulait une villa donnant directement sur la mer, celui-là tenait à être au milieu des pins. L'un préférait à la promenade Dupont le faubourg de la Chaume, l'autre le quartier neuf qui s'étend autour de l'église Saint-Pierre.

Décidément tout n'est pas rose dans le métier de propriétaire. Zulma commençait à s'en aper-

cevoir et se prenait parfois à regretter d'avoir placé ses modestes économies dans une entreprise si pleine d'aléas.

— Mettez une annonce dans les journaux, je paierai ce qu'il faudra, dit Zulma, énervée, à l'une des agences.

Dans plusieurs feuilles régionales ou parisiennes, on put lire quelques jours après, à la quatrième ou à la sixième page :

Sables-d'Olonne. — Villa quatre pièces à louer saison d'été ou toute l'année.

Et l'adresse de l'agence suivait.

*

— Nous avons une demande, Mademoiselle.

— Sérieuse?

— Pourquoi pas?

— Vous connaissez la personne qui écrit?

— Non.

— D'où est-elle?

— De Paris.

— Montrez-moi la lettre.

L'employé lui tendit une enveloppe d'où elle tira une lettre ainsi conçue :

Paris, le 15 avril 19...

Monsieur,

Je vous prie de me faire connaître le prix de location de la villa de quatre pièces que vous annoncez comme étant à louer aux Sables-d'Olonne.

Je louerais pour la saison d'été.

Je vis seul avec mon fils, un petit garçon de cinq ans.

Recevez, etc...

Georges GAUBRON,

128 bis, Rue de la Tombo-Issaire.

Cette lettre n'avait rien que de fort banal.

Mais en lisant la signature Zulma se sentit tout près de défaillir, et, pour ne point chanceler, s'appuya au bureau de chêne clair devant lequel elle se tenait debout.

— Vous êtes souffrante, Mademoiselle?

L'employé lui avançait une chaise. Elle s'y assit, et, l'instant d'après, se ressaisit.

— Ce n'est rien... Ce n'est rien... Un petit éblouissement... Une fatigue passagère...

Tout en prononçant ces mots insignifiants, elle réfléchissait.

« Gaubron, c'était son nom. Mais il ne s'appelait pas Georges. Gaubron est un nom que beaucoup de gens peuvent porter, après tout, je suis absurde. »

Tout à fait calmée, elle dit à voix haute, d'un ton ferme qui ne laissait plus rien paraître de son malaise d'un instant :

— Écrivez tout de suite à ce monsieur pour lui faire le prix que nous avons décidé. Je repasserai après-demain pour savoir s'il y a une réponse.

— Bien, Mademoiselle.

Elle s'en alla.

La lettre fut écrite et la réponse vint. M. Georges Gaubron acceptait, sans aucune discussion, le prix qu'on lui demandait. Il retenait le chalet pour juin, juillet, août, septembre et octobre. On n'en pouvait conclure qu'une chose : c'était sans doute un homme ayant une certaine aisance et des loisirs. D'ailleurs il offrait de payer d'avance le loyer des trois premiers mois.

— Vous faites une excellente affaire, Mademoiselle, déclara l'employé de l'agence. Vous allez, dès la première année, rentrer dans les déboursés qu'a nécessités l'aménagement de votre immeuble, et, en plus, toucher du prix d'achat un intérêt fort raisonnable.

— Je voudrais autre chose, dit Zulma, je

voudrais des renseignements précis et détaillés sur ce M. Gaubron.

Quelques jours plus tard, l'agence lui communiquait les renseignements reçus. Elle en prit connaissance avec une ardente curiosité qui fut vite déçue. Une fiche, rédigée en termes fort concis, donnait seulement ces quelques vagues indications :

Monsieur Gaubron (Georges)

128 bis, Rue de la Tombe-Issoire,

Paris (xiv^e arrondissement).

« Commerçant retiré. Semble jouir d'une assez large aisance et d'une excellente réputation dans son quartier. Veuf. Un enfant. »

— Me voilà bien avancée ! s'écria Zulma, non sans dépit.

Elle avait espéré autre chose. Elle avait cru, sans vouloir se l'avouer, que l'agence lui fournirait, sur la vie de l'homme qui portait le nom de son fiancé disparu, quelques détails intéressants. Rien.

De nouveau, elle se raisonna. Ce commerçant parisien retiré des affaires, veuf et père de famille, ne pouvait avoir de commun avec le jeune mousse, victime d'un naufrage, que le nom de famille. Georges Gaubron n'était pas, ne pouvait pas être ce Tranquille qu'elle avait tant pleuré, au souvenir de qui elle restait fidèle. Non, ce ne pouvait être lui, et, une fois de plus, Zulma se reprocha d'avoir cédé à son imagination trop vive, de n'avoir point réagi plus tôt, en s'inspirant de la froide et saine raison.

Elle renonça courageusement à certains projets qu'elle avait formés d'abord.

Elle avait eu, en effet, la pensée d'écrire elle-même à M. Gaubron pour lui demander d'où il était originaire, quel était son âge, où il avait vécu. Ensuite, quelles qu'eussent été les réponses reçues, elles eût pu comparer à

loisir l'écriture de son futur locataire avec celle de son fiancé, car elle gardait de lui quelques cahiers d'écolier, quelques lettres naïves qu'il lui avait écrites.

A quoi bon tout cela? Uniquement à entretenir dans son esprit des préoccupations qu'il en fallait chasser. Et elle n'écrivit point à l'ancien commerçant; elle laissa au fond du tiroir où elle les avait mis les cahiers et les lettres de Tranquille.

Puis elle attendit, plus calme maintenant, que M. Gaubron vint.

On était à la fin d'avril. Dans quelques semaines, il serait là. Zulma ne voulut pas être en retard pour procéder aux préparatifs qui devaient achever de rendre agréable à celui qui l'occuperait la petite maison.

A atteindre ce but, mille détails pouvaient concourir encore. Une femme, quand elle est adroite et ne craint pas sa peine, a tant de moyens d'embellir et de faire attrayante la plus humble demeure.

Zulma était adroite, elle était laborieuse. Mais ce n'était pas seulement pour exercer son adresse et pour satisfaire son amour du travail qu'elle mettait à présent une inlassable ardeur à orner ce qui allait devenir le *home* du locataire inconnu. En dépit de ses raisonnements sages et du triomphe de ces raisonnements sur les suggestions jugées vaines de son imagination, elle ne parvenait pas à se défendre contre un tenace pressentiment. Elle se surprenait encore à songer que bientôt, peut-être, elle se trouverait en face du fiancé qu'elle avait tant aimé. Et elle agissait comme s'il devait en être ainsi. Pas un instant des rares loisirs laissés par son rude métier qui ne fût consacré par elle à donner une apparence plus riante et plus coquette à la petite villa de la promenade Dupont.

Elle y travaillait vraiment avec amour. Elle passait les heures libres qu'elle pouvait se ré-

server parfois dans la journée, elle passait surtout une partie de la nuit à faire de jolis ouvrages destinés soit aux chambres, soit à la salle à manger : un tapis en broderie pour recouvrir la toile cirée de la table, des jetés de lit au crochet, des petits rideaux en mousseline et de grands stores en toile coupés d'entre-deux de guipure.

Voulant que tout fût bien, elle ne ménagea pas plus son argent que sa peine. Des ouvriers furent appelés à parfaire certains détails de construction. Un crépi nouveau fut fait à la façade qui n'était pas vieille cependant. Mais Zulma voulait qu'elle parût toute neuve. Elle tenait aussi à donner un nom à la maisonnette, et elle fit placer au-dessus de la porte d'entrée un cartouche élégant sur quoi se détacha en lettres d'or ce mot qui résumait les sentiments de cette fiancée fidèle : *Souvenir*.

Ainsi parée, la villa *Souvenir* attendit son hôte. Quel serait-il? Plus les jours passaient, plus Zulma se le demandait anxieusement, plus elle se sentait partagée entre les prévisions très simples et très prosaïques qui lui étaient dictées par son bon sens et la romanesque, irraisonnée, folle espérance qui, malgré tout, restait indéterminable dans son cœur.

XIV

SON ARRIVÉE

— Les Sables-d'Olonne!... Tout le monde descend!...

Ces gares *terminus* des stations balnéaires se ressemblent presque toutes. Les voyageurs sor-

tant du train y ont l'impression d'être arrivés au bout du monde, et les indigènes qui les attendent les considèrent sans dissimuler l'esprit de lucre et de convoitise qui leur fait voir en ces nouveaux venus une proie, ou tout au moins une clientèle facile à exploiter.

Zulma, aujourd'hui, s'était mêlée à cette foule. Elle regardait avec une attention passionnée les voyageurs descendus du train et commençant de défiler un à un devant l'employé chargé de recueillir les billets.

Tout à coup apparut un homme jeune, grand et fort, qui portait toute sa barbe. Cet homme était vêtu correctement, mais sans recherche de luxe ni d'élégance. Il donnait la main à un enfant, gentil petit garçon aux boucles blondes.

Zulma tressaillit. C'était certainement là le locataire qui s'était annoncé. Sans s'avancer encore vers lui, elle le regardait, cherchant des traits de ressemblance entre cet inconnu et son fiancé.

Sa première impression fut qu'il n'y en avait pas. Cet homme barbu, large d'épaules, au visage hâlé, ne lui rappelait en rien le jeune mousse dont le souvenir lui restait cher. Il eût été seul qu'elle n'eût point hésité à dire : « Ce n'est pas lui. » Mais il n'était pas seul, et c'était l'enfant, l'enfant aux boucles blondes, avec sa frimousse aux traits menus, ses grands yeux transparents, étonnés et candides, qui évoquait en elle l'image de Tranquille.

Elle l'avait connu à cet âge, elle avait joué avec lui sur la grève. Et elle songeait : « Cet enfant lui ressemble. On jurerait que c'est son fils. »

Cependant, comme le voyageur avait donné son billet et marchait vers la porte de sortie, elle s'avança vers lui.

— Monsieur Gaubron, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame.

Elle eut un demi-sourire et rectifia :

— C'est « mademoiselle » qu'il faut dire.

— Ah ! pardon.

A son tour, il la regardait. Il la regardait avec une étrange fixité, comme s'il eût voulu, lui aussi, en examinant le visage de celle qui l'avait abordé, résoudre une question troublante.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demandait-il.

Elle éprouva une soudaine répugnance à lui livrer son nom. Elle se contenta de répondre :

— A la propriétaire du chalet *Souvenir*.

Il s'étonna.

— *Souvenir* ?

— C'est le nom de la petite maison que vous avez louée, Monsieur.

— Ah ! très bien... Je ne savais pas.

— Je viens vous chercher pour vous y conduire.

— Vous êtes trop bonne, Mademoiselle, un employé de l'agence de location aurait suffi.

— Je préférerais vous installer moi-même. D'ailleurs, ce n'est pas loin de la gare.

— Mon petit garçon peut s'y rendre à pied ?

— Facilement.

— Mes bagages ?...

— Donnez votre bulletin à un commissionnaire. Il vous les portera... Tenez. Voici un très brave homme qui s'acquittera parfaitement de cette tâche.

Elle appela un vieillard qui se tenait près de sa charrette à bras.

— Euchariste ?

— Présent ! répondit l'homme.

— Vous porterez les bagages de ce monsieur au chalet *Souvenir*. Vous savez, la petite maison neuve qui est au bout de la promenade Dupont.

— Je sais... Je sais... Je connais toutes les maisons des Sables, depuis le quartier du Petit Jubilé jusqu'au quartier du Passage, depuis la gare jusqu'au Remblai, depuis la Rudelière jusqu'à la Chaume.

L'échange de ces insignifiants propos, la préoccupation des menus détails qui sont comme la monnaie courante de toute arrivée par le chemin de fer, avaient empêché jusqu'à présent Zulma d'avoir avec son locataire une conversation suivie, au cours de laquelle, peut-être, elle eût pu apprendre quelque chose de son passé et trouver le moyen d'élucider un peu la troublante énigme qu'étaient pour elle le nom de cet homme et la ressemblance de son fils avec le souvenir qu'elle gardait de Tranquille à cet âge.

Maintenant ils s'acheminaient tous les trois vers la promenade Dupont. C'était le moment de poser quelques questions. Mais Zulma se taisait. Elle ne se sentait pas le courage d'aborder un sujet si épineux.

Elle se trouvait, — elle si brave et si résolue d'ordinaire, — comme paralysée par son émoi. Elle marchait droite et raide, devant de quelques pas le nouveau venu, comme si elle eût voulu lui montrer le chemin, en réalité pour éviter d'avoir à lui parler, tant elle craignait, sans vouloir se l'avouer, les mots qui pourraient être dits, les explications, pour elle redoutables, qui, sans doute, ruineraient à jamais sa secrète et tenace espérance.

Ils arrivèrent au chalet *Souvenir* sans avoir presque rien dit.

— C'est ici, Monsieur, déclara simplement Zulma lorsqu'ils furent devant la porte.

Elle tira la clé de sa poche, l'introduisit dans la serrure, ouvrit.

Elle montra la salle à manger, la cuisine, les deux chambres.

— Tout cela est charmant, orné avec beaucoup de goût, remarqua poliment le locataire.

— J'ai fait de mon mieux pour vous être agréable, répondit Zulma, heureuse d'avoir mérité cet éloge.

Elle allait se retirer, considérant son rôle comme terminé, préoccupée surtout d'éviter

l'explication qu'elle redoutait d'autant plus que celui qui avait signé ses lettres « Georges Gaubron » la regardait avec une étrange fixité.

Sous ce regard, inquiète et troublée, elle baisait les yeux, n'osant plus les lever vers cet homme qui, si elle ne le reconnaissait pas, semblait, lui, la reconnaître.

Craignant qu'il ne voulût lui parler du passé et prétendre qu'elle devait voir en lui le fiancé disparu, elle se hâta de prendre congé.

— Je vous ai tout montré, Monsieur, vous n'avez plus besoin de moi. Je vous quitte. D'ailleurs, voici la clé.

Il ne prit pas cette clé qu'elle lui tendait. Il se contenta de continuer à la regarder, en silence d'abord, puis, au bout de quelques instants, il dit, d'une voix sourde, à la fois autoritaire et suppliante :

— Non, restez.

Zulma devint très pâle. Elle sentit sa gorge se serrer. Elle crut qu'elle serait incapable de dire un mot. Mais elle se domina et parvint à répondre :

— Je suis très occupée. Il faut que je rentre chez moi.

— J'ai à vous parler, insista Georges Gaubron.

— De quoi ? questionna-t-elle frémissante.

Il parut hésiter. Elle crut qu'il allait dire : « Vous ne me reconnaissez donc pas ? Je suis Tranquille. » Et que pourrait-elle lui répondre ?

Il dit seulement :

— Vous voyez, Mademoiselle, que, comme je l'avais écrit à l'agence, je suis seul avec mon fils.

— Oui.

— Je ne veux pas vous parler des difficultés matérielles que cela m'occasionne. J'ai l'habitude d'en triompher. Je fais moi-même la cuisine, car je ne suis pas assez riche pour m'offrir le luxe d'une servante. Mais quand il s'agit

d'un petit de cet âge, ce n'est pas tout que de le faire manger.

— Évidemment, il y a...

— Il y a les câlineries et les soins d'une mère qui lui manquent. Aurez-vous pitié de cet orphelin?

— Mais certainement, s'empressa de répondre Zulma.

Jamais on ne faisait vainement appel à sa pitié. Elle se pencha vers l'enfant qui, lui aussi, la regardait avec ses grands yeux clairs, un peu effarés. Elle passa la main dans les boucles blondes, elle mit un baiser sur le front du petit.

— Oui, mon chéri, je prendrai soin de toi.

— Vous reviendrez le voir? implora le père.

— Je reviendrai.

— Souvent, n'est-ce pas?

— Souvent.

Et l'enfant, ravi, se mit à battre des mains, s'écria :

— Ainsi vous serez ma petite maman.

Ces mots naïfs rappelèrent Zulma à la réalité.

Entraînée par sa compassion pour cet enfant sans mère, par ce besoin de se montrer maternelle qui est au fond du cœur de toutes les femmes, elle s'était laissée aller à promettre de revenir. Mais pouvait-elle vraiment servir de mère à cet enfant? Elle eût accepté cela, peut-être, s'il se fût agi d'un enfant inconnu. Pouvait-elle accepter d'être appelée « maman » par le fils de cet homme, en qui elle craignait d'avoir, un jour, à reconnaître son fiancé? Non. Car, si c'était lui, un fait se dresserait entre eux, qui déflorerait le souvenir poétique et cher de l'amour d'autrefois. Tranquille, s'il avait échappé à la mort, ne lui était point resté fidèle. Il en avait aimé une autre. Il s'était marié. L'enfant, cet enfant charmant qui lui ressemblait, dont la naïve prière avait si profondément ému

Zulma tout à l'heure, était de cette infidélité la preuve irréfutable et vivante.

— Je ne puis être ta maman, lui répondit-elle, avec quelque dureté.

Les beaux grands yeux, si clairs, s'emplirent de larmes.

— Papa, elle ne veut pas, dit l'enfant en pleurant.

Il s'éloignait de Zulma et se rapprochait de son père.

Celui-ci se taisait, mais, sur son mâle visage, une expression de profonde tristesse et de découragement passa. Puis très tendrement il embrassa son fils. Il dit, d'une voix sourde :

— J'essaierai encore d'être tout pour toi.

La douleur du petit se calma un peu sous ces caresses. Entre deux sanglots, il put balbutier :

— Je t'aime bien, papa, mais je voudrais une maman.

Le père, de nouveau, fixa sur Zulma son étrange regard.

Elle était incapable d'assister impassible à cette scène. Elle possédait à un trop haut degré la qualité maîtresse de sa race, cette sensibilité très vive qui s'efforce vainement de cacher sous des allures hardies et désinvoltes la faculté de promptement s'émouvoir. Les Sablaises ont le verbe haut, le rire facile, les propos aisément hâbleurs. Leur minois éveillé, leur beauté plus semillante que grave, leur jupe courte et leur coiffe légère les font juger surtout frivoles. Elles le sont quelquefois. Elles sont aussi, le plus souvent, impressionnables et accessibles aux sentiments les plus délicats.

Le chagrin de l'enfant et la tristesse du père modifièrent, une fois de plus, les dispositions de Zulma. D'abord affectueusement compatissante, puis méfiante et presque revêche, eile redevint soudain émue de pitié pour ces deux douleurs.

Elle recommença d'attirer vers elle l'enfant désolé. Elle le prit dans ses bras.

— Ne te fais pas de peine, mon petit. Eh ! bien, oui, puisque tu le veux, je serai ta maman.

Un rire frais succédait aux larmes. L'enfant couvrait de baisers le visage charmant de celle qui acceptait enfin de remplacer sa mère absente ou morte. Car Zulma ignorait tout de l'histoire de cet homme et de cet enfant. Elle ne savait pas en face de qui elle se trouvait, ni quel drame avait laissé ces deux êtres privés des féminines tendresses qu'aujourd'hui l'on réclamait d'elle. Mais sur toutes ses ignorances, sur toutes ses suppositions, sur toutes ses craintes, sa compassion et son penchant à se dévouer l'emportaient.

Elle servirait de mère au petit délaissé qui, d'une manière touchante, implorait son secours. N'avait-elle pas agi ainsi, déjà, envers les enfants de sa sœur ? Regrettait-elle son dévouement ? N'était-elle pas, au contraire, joyeuse et fière de voir grandir les petites filles qu'elle avait recueillies et dont elle assurait la subsistance par son dur labeur de chaque jour ? Eh ! bien, celui-ci encore elle l'adopterait, non qu'il eût besoin d'une aide matérielle, mais parce qu'il lui avait demandé avec une enfantine confiance, pour elle irrésistible, une place dans son cœur.

Le père, sans mot dire, la regardait toujours. Mais l'expression de tristesse et de découragement qui, tout à l'heure, s'était peinte sur sa physionomie faisait place maintenant à un rayonnement de satisfaction profonde et de reconnaissance attendrie.

Il dit enfin, de sa voix toujours grave :

— Je ne sais comment vous remercier, Mademoiselle.

Zulma se tourna vers lui.

— Ne me remerciez pas, Monsieur, dit-elle, de ce ton dégagé qu'elle avait ordinairement et qui était si différent du ton réservé, distant, un

peu hautain qu'elle avait employé jusqu'ici pour parler à cet inconnu dont l'identité demeurait pour elle une troublante énigme.

Et elle ajouta, ce qui n'était point une vantardise mais la véritable expression des sentiments de son cœur toujours prêt à se dévouer :

— J'aime tant à rendre service !

Puis, revenant à l'enfant :

— Comment t'appelles-tu, mon petit ?

— Gaubron, comme mon papa.

Elle sourit. Le père sourit aussi, mais tout en disant à son fils :

— C'est ton prénom, ton nom de baptême, que Mademoiselle te demande.

— Ah ! je comprends.

Et gentiment :

— Je m'appelle Patrick, Mademoiselle.

Le père crut devoir expliquer :

— Sa mère était d'origine irlandaise.

Zulma ne répondit pas, et, continuant de s'adresser à l'enfant :

— Eh ! bien, Patrick, lui dit-elle, il ne faut plus que tu m'appelles « Mademoiselle ».

— « Madame », alors ?

— Non.

— Comment faut-il donc vous appeler ?

— D'abord tu me tutoieras.

— Je veux bien, moi. Déjà je tutoie papa. Je te dirai comme à lui et je t'appellerai « petite maman ».

Elle tressaillit.

— Non, pas cela. Tu m'appelleras par mon nom.

— Je ne le connais pas.

Elle hésita quelques secondes à le livrer, ce nom, pas à cause de lui, mais à cause de son père qui écoutait, toujours silencieux, ce dialogue. Puis, se décidant, elle répondit :

— Je m'appelle Zulma.

Georges Gaubron resta impassible.

Patrick s'écria :

— C'est un drôle de nom. Je ne connais personne d'autre qui s'appelle comme ça.

— Ici, c'est un nom que plusieurs personnes portent.

— Il est joli.

— Ou, tout au moins, original.

Patrick s'essaya plusieurs fois à le prononcer. Il y arriva sans peine, aidé en cela par son zélalement enfantin.

Avant de partir, Zulma dit encore, s'adressant, cette fois, au père :

— Puisque j'ai promis de m'occuper de votre fils, ne consentirez-vous pas, Monsieur, à l'envoyer jouer quelquefois avec mes petites nièces?

— Qui demeurent?...

— Avec moi et mes parents.

— Volontiers.

— Nous habitons la rue Napoléon, dans le quartier du Passage.

Georges Gaubron ne dit pas s'il connaissait ou ne connaissait pas ce quartier et cette rue. Il se contenta de reconduire Zulma jusque sur le seuil du chalet *Souvenir*, en la remerciant encore une fois.

XV

LE DOUPE

Depuis plusieurs jours, dans toutes les maisons de la rue Napoléon et des ruelles voisines, de la poissonnerie au bout du quai Dingler, et dans toute la Chaume, on ne parlait plus que de Zulma Kyrie et de l'arrivée aux Sables de son locataire, M. Georges Gaubron.

La question de savoir si cet étranger était

L'ancien fiancé de la belle et sage mareyeuse agitait toutes les têtes et faisait le sujet de toutes les conversations.

— C'est lui.

— Non, ce n'est pas lui.

— Qu'en sais-tu?

— Il lui ressemble.

— Je ne trouve pas.

— Êt son petit garçon. C'est tout son portrait, à cet âge-là.

— Tu ne me feras jamais croire qu'un homme revient du fond de la mer.

— S'il n'est pas allé au fond ! Il y a des gens qui échappent à des naufrages. Ça s'est vu.

— Pas souvent.

— Il suffit d'une fois.

— Comment ne l'aurait-on pas su plus tôt?

Cette question était la plus embarrassante. Pour y répondre, les partisans de l'opinion romanesque qui consistait à voir en Georges Gaubron le jeune mousse, depuis si longtemps disparu, émettaient des suppositions diverses, et, pour la plupart, abracadabrantes. Aucun d'eux ne parvenait à expliquer comment Tranquille avait pu échapper à la mort, ni surtout comment il était resté sans donner de ses nouvelles.

Mais l'invraisemblance ne met aucun frein aux emportements de l'imagination populaire. Elle l'excite, au contraire, et le merveilleux a, sur cette faculté si développée chez les simples, un irrésistible attrait. On ne raisonnait plus, on voulait que Georges Gaubron fût Tranquille. A l'appui de cette manière de voir, à laquelle se rangeaient presque tous les habitants du quartier du Passage, on citait des faits récents ou anciens. L'histoire des pêcheurs sablais fournissait maints exemples de naufrages mouvementés dans lesquels les uns avaient péri, auxquels les autres avaient échappé par miracle.

Les vieux, surtout, faisaient des récits fantastiques. A les entendre, leur longue vie, assez

calme en réalité, — car la plupart des pêcheurs ne sortent que lorsqu'il fait beau, et se laissent rarement surprendre par un « grain », — n'avait connu que d'affreux périls extraordinairement conjurés. « A beau mentir qui vient de loin », dit le proverbe, et ceux qui, durant plusieurs jours, plusieurs semaines même, quelquefois, ont quitté la terre ferme pour vivre entre le ciel et l'eau peuvent narrer, sans le risque d'être contredits, d'invérifiables exploits.

De telles légendes n'expliquaient rien, mais comme on en tirait une conclusion conforme au désir de trouver quelque chose de tragique et de mystérieux dans le passé inconnu du locataire de Zulma, on les acceptait toutes pour véridiques, on en sollicitait le récit et jamais les anciens pêcheurs n'avaient trouvé tant d'auditeurs attentifs à l'énumération des dangers qu'ils avaient courus, des prouesses qu'ils avaient accomplies.

Quelques-uns de ces auditeurs, cependant, se montraient moins naïfs que les autres et haussaient volontiers les épaules. Parmi ceux-ci était Magloire Jomeau.

Magloire Jomeau ne s'était point marié. Lui aussi était l'un de ces fidèles qui vivent toute une vie sous le charme d'un souvenir. Zulma était la seule femme que jamais il eût aimée. Elle l'avait repoussé, il n'en aimerait pas d'autre.

De ce refus, d'ailleurs, il n'avait pas gardé la basse et jalouse rancune de tant d'amoureux évincés. Son chagrin ne s'était pas mué en colère; il était triste, non révolté. Ce pêcheur laborieux, étant un fort, avait su se résigner.

Sa résignation, d'ailleurs, n'excluait pas toute espérance. L'océan si souvent parcouru par lui, et qui berçait sa peine, berçait aussi, dans son âme songeuse, une secrète et tenace illusion. Il voulait croire que cette pénible attente n'était qu'une longue épreuve, qu'un jour Zulma lui

tiendrait compte de sa fidélité, qu'elle oublierait Tranquille enfin et l'écouterait.

Rêve naïf et presque puéril de cet homme de mer.

Magloire Jomeau, pourtant, n'était plus un enfant. Ce lourd pêcheur aux cheveux déjà grisonnants, à la face rude, tannée par les grands vents du large et l'embrun des vagues mugissantes, au torse épais se balançant sur de grosses jambes qui semblaient s'efforcer de maintenir, même à terre, l'équilibre mis en péril sur mer par le roulis et le tangage des barques, n'apparaissait pas, à première vue, crédule, rêveur ni sentimental. Mais les apparences trompent. Magloire, qu'il fût à terre ou sur mer, ne pensait jamais qu'à Zulma et gardait au cœur l'espérance de la conquérir un jour.

Aussi les propos colportés depuis quelque temps dans le monde des pêcheurs n'étaient pas pour lui plaire. Entendre dire que l'ancien fiancé de Zulma, Gaubron, que l'on croyait mort, était revenu, lui causait une surprise des plus désagréables. Et comme il est fort rare que l'on tienne pour vraie une nouvelle douteuse quand elle est contraire à ses intérêts, à ses désirs ou à ses rêves, Magloire ne voulait pas admettre que le locataire du chalet *Souvenir* fût Tranquille.

Ayant longuement réfléchi, comme savent réfléchir les humbles travailleurs de la terre ou de la mer, dont l'esprit lent mais capable de s'attacher à creuser, même en accomplissant leurs besognes matérielles, la solution des problèmes qu'ils se posent, Magloire Jomeau se dit que le moment était venu pour lui de tenter près de Zulma une nouvelle démarche.

Il importait, en effet, de mettre en garde celle qu'il aimait contre une erreur funeste à son amour. Car, tant qu'il n'avait eu à lutter que contre le charme d'un souvenir, il avait pu es-

pérer en triompher. La patience triomphe si souvent de ces fidélités tenaces que le temps parvient à user ! Mais si Zulma croyait retrouver en ce Georges Gaubron le fiancé d'autrefois, Magloire aurait à lutter non plus seulement contre l'attachement à une mémoire restée chère, mais contre un rival vivant et agissant. C'était plus menaçant et plus grave. Il fallait ne rien négliger et, sans tarder, conjurer ce péril.

Magloire s'y résolut. Quand il avait pris une décision, toujours longuement et sérieusement mûrie, il ne tergiversait point pour l'exécuter.

Un jour qu'il errait sur le port comme tous ses pareils quand ils sont à terre et qu'ils ont achevé de vendre leur pêche, il attendit Zulma aux abords de la poissonnerie, et l'ayant enfin vue venir, l'aborda tout de suite.

— Je voudrais « vous causer », dit-il sans préambules.

— De quoi ?

Elle avait relevé la tête, un peu inquiète de cette brusque entrée en matière. Il répondit :

— De ce qui fait jaser tout le monde.

— On jase ?

— Beaucoup.

— Sur qui ?

— Sur vous.

— Oh ! Magloire...

Elle avait eu un geste de fierté outragée. Elle esquissait déjà un mouvement de retraite comme si elle eût voulu tourner le dos à l'insolent osant se faire le porte-parole de ceux qui lançaient contre elle d'odieuses calomnies.

Il s'aperçut que, sans le vouloir, il l'avait offensée. Désolé, il s'empessa de s'excuser.

— Je n'ai point voulu prétendre que l'on disait du mal de vous, Zulma. Personne n'en dit. Et d'abord, si quelqu'un en disait devant moi, je peux vous certifier que celui-là passerait un mauvais quart d'heure.

Elle fut rassurée par ce loyal dévouement

qu'elle savait sincère; elle sourit et dit simplement :

— Je vous remercie, Magloire.

Heureux de voir qu'elle ne doutait pas de lui, il continua :

— Non, personne, à ce que je sache, ne vous fait de reproches, et moi moins que quiconque, puisque vous le savez bien...

Elle l'interrompit.

— Je sais, acheva-t-elle à sa place, je sais que vous êtes un brave homme et que vous êtes mon ami.

— Ça, pour sûr !

— De quoi s'agit-il donc ?

— De cet étranger que vous logez chez vous.

— Pas chez moi, rectifia-t-elle.

— Enfin, dans cette petite maison de la promenade Dupont qui vous appartient.

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien, beaucoup de gens disent que vous croyez reconnaître en lui ce pauvre Tranquille, votre ancien promis.

Ils marchaient côte à côte dans l'une des ruelles étroites qui relient le quai du Commerce à la rue du Port. Zulma soudain s'arrêta. Elle regarda Magloire en face et, à brûle-pourpoint, lui posa cette question :

— Qu'en pensez-vous ?

Il était venu vers elle pour lui donner son avis, mais il n'avait pas prévu qu'elle le solliciterait d'une manière aussi brusque et il en fut un peu interloqué. Mais il se remit vite et n'hésita pas à répondre :

— Je pense que ce n'est point lui.

— Pourquoi ?

Il développa lentement et longuement, avec un calme qui ne laissait pas d'être fort persuasif, les arguments qu'il jugeait péremptoirs.

Elle écoutait, songeuse, les yeux fixés sur les pavés inégaux de la ruelle. Quand il eut

achevé, elle dit, presque à voix basse et comme se parlant à elle-même :

— Si pourtant c'était lui?

— C'est impossible, protesta Magloire.

Et il recommença d'énumérer les motifs sur lesquels se fondait son irréductible conviction.

Zulma ne discutait pas. Elle écoutait toujours. Elle demanda seulement au bout de quelque temps :

— L'avez-vous vu?

— Qui?

— M. Georges Gaubron.

— Oui, je l'ai vu. On me l'a montré, un jour qu'il assistait au retour des barques. Il ne ressemble pas du tout à Tranquille.

— On change.

— Pas tant que ça.

— Et son petit garçon, l'avez-vous vu aussi?

— Je l'ai vu.

— Pour lui, vous ne pouvez pas le nier, la ressemblance est frappante.

— Tous les enfants, à cet âge-là...

Elle interrompit, un peu nerveusement cette fois :

— Vous faites fausse route, mon pauvre Magloire; qui défend trop une cause, la perd.

Il avait pour Zulma une sorte de culte, le culte silencieux des êtres patients qui n'exigent rien, se contentant d'aimer. Il n'eût point souffert, comme il venait de le dire, que quelqu'un la blâmât devant lui. Lui-même, au fond de son cœur, tout en étant navré de l'indifférence qu'elle ne lui celait pas, ne se fût pas permis un reproche, une pensée, un sentiment amers. Et pourtant il osa tout à coup se fâcher. Cet homme paisible et doux en face des fureurs de la mer, cet homme si résigné à la dure épreuve de son chagrin d'amour, pour une fois sortit de sa réserve et de son silence.

— La cause que je défends, s'écria-t-il, c'est la vôtre. Rien ne m'en donne le droit. Je le

sais bien. Je sais bien que vous m'avez repoussé, parce que vous me préféreriez Tranquille. Ce n'est pas une raison pour que, moi qui vous aime et ne demande rien, je vous laisse jouer par un imposteur.

— M. Georges Gaubron ne m'a rien demandé non plus, répliqua Zulma. Il ne m'a jamais dit qu'il était mon fiancé.

— Il est bien trop malin pour cela.

— Que voulez-vous dire ?

— Que s'il prétendait être Tranquille et que vous lui demandiez de vous en fournir les preuves, il serait fort embarrassé et vous auriez tôt fait de le démasquer. Son jeu est plus adroit. Il vous laisse dans le doute. Le mystère qu'il fait volontairement planer sur son passé vous plaît. Vous êtes attirée vers lui, tout autant par ce passé inconnu que par le souvenir de Tranquille.

— Ce n'est pas vrai, Magloire.

— Si, c'est vrai. Ah ! il m'en coûte, croyez-le bien, de vous contredire et de vous déplaire, moi qui n'ai jamais fait que vous admirer, vous aimer en silence et me soumettre à vos ordres. Mais vous voir menacée d'être la victime d'un aventurier, sans vous crier casse-cou, ça, c'est au-dessus de mes forces. Il fallait que je parle. J'ai parlé.

Il s'éloigna d'elle, ayant prononcé ces mots. Elle ne s'était pas senti le courage d'y répondre et demeurait interdite et troublée.

Elle revint, moins vite que de coutume, vers la rue Napoléon.

Comme elle y arrivait, Héliane Buchoux, qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, se trouva tout à coup devant elle et l'interpella :

— Eh ! bien, à quand la noce ?

— Que veux-tu dire, Héliane ?

La jolie rousse, dont le visage s'était durci avec l'âge mais qui gardait encore, grâce à beaucoup de coquetterie, et non sans recourir à

quelques artifices, une beauté dont elle restait fière, ricana :

— Tu le sais bien. Je suppose que tu ne vas pas te faire prier longtemps avant de rendre heureux le fiancé que tu as retrouvé.

Zulma n'avait jamais eu pour Hélione beaucoup de sympathie. Le ton de celle-ci, aujourd'hui comme toujours, non seulement était dénué de toute cordialité, mais encore paraissait railleur, mordant, agressif et presque haineux. Malgré cela, Zulma éprouvait une véritable satisfaction à entendre dire, même par cette déplaisante personne chez qui, sous la fausse amie, perçait la rivale, que Georges et Tranquille Gaubron ne faisaient qu'un. Son visage, crispé tout à l'heure, à la suite de la conversation qu'elle venait d'avoir avec Magloire, se détendait. Les propos d'Hélione, par qui elle se savait jalouée pourtant, lui étaient infiniment plus agréables que ceux de l'homme loyal et bon qui lui restait fidèle.

Hélione s'en aperçut car elle avait surpris, quelques instants plus tôt, l'entretien de Zulma et du pêcheur. Elle avait deviné quel était le sujet de cet entretien, et comme elle espérait toujours, elle, arriver à supplanter Zulma dans le cœur de cet homme parvenu, grâce à son travail et à son habileté, à une large aisance, elle avait couru se poster sur le chemin que Zulma suivrait en le quittant. Elle avait simulé une rencontre fortuite. Elle s'efforçait de combattre l'effet qu'avaient pu produire les paroles de Magloire. Au fond, elle n'avait aucune certitude sur l'indépendance du locataire de la villa *Souvenir*, mais elle voulait que Zulma l'épousât pour que la place fût libre et que Magloire, enfin désabusé, se retournât vers elle.

Avec une joie méchante, elle constatait que son manège réussissait et que Zulma était, plus qu'elle n'eût osé l'espérer, facile à convaincre.

Aussi s'empressa-t-elle d'insister :

— Quand je pense qu'il y a des gens qui ne veulent pas croire que c'est lui ! Ce sont des gens absurdes, ou bien des gens qui ont intérêt à ce que tu refuses de reconnaître ton fiancé.

Le dernier trait, surtout, avait porté. Hélione s'en aperçut encore. Sa hardiesse s'en accrut et elle continua :

— Oui, il faut que les gens qui ne le reconnaissent pas soient stupides ou de mauvaise foi.

— Tu le reconnais donc, toi, Hélione ? ne put s'empêcher de demander Zulma qui, depuis l'arrivée de son locataire, se posait à elle-même cette question avec tant d'anxiété.

— Si je le reconnais ! Mais, ma chère, il n'y a pas de doute à avoir, c'est bien lui. Sa taille, sa démarche, sa voix. Sa figure, j'en conviens, est un peu changée. C'est tout naturel. A cet âge-là, on change beaucoup. Songe que, lorsque Tranquille a disparu, c'était encore presque un enfant. Et puis, rien que sa barbe... cela suffit à rendre un homme méconnaissable. Et il ne l'est pas. Quant à son petit garçon...

— Il ressemble étonnamment à ce qu'était Tranquille à cet âge.

— Eh ! bien, alors ? Je ne comprends même pas que tu puisses garder un doute.

— J'en garde un, pourtant, Hélione.

— Tu as grand tort. A ta place, je n'hésiterais pas un instant.

Et elle accumula les arguments qui, d'après elle, prouvaient d'une manière certaine que Georges Gaubron ne pouvait être que l'ancien fiancé de Zulma.

— Tout le prouve, conclut-elle. Rappelle-toi que déjà M. Gaétan Harvouet l'avait rencontré à Paris et l'avait reconnu.

— Pas tout à fait.

— Mais si. Il n'avait pas voulu te le dire, pour ne pas te faire de peine, parce qu'à ce moment-là il croyait que ton fiancé l'avait oubliée et ne reviendrait jamais. Et puis, tu lui

plaisais, à ce jeune bourgeois, il voulait t'épouser et, si tu n'avais pas été aussi désintéressée, si tu n'avais pas fait venir aux Sables la petite Colette, si tu ne l'avais pas déguisée en Sablaise, il aurait continué à rêver de faire de toi sa femme. Est-ce vrai?

— Peut-être, avoua Zulma en rougissant un peu.

— Alors il a tout naturellement cherché à te faire croire que ce Sablais inconnu, retrouvé à Paris, n'était pas ton fiancé. Mais il m'avait dit, à moi, que c'était lui. Quand je t'en ai avertie, tu as mal pris la chose. Il n'en est pas moins vrai que Gaétan Harvouet avait parfaitement reconnu Tranquille, comme je le reconnais moi-même aujourd'hui, comme tout le monde le reconnaît, et toi la première, sans vouloir l'avouer.

Zulma ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre. Cependant elle objecta encore :

— Pourquoi, si c'est lui, ne me le dit-il pas?

— C'est une preuve de plus, s'écria triomphalement Héliane. Tu ne peux pas nier que cette timidité, ce silence, soient bien dans le caractère de ton ancien fiancé. Souviens-toi, Zulma, de cet enfant craintif, silencieux et songeur, qui t'aimait sans savoir te le dire. Il n'ose pas aujourd'hui, même parvenu à l'âge d'homme, se réclamer du passé. Il craint que tu ne lui reproches de t'avoir oubliée. Son mariage, cet enfant qu'il a voulu te confier se dressent entre lui et toi, comme une barrière qui lui paraît infranchissable. Et il se tait.

— Oui, il se tait. Tu avoueras qu'il y a là quelque chose de troublant et d'étrange.

— C'est à toi de provoquer ses confidences, d'assurer, en dépit de sa trop grande réserve, son bonheur et le tien... Mais je ne mêle de ce qui ne me regarde pas. Excuse-moi, ma chère, de m'être laissée aller à te donner un conseil d'amie. Tu n'es pas obligée d'en tenir compte. Tu peux faire ce que tu voudras.

La voix d'Hélione, tout à l'heure douce et persuasive, redevenait âpre et mordante tout à coup.

— En tout cas, ajouta-t-elle, j'espère bien que tu ne me garderas pas rancune de mon intervention, indiscrette, peut-être.

— Pas du tout.

Elles se quittèrent. Hélione, dont les lèvres minces avaient un sourire de satisfaction, songeait :

— Elle est à point. Que ce soit ou non Tranquille, elle l'épousera. Et moi, j'aurai Magloire.

Et Zulma, plus désespérée que jamais, se disait :

— Elle soutient que c'est lui... Magloire prétend le contraire... Qui croire?...

XVI

LA REPRISE

Qui croire?... Son cœur lui disait de croire Hélione. Sa raison l'incitait à croire plutôt Magloire.

Mais que peut la raison quand le cœur a parlé? Le doute dans lequel se débattait Zulma, loin de la détourner de l'inconnu dont l'indépendance demeurait pour elle incertaine, l'attirait vers lui, ainsi que la clairvoyance de Magloire l'avait si bien deviné. Malgré son esprit peu enclin à se nourrir de chimères, le mystère la séduisait. Et, peu à peu, se passionnant à vouloir déchiffrer l'énigme, elle s'était attachée à celui-là même qui était cette énigme vivante. Bien des causes y avaient contribué, notamment

l'affection chaque jour croissante qu'elle éprouvait pour l'enfant que le père lui avait confié. À cet enfant elle s'était donnée tout entière, avec l'exubérance de sa nature toujours portée à se dévouer. Elle avait pour lui de ces tendresses vraiment maternelles que le pauvre petit avait réclamées d'elle, et ne ménageait ni son temps ni sa peine. Tantôt Patrick venait, accompagné de son père, à la maison de la rue Napoléon. Tantôt Zulma se rendait au chalet *Souvenir*.

Ces fréquentes visites, l'intérêt qu'elle portait à tout ce qui concernait le petit garçon, n'avaient pas tardé à créer entre elle et Georges Gaubron une intimité comme celles qui résultent de préoccupations communes et surtout d'une commune affection.

Aimant tous les deux l'enfant, ils en avaient parlé ensemble. Ils échangeaient, presque quotidiennement, les réflexions que leur inspiraient sa santé, son caractère, sa joie de vivre ici au grand air, et d'avoir pour camarades Régina, Céli et Lactare, les trois nièces de Zulma.

Celles-ci étaient, en effet, pour Patrick, de charmantes amies. La plus jeune était, de quelques années seulement, plus âgée que lui. La cadette, fillette déjà raisonnable, ne dédaignait pas, cependant, de partager les jeux de sa petite sœur et de Patrick.

L'aînée, qui commençait à devenir une jeune fille, suppléait souvent sa tante absente et était, à son tour, une petite maman.

— J'ai bien des motifs de reconnaissance envers vous, Mademoiselle, disait Georges Gaubron, de sa voix toujours grave. Parmi eux, l'un des principaux est certainement le bien que vous faites à mon fils en le recevant chez vous et en le mettant en contact avec vos charmantes nièces.

— C'est vrai qu'elles sont gentilles, les pauvres petites.

- Délicieuses.
- Vous trouvez ?
- Certainement.
- Vous êtes bien indulgent.

Puis ils en revenaient à parler de Patrick, qui, sauf cette digression assez fréquente, restait toujours l'unique objet de leurs conversations.

Ces conversations ne renseignaient pas Zulma sur le passé de l'homme dont elle eût voulu savoir s'il était celui qu'elle avait aimé. Le mystère subsistait.

Jamais Georges Gaubron ne faisait une allusion quelconque à la vie qu'il avait menée avant de venir, avec le petit Patrick, s'installer aux Sables. Zulma, d'ailleurs, ne lui posait à ce sujet aucune question, et il semblait qu'un accord tacite fût intervenu qui les forçait à n'aborder jamais, ni l'un ni l'autre, l'histoire des années qu'elle ignorait, que lui, peut-être, voulait cacher.

Mais, phénomène étrange que le plus pénétrant des psychologues eût sans doute assez malaisément expliqué, la curiosité de Zulma, au début si vive, semblait peu à peu s'éteindre. Elle ne se demandait plus guère si Georges Gaubron était, oui ou non, son ancien fiancé, ou du moins cette énigme, qui n'avait pas cessé d'exister, passait pour elle au second plan. Elle se posait maintenant une autre question qui l'intéressait davantage encore parce qu'il ne s'agissait plus du passé, mais du présent et de l'avenir, parce qu'au lieu de s'interroger sur des souvenirs lointains, elle s'interrogeait sur l'état actuel de son cœur. Que le père de Patrick fût le mousse disparu naguère, peu importait, après tout. Il était pour Zulma beaucoup plus urgent de savoir si cet homme, quel qu'il fût, éveillait en elle autre chose qu'une banale sympathie, si elle l'aimait enfin.

Beaucoup d'autres, sans doute, ne se fussent pas demandé cela. Car, pour bien des femmes,

l'incertitude est l'un des charmes de l'amour, et ce charme elles se plaisent à le prolonger en évitant les désillusions qui parfois résultent d'un sévère examen de conscience et d'une scrupuleuse analyse.

Mais Zulma, toute sa vie, s'était montrée loyale envers elle-même. Elle avait une conscience naturellement délicate, affinée encore par sa foi profonde, par sa piété vive et sincère. L'amour était pour elle, non un jeu auquel on prend plaisir avant même de savoir exactement si on l'a laissé s'emparer de son cœur, mais un sentiment sérieux, grave, ayant sur toute la vie une influence telle que l'on ne doit pas s'y laisser aller sans réfléchir, sans en analyser la valeur et le caractère, — cette fervente chrétienne ajoutait : sans prier.

Et elle réfléchissait, elle interrogeait son cœur, elle demandait à Dieu de l'éclairer.

Pourtant elle demeurait indécise, incertaine. Elle ne se rendait pas un compte exact de la nature des sentiments qu'elle éprouvait.

Ces sentiments, d'ailleurs, étaient d'autant plus complexes et difficiles à analyser qu'ils différaient beaucoup de l'amour jadis ressenti pour Tranquille. Amour naïf, candide et simple de jeune fille dont, sans hésitation comme sans calcul, le cœur s'était donné. Logique transformation d'une amitié d'enfance qui, insensiblement, s'était muée en une tendresse plus ardente et plus vive.

Il n'en était pas de même aujourd'hui. Il ne s'agissait plus d'obéir sans réfléchir, et dans la pleine sécurité que donne l'inexpérience de la prime jeunesse, aux élans de son cœur.

Ne la trompait-il point, l'attrait qu'exerçait sur elle cet inconnu?

Qu'il fût ou non Tranquille, Georges Caubron était-il digne d'elle? L'aimait-il? Et surtout, primordiale question dominant toutes les autres, elle-même éprouvait-elle vraiment pour

lui plus qu'une sympathie faite de sincère pitié pour la tristesse de son veuvage, d'estime pour ses qualités sérieuses, d'affectueux intérêt pour son fils? L'aimait-elle? L'aimait-elle d'amour, comme elle avait aimé le fiancé d'autrefois? Difficile problème.

Aucun raisonnement ne le pouvait résoudre. Il y fallait une de ces illuminations subites que Zulma, anxieuse, attendait...

Et plus elle attendait, moins elle voyait clair en elle, plus, au contraire, se faisait épaisse la nuit dans laquelle se débattait son âme troublée, ignorante, incertaine, cherchant la lumière sans la pouvoir trouver.

Puis, tout à coup, un jour, la lumière se fit.

Elle revenait très lasse d'une longue tournée.

Le voyage en chemin de fer, les courses à pied qu'elle avait faites, les lourds paniers qu'elle avait portés tout le jour lui avaient rendu sa tâche pénible et fatigante. Cependant, avant de rentrer chez elle, en descendant du train, elle voulut passer par le chalet *Souvenir*.

— Il faut que je voie Patrick, se disait-elle.

Car elle ne voulait pas s'avouer que le père l'attirait encore plus que l'enfant.

— Patrick n'est pas là; il est chez vous, Mademoiselle, répondit Georges Gaubron, accouru à son coup de sonnette, pour lui ouvrir la porte de la petite maison.

Elle se souvint, alors seulement, que l'enfant avait passé la journée rue Napoléon. Et elle se sentit rougir en se demandant pourquoi elle avait oublié cela.

— Excusez-moi, Monsieur, balbutia-t-elle, je ne me suis pas rappelé qu'il devait aller aujourd'hui jouer avec mes nièces.

— Vous n'avez pas besoin d'excuses, répliqua-t-il, de sa voix grave. Votre visite, Mademoiselle, m'est toujours très agréable.

Étaient-ce des mots de simple politesse ou fallait-il leur attribuer un autre sens? Rien que

d'avoir à se poser cette question la troublait. Elle eut hâte de se retirer.

— Je me sauve.

— Mais non. Entrez vous reposer un peu.

Elle eut un mouvement de recul, presque d'effroi.

— Merci, je ne peux pas.

— Vraiment, vous ne voulez pas?

— Non.

— Pourquoi?

— On m'attend rue Napoléon.

— Alors, Mademoiselle, je vous accompagne.

Elle rougit encore à la pensée de ce tête-à-tête qui allait se prolonger.

— Ne vous donnez pas la peine, Monsieur.

— Il faut bien que j'aie cherché mon fils.

— Régina pourrait vous le ramener.

Cette fois, ce fut sur le visage de Georges Gaubron que se peignit quelque embarras. Il dit seulement :

— Je ne voudrais pas imposer cette corvée à votre charmante nièce.

En prononçant ces mots, il prit son chapeau suspendu à une patère dans l'étroit vestibule, sa canne, qui était placée dans un coin près de la porte, et il suivit Zulma.

Côte à côte ils marchèrent en silence sur le large trottoir de la promenade Dupont.

Quand ils eurent atteint la place Collineau, Zulma voulut se diriger vers la rue de l'Hôtel-le-Ville qui la ramenait directement chez elle. Son compagnon s'y opposa.

— Ne prenons pas ces vilaines rues sombres, aux pavés inégaux. Faisons le tour par le Remblai.

Elle fut émue de ces paroles très simples. Voulait-il donc faire durer plus longtemps le plaisir d'être près d'elle? Voulait-il avec elle contempler l'admirable spectacle qu'offrent la plage aux sables d'or et l'incommensurable étendue de la mer?

Elle ne dit rien. Elle obéit. Ils gravirent ensemble la pente abrupte de l'une des rues qui conduisent au sommet en dos d'âne de la dune. Ils dévalèrent vers le Remblai.

— Vous ne prenez jamais ce chemin?

— Rarement.

— Pourquoi?

— Je n'en ai pas le temps.

— Vous devriez, parfois, vous reposer un peu.

Il lui parlait avec beaucoup de douceur. Elle était bouleversée, croyant, en l'entendant parler ainsi, entendre comme une voix d'outre-tombe, la voix douce et lente et très tendre du fiancé disparu et si longtemps pleuré.

Pour l'aider à croire à cette résurrection, la mer à présent s'étendait devant elle, la mer qui jadis lui avait pris Tranquille.

Le lui rendait-elle donc, cette mer, aujourd'hui mollement caressante, qui accompagnait la voix de l'inconnu de ses accents berceurs?

Oui, elle le lui rendait, ou tout au moins elle lui rendait la joie de voir clair dans son cœur. Que cet homme fût ou non le fiancé d'autrefois, il était aujourd'hui l'élu de sa tendresse. Zulma l'aimait. Après en avoir tant douté, elle en était sûre enfin. Il lui avait suffi, pour s'en convaincre, de l'entendre parler comme autrefois parlait Tranquille et de revoir avec lui le mouvant linceul qui avait enseveli, en même temps que le pauvre mousse, le rêve de son cœur de jeune fille.

Ce rêve d'amour, qu'elle avait cru mort, renaissait aujourd'hui.

XVII

RÉGINA, REINE

Chaque année, les Sables ont coutume de se choisir une reine. Cet usage, établi ailleurs, et plus que jamais répandu depuis que la forme républicaine de notre gouvernement est, pour beaucoup de gens, réputée intangible, revêt ici un caractère assez différent de celui qui transforme certaines fêtes soi-disant locales en trop banales mascarades.

Grâce au costume traditionnel resté cher aux Sablais, la reine qu'elles se choisissent n'est pas une reine pour rire. Éluë parmi les plus jolies jeunes filles et les plus sages, elle représente, non sans dignité, ses compagnes, et l'écharpe blanche aux armes de la ville, qu'elle porte en sautoir sur son corsage aux couleurs vives, est le symbole d'une éphémère mais authentique et gracieuse souveraineté.

Escortée de ses deux demoiselles d'honneur, dont l'une est, comme elle, de la ville, l'autre du faubourg de la Chaumie, elle préside, une année durant, toutes les fêtes, reçoit les personnalités de marque ou les groupements importants qui viennent officiellement aux Sables, est, pour ainsi parler, une image vivante de la petite patrie dont elle doit incarner en même temps la grâce pimpante et légère, la fidélité aux antiques traditions.

.

— Ma tante, je suis reine.

— Toi !

Régina, l'aînée des nièces de Zulma, entraînait en coup de vent dans la sombre maison de la rue Napoléon, en annonçant cette effrayante nouvelle.

— Tu te moques de nous.

— Pas du tout.

— C'est bien vrai ?

— Bien vrai ; allez le demander à ceux qui m'ont élue.

— Voyons, tu es trop jeune.

— Mais non, j'ai dix-sept ans.

Dix-sept ans ! Zulma la regarda. Elle la regarda, comme elle ne l'avait jamais regardée depuis le jour affreux où elle était allée l'arracher au père ivrogne et débauché pour assumer la charge de remplacer la mère absente.

Comme elle avait changé ! L'enfant, peu à peu, était devenue femme, ou plutôt, sans l'être encore, elle avait acquis ce charme de la jeune fille dans le premier épanouissement de sa grâce juvénile.

— Dix-sept ans, c'est vrai, dit Zulma, avec un soupir.

— Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir, ma tante.

Cette réflexion tira Zulma de la mélancolie qu'elle s'empressa de se reprocher comme égoïstement coupable.

— Mais si ; mais si, ma petite, je suis heureuse et fière que l'on t'ait choisie...

Elle s'interrompit et murmura :

— Pourtant...

— Pourtant quoi, ma tante ?

Cette question était embarrassante. Zulma ne pouvait guère expliquer à sa nièce le sens exact de la réticence qu'elle venait de commencer à formuler. Elle se contenta de dire :

— Je ne voudrais pas que ta nouvelle dignité fût pour toi l'occasion d'une dissipation trop grande ni d'une stupide vanité. Il n'est pas

sans danger pour une simple ouvrière, petite-fille de pêcheurs et nièce de mareyeuse, d'être adulée, vantée, flattée comme tu vas l'être, de prendre part à toutes les fêtes, de voir son portrait à toutes les devantures et dans tous les journaux.

— C'est très amusant.

— Oui, c'est amusant, trop amusant, peut-être. On risque d'oublier, dans ces amusements-là, que la vie n'est pas une perpétuelle fête, qu'une jeune fille doit être réservée, laborieuse, qu'il ne lui faut pas croire aux compliments, que l'on est obligé de peiner très dur, lorsqu'on est pauvre, pour gagner le pain quotidien.

Régina écoutait distraitement ces conseils

— Vous êtes sévère, ma tante, dit-elle en riant.

— Non, je ne suis pas sévère, ma petite, j'ai peur pour toi.

— Peur de quoi?

— De tout ce que je viens de te dire.

Elle avait peur encore d'autre chose qu'elle n'osait pas dire à cette enfant naïve. L'expérience lui avait appris qu'il faut une force d'âme peu commune à une fille du peuple, jeune et jolie, pour résister aux tentations, tantôt grossières, tantôt délicates, qui s'offrent à elle, surtout quand elle est le point de mire de tant d'admiration.

Régina, qui avait commencé par rire des craintes de sa tante, peu à peu maintenant s'en effrayait.

— Enfin, dit-elle tout à coup, si vous voulez que je refuse, je refuserai.

Zulma pouvait-elle exiger cela? Pouvait-elle demander à cette enfant de renoncer à un plaisir, honnête en somme, et à cette éphémère dignité que, chaque année, accepte une irréprochable jeune fille? Non. Elle ne s'en croyait pas le droit.

Elle répondit :

— Je ne t'oblige pas du tout à refuser, au contraire. Je regrette seulement de ne pouvoir, pendant l'exercice de ta royauté, t'accompagner partout.

A ce moment, Georges Gaubron parut.

— J'accourais pour vous féliciter, dit-il.

On le mit au courant de la conversation. Sans dire un mot, il écoutait. Puis, quand Zulma lui eut demandé ce qu'il en pensait, il réfléchit quelques instants et enfin répondit :

— Je partage complètement votre manière de voir. Vous n'avez pas le droit de priver votre nièce du plaisir d'exercer cette souveraineté qui lui est offerte si justement, d'ailleurs, car elle en est très digne. D'autre part, vos craintes me paraissent fondées. Il faut que quelqu'un accompagne partout cette jeune reine. Elle serait, sans cela, exposée à bien des dangers. Quoique j'aie vécu en Amérique, je ne suis pas partisan de l'émancipation des jeunes filles.

Jamais Georges Gaubron n'en avait tant dit sur son passé. Zulma ignorait qu'il avait vécu en pays transatlantique et elle s'étonnait de le lui entendre dire aujourd'hui, comme une chose toute naturelle et connue de tous. Mais elle n'osa émettre sur ce point aucune réflexion. Elle dit seulement :

— Je ne puis malheureusement pas accompagner partout Régina.

Georges Gaubron réfléchit encore. Et puis, timidement, il proposa :

— Voulez-vous que je vous remplace ?

— Oh ! la bonne idée ! s'écria Régina, ravie.

Zulma, elle, se taisait. Elle n'avait pas prévu cette proposition. Elle la jugeait raisonnable. L'âge du locataire de son chalet *Souvenir*, — bien que cet âge fût assez indéfinissable, ce n'était plus un tout jeune homme, — sa qualité de père de famille, son sérieux et son irrécusable correction en faisaient un chaperon fort convenable. Cependant, sans pouvoir s'expli-

quer pourquoi, Zulma eût préféré qu'il ne lui fit pas cette offre inattendue.

— Oui, c'est une bonne idée, dit-elle, sans pouvoir se défendre d'une certaine gêne.

Et, trouvant tout de suite une objection :

— Mais cela vous dérangerait beaucoup, Monsieur.

— Pas du tout. Vous savez bien que je n'ai rien de mieux à faire.

Il parlait avec calme. Il semblait avoir ce doux entêtement qui était bien, — Zulma s'en souvenait, — l'un des traits de caractère de Tranquille. Elle jugea vain de discuter plus longtemps. Il fut convenu que Georges Gaubron servirait de chaperon à la nouvelle reine.

Le premier émoi passé, tout fut à la joie, dans l'humble logis de la rue Napoléon. Les grands-parents, les petites sœurs se réjouirent du triomphe de Régina; Zulma elle-même parvint à dominer les craintes qui, d'abord, l'avaient assaillie, le douloureux malaise qu'elle avait éprouvé, sans trop savoir pourquoi, en voyant sa nièce partir, sous l'égide de Georges Gaubron, pour les fêtes auxquelles elle était appelée. Maintenant, Zulma était vraiment fière des succès de cette enfant qu'elle avait élevée, rassurée par la simplicité charmante avec laquelle la petite reine recevait tant d'hommages, tandis que, près d'elle, le plus souvent silencieux et toujours très digne, se tenait celui en qui, de plus en plus, Zulma croyait voir revivre son fiancé d'autrefois.

Cela lui semblait être, entre elle et lui, un lien nouveau, ce soin qu'il prenait de protéger contre les périls d'une vie très exceptionnelle la toute jeune fille à qui elle-même avait donné tant de sa vie et de son cœur. Et, par là même, elle était beaucoup plus portée à voir en lui Tranquille dont elle ne doutait guère, à présent, qu'il eût miraculeusement échappé au nau-

frage et fût revenu près d'elle pour se faire aimer.

L'énigmatique locataire du chalet *Souvenir* se montrait, chaque jour, moins froid, moins distant, comme moins soucieux de garder son étrange incognito. Il avait, en parlant, soit à Zulma, soit à sa nièce, un accent plus chaleureux, ému parfois et presque tendre. Zulma songeait : « C'est lui... C'est Tranquille... Et il m'aime... »

Cette quasi-certitude la rendait heureuse. Ce bonheur irradiait. Elle se montrait, avec tous ceux qui l'entouraient, plus souriante, plus aimable et plus gaie que jamais. Elle paraissait jouter, plus qu'aucun autre, de la royauté de Régina.

En dépit des fatigues de son métier si rude, elle s'ingénia à parer sa nièce comme il fallait qu'une reine le fût : elle ne recula pour cela ni devant des dépenses un peu lourdes pour son maigre budget, ni devant un travail assidu qui l'obligeait à prendre sur une partie de ses nuits.

La reine des Sables doit être la plus élégante des Sablaises. Il lui faut des petits sabots, à la claque de cuir verni, aux bouts pointus et relevés, plus jolis que les sabots de toutes les autres. Ses bas de jersey de laine doivent être assez fins pour mouler parfaitement ses mollets et ses chevilles. Sa courte jupe, à petits plis, doit être de soie noire, ainsi que le tablier, aux poches minuscules qui seules le distinguent de la jupe elle-même. Sa coiffe doit être de mousceline plus légère, ornée de plus riches broderies que celles de ses compagnes. Sa dignité l'oblige à varier souvent la nuance de ses corsages.

Zulma aida sa nièce à satisfaire à toutes ces exigences de la mode sablaise. Bien que Régina fût déjà une adroite couturière, la mareyeuse, habituée à manier les soles, les plis, les raies, les langoustines, les pocheteaux et les thons, avait gardé les doigts agiles. Un peu durcis par le

contact quotidien des écailles et de la saumure, ces doigts redevenaient presque des doigts de fée, quand, d'aventure, ils reprenaient l'aiguille.

À cette habileté s'ajoutait un goût sûr et délicat. Ce goût se manifesta dans le choix des étoffes comme dans la confection des toilettes destinées à la petite reine. On ne vit jamais de jupe plus seyante que la sienne. Ses corsages furent d'une charmante variété. Il y en eut un blanc, en crêpe de Chine, garni de perles d'acier; un autre mauve, en crêpe georgette, orné d'un semis de pois noir et argent. Un troisième était en jersey de soie champagne; un quatrième, en satinette multicolore qui ressemblait à un cachemire de l'Inde, et dont les couleurs vives, tranchant joliment sur la jupe de soie noire, faisaient ressortir à merveille la grande écharpe blanche.

Ce fut ainsi parée que Régina, un jour, quitta la rue Napoléon pour aller recevoir, en qualité de reine, les officiers de l'escadre mouillant en vue des Sables et à qui cette ville maritime ménageait un accueil encore plus enthousiaste qu'officiel.

Zulma n'avait pas le loisir d'aller se mêler à ces fêtes. Son devoir professionnel, l'obligation qu'elle avait de subvenir aux besoins de toute la maisonnée, l'appelaient ailleurs. Mais elle vit partir Régina sans tristesse. Car celle-ci n'était pas seule, puisqu'elle partait sous la garde de celui en qui Zulma était à peu près sûre, maintenant, d'avoir retrouvé Tranquille, à qui elle donnait son estime, sa confiance, et, — elle n'hésitait plus à se l'avouer, — son amour.

XVIII

LA VENGEANCE

La jalousie qu'excitent nos fiertés et nos joies chez les âmes vindicatives et basses qui ne peuvent, sans souffrir, voir les autres heureux, est comme l'envers du bonheur.

Nous l'ignorons souvent et elle existe, menaçante, prête à se jeter sur nous comme sur une proie, à changer, si elle le peut, nos plus légitimes et nos plus pures satisfactions en chagrins.

Cette jalousie, depuis longtemps, était au cœur d'Hélione. Elle n'avait pardonné à Zulma ni ses lointaines et idylliques fiançailles, ni l'admiration que cette rivale toujours victorieuse avait inspirée à Gaëtan Harvouet, ni l'amour fidèle et résigné que lui avait voué Magloire. Depuis qu'elle la voyait fière du choix flatteur dont Régina était l'objet, heureuse de retrouver en Georges Gauthron le fiancé d'autrefois, elle était plus que jamais envieuse.

Une seule pensée apaisait un peu sa fureur jalouse : Magloire lui restait. Si elle avait insisté pour faire croire à Zulma que son locataire inconnu n'était autre que Tranquille, c'était afin de se réserver le riche pêcheur qui l'avait dédaignée jusqu'ici, mais qui sûrement se raviserait quand il verrait Zulma mariée avec un autre.

Mais voilà que ce dernier espoir, tout à coup, s'était évanoui.

— Vous savez la nouvelle ? avait-elle demandé à Magloire un jour qu'elle l'avait rencontré, après avoir, d'ailleurs, habilement provoqué cette rencontre.

— Quelle nouvelle?

Le pêcheur, en posant cette question, ne s'était pas départi de son calme. Ce calme irritait Hélione. Elle avait la prétention d'être encore assez avenante et jolie pour qu'un homme ne lui parlât point sur ce ton d'indifférence. Afin de cacher son mécontentement, elle minauda.

— Cela se comprend, dit-elle avec une amabilité forcée, qu'étant toujours en mer, vous ignoriez ce qui se raconte.

— Quoi donc?

— Que Zulma Kyrie se marie.

Cette fois, Magloire avait pâli.

— Avec qui? interrogea-t-il, sans pouvoir parvenir à dissimuler son émoi.

De cet émoi, qu'elle avait prévu, Hélione se proposait de tirer parti. Elle s'exclama, feignant la surprise :

— Comment pouvez-vous ignorer cela, mon pauvre Magloire?

Et, insistant sur ces mots cruels, elle s'empressa d'ajouter :

— Zulma épouse celui qu'elle a toujours aimé.

— Vous voulez dire cet étranger... cet inconnu?...

— Qui n'est autre que Tranquille, son ancien fiancé.

— Qu'en savez-vous?

— Tout le monde le sait.

— Je n'en crois rien, moi.

Hélione ne disputa pas. Elle se fit douce, insinuante, coquette.

— Comme vous avez tort, mon pauvre Magloire, de vous faire du chagrin!

— Je ne m'en fais pas.

— Si. Et moi qui ai pour vous beaucoup... beaucoup d'estime, j'ai de la peine de vous voir malheureux. Pourquoi rester attaché à cette fille ambitieuse et hautaine qui vous a toujours méprisé? Que ce Georges Gaubron soit, ou ne soit pas Tranquille, elle l'épousera parce que

c'est un bourgeois, un monsieur, parce qu'il est riche... Ah ! elle n'est pas digne que vous la regrettiez.

Hélène espérait que sa haineuse diatribe convaincrail Magloire. Elle avait compté sans la fidélité de ce brave homme à celle qu'elle attaquait avec une si injuste violence. Elle avait compté aussi sans son clairvoyant bon sens. Il eut vite fait de percer à jour les vues intéressées de cette intrigante sans scrupules. Et, bien qu'il fût d'un naturel paisible, son indignation s'exprima tout de suite avec une véhémence inaccoutumée.

— Toutes vos manigances ne servent de rien, s'écria-t-il. Je vois clair dans votre jeu et je ne m'y laisserai pas prendre.

Hélène se mordit les lèvres. Elle comprenait qu'elle avait perdu la partie. Cependant, audacieuse et tenace, elle essaya encore de lutter.

— Je ne vous comprends pas, osa-t-elle affirmer, d'un ton sec et froissé, comme si Magloire venait de lui manquer.

— Vous ne me comprenez pas ! répliqua le pêcheur. Eh ! bien, je vais me faire comprendre et vous dire votre fait. Vous venez me raconter toutes ces histoires parce que vous espérez m'amadouer et me prendre dans vos filets. Mais vous vous trompez. Je ne suis point un sot.

Le dépit, la colère, firent perdre à Hélène toute mesure.

— En tout cas, s'écria-t-elle, vous êtes un insolent.

Le pêcheur blêmit sous cette injure. Mais il sut se contenir. Il jugeait contraire à sa dignité de poursuivre cette dispute. Il se contenta de hausser les épaules et de tourner le dos.

D'avoir été ainsi éconduite, Hélène gardait le plus vif des ressentiments contre Magloire, et contre Zulma une haine implacable. Cette haine était faite des humiliations qu'elle avait subies, de la dernière surtout qui lui avait enlevé l'es-

poir, si longtemps caressé, de conquérir Magloire.

— Zulma me le paiera, se dit-elle.

Et son esprit, fertile en ressources, s'appliquait à chercher le moyen d'assouvir sa haine, de s'assurer sa vengeance. Ce moyen s'offrit à elle plus tôt qu'elle ne l'avait espéré. A l'affût de tous les cancans, prêtant l'oreille à tous les racontars, elle apprit que certaines mauvaises langues jasaient de la nouvelle reine et du chaperon que Zulma avait accepté pour elle.

— Ils ont l'air d'amoureux, disait-on.

D'autres allaient plus loin et quelques commères, en hochant la tête, commençaient d'affirmer :

— Vous verrez que cela finira mal et que le locataire du petit chalet de la promenade Dupont préférera la nièce à la tante.

Qu'y avait-il de vrai dans ces propos? Hélione ne se le demanda même pas. Elle tenait sa vengeance et cela lui suffisait. Cette vengeance, d'avance et méchamment, elle la savourait.

— J'ai à te parler, Zulma, dit-elle un jour. Viens donc me voir.

Zulma se rendit le lendemain à cette invitation. Hélione habitait, elle aussi, le quartier du Passage. Sa maison n'était point éloignée de celle des Kyrie. Elle y demeurait seule, ses parents étant morts. C'était l'une de ces maisons étroites et basses qui se pressent les unes contre les autres dans ce vieux quartier des Sables. Une cour minuscule précédait l'unique chambre dont se composait ce logis exigu. Mais une grande propreté y régnait.

— Il y a bien longtemps que je n'étais venue chez toi, Hélione, dit Zulma d'un ton aimable, bien qu'elle ne fût point sans méfiance.

— En effet. Tu ne me procures pas souvent le plaisir que me font tes visites.

— Toi non plus.

— A quoi bon? Tu sembles douter de la sincérité de mon amitié.

— Mais non.

— Voilà un « non » qui a un peu de peine à sortir de ta gorge. Je t'aime pourtant, Zulma, et je vais te le prouver. Si je t'ai fait venir, au lieu d'aller te voir, c'est que, chez toi, il y a toujours du monde.

— Oh ! du monde !

— T'es parents, tes nièces, et souvent même M. Gaubron. Or, aujourd'hui, je veux, dans ton intérêt, te parler seule à seule.

— De quoi ?

— Tu vas voir. Il court des bruits fâcheux.

— Sur qui ?

— Ah ! ma pauvre amie, ne sois pas impatiente. Ce que j'ai à te dire est pénible, douloureux. Laisse-moi t'y préparer.

Ces insinuations et ces réticences commençaient à inquiéter Zulma. Elle savait assez à quoi s'en tenir sur le compte d'Hélione pour n'être guère rassurée par ses doucereuses circonlocutions.

— Parle, dit-elle d'un ton d'autorité. Je préfère savoir tout de suite ce que tu as à me dire, surtout s'il s'agit de quelque chose de désagréable.

— Hélas ! Il s'agit, en effet, de quelque chose de bien désagréable, répondit Hélione en feignant d'éprouver une profonde compassion.

— On dit du mal de moi ?

Hélione se récria :

— Si ce n'était que cela ! Tu aurais vite raison des plus infâmes calomnies, toi que tout le monde estime. Ta vie est connue. Aux Sablas, nul ne se risquerait à prétendre que tu n'es pas digne de servir de modèle. On sait que tu prends soin de tes vieux parents, que tu as recueilli et élevé à tes frais tes nièces abandonnées par un père ivrogne et par une mère dont la conduite les ferait rougir, les pauvres petites, si elles la connaissaient.

La haine perçait sous ces éloges et sous cette

pitié feinte. Cette fausse amie prenait plaisir à rappeler à Zulma la honte de sa sœur.

Zulma s'en aperçut et son anxiété s'en accrut.

— Parle, ordonna-t-elle de nouveau. De quoi s'agit-il?

Mais l'autre s'était juré de déguster lentement et savamment, comme un mets de choix, l'âpre et cruel plaisir d'humilier sa rivale heureuse.

— Tu me dis de parler, mais, avant de te porter un coup comme celui que mon amitié m'oblige à te porter pour te mettre en garde contre le danger qui te menace, je ne saurais trop te recommander d'avoir du courage.

— Sois tranquille, j'en aurai.

— Et de ne pas te désespérer. Tout s'arrangera peut-être.

— Tout quoi? Mais parle donc, enfin. Je veux savoir.

— Quand je t'aurai tout dit, tu me sauras gré, j'en suis sûre, de t'avoir traitée avec tous les ménagements que comporte une question aussi délicate.

— Explique-toi.

Il était temps d'en venir au fait, sous peine de laisser voir, en dépit de ses affirmations mensongères, le méchant plaisir qu'elle prenait à multiplier ces soi-disant témoignages d'amitié qui n'étaient, au fond, qu'un moyen de jouir plus longtemps du désarroi de la pauvre Zulma. Hélène le comprit et s'expliqua enfin :

— On dit, — il y a tant de mauvaises langues, mais je tenais, ma chère, à t'en prévenir, — on dit que ta nièce Régina, depuis qu'elle est reine, n'exerce pas seulement sa souveraineté sur la ville des Sables, mais qu'il y a un cœur soumis à son empire.

Malgré l'intention évidemment perfide de celle qui disait cela, d'une voix âpre et mordante, Zulma se rasséra. Son visage contracté se détendit. Elle répliqua, souriante :

— Je ne trouve pas que ce soit un grand malheur. Si Régina plaît à quelque honnête garçon, elle n'aura au moins pas, comme toi et moi, l'ennui de coiffer sainte Catherine.

Ce propos de bonne humeur, loin d'apaiser la fureur jalouse d'Hélione, l'excita.

— Tu prends les choses du bon côté. Tu ne les prendrais pas de la même manière si tu savais quel est celui dont elle a fait la conquête.

— Qui est-ce donc ?

— Tu es seule à ne pas t'en être aperçue, parce que l'amour est aveugle et que tu as trop de confiance en ton ancien fiancé.

— Georges Gaubron...

— Appelle-le donc Tranquille, puisque c'est lui.

— Et tu prétends que Régina...

— Je dis ce que tout le monde dit, ce que tout le monde sait, excepté toi, que Régina est en train de prendre ta place.

— Tu mens.

— Et toi, tu te fâches, ce qui n'a jamais rien prouvé. Ni ta colère ni tes injures n'empêcheront les faits d'être ce qu'ils sont.

— Quels faits ?

— Que ton locataire n'est point seulement le chaperon de ta nièce, mais qu'il l'aime et que c'est elle qui sera M^{me} Gaubron.

Maintenant qu'elle avait porté ce coup mortel, Hélione jugeait inutile de continuer à cacher son jeu, et, laissant éclater sa rage trop longtemps contenue, s'acharnait, au contraire, sur sa victime, comme si elle eût voulu, triomphante enfin, la piétiner.

— Ah ! trop longtemps, Zulma, tu as cru avoir le privilège d'être seule à gagner tous les cœurs. Tranquille Gaubron, Magloire Jomeau, Gaétan Harvouet m'ont, tous les trois, dédaignée pour t'aimer. Aujourd'hui, tu en trouves une autre qui te supplante. C'est bien fait. On ne peut pas être et avoir été. Tu ne peux plus te vanter d'être la plus jolie fille des Sables. Tu fais

comme moi, ma chère, tu vieillis, et c'est la jeunesse qui attire. Regarde-toi dans la glace, regarde ta nièce et compare. Tu verras que ton ancien fiancé n'a pas mauvais goût.

Si Hélione Buchoux avait suivi le conseil qu'elle donnait à Zulma, si elle s'était regardée, elle aussi, dans la glace, elle se serait sans doute fait horreur à elle-même. La haine, la colère, la satisfaction brutale d'assouvir enfin son désir de vengeance, empourpraient son visage, toraient ses lèvres en un affreux rictus, injectaient ses yeux de sang. Ce n'était plus une femme, c'était une furie.

L'excès même de l'aversion qu'elle ne se donnait plus la peine de déguiser eût dû rassurer Zulma. Était-il possible que ces paroles haineuses fussent l'expression de la vérité? Mais Zulma avait été frappée au cœur. Vraies ou fausses, les affirmations d'Hélione venaient de lui ouvrir des horizons jusqu'alors insoupçonnés. Elle se voyait maintenant, épiait sans cesse ceux en qui elle avait eu, jusqu'à présent, une absolue confiance. Elle sentait qu'un doute cruel allait désormais la torturer, qu'après s'être demandé si en Georges Gaubron elle avait retrouvé Tranquille, elle se demanderait si elle avait retrouvé son fiancé pour le perdre une seconde fois.

NIX

C'EST BIEN LUI

Cette angoissante question, Zulma ne devait pas se la poser longtemps. Elle ne devait pas même avoir la tentation d'épier sa nièce et celui à qui elle l'avait confiée, pour savoir si les veni-

meuses insinuations d'Hélione Buchoux avaient quelque fondement ou si elles n'étaient qu'une infâme invention inspirée par sa fureur jalouse. Les événements allaient se précipiter, résoudre d'eux-mêmes l'énigme troublante et mettre Zulma en face de la réalité.

— Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder quelques minutes d'entretien, Mademoiselle?

— Volontiers.

En formulant cette réponse à la demande que Georges Gaubron venait de lui adresser, Zulma n'était pas sans appréhension. Qu'avait-il à lui dire?... Elle n'eut pas le loisir de se livrer, sur ce point, à de bien longues recherches.

— Si vous le permettez, poursuivait tout de suite son interlocuteur, comme j'ai à vous parler de choses graves et que je redoute toute oreille indiscrete, nous irons faire ensemble une promenade sur la jetée.

Sans hésiter, elle accepta. Ce n'était pas, en effet, dans l'étroite maison de la rue Napoléon que l'on pouvait être à l'abri, comme le voulait Georges Gaubron, des oreilles indiscrettes. Le père et la mère Kyrie, les petites sœurs de Régina et Régina elle-même, sans compter les voisins, les voisines, les allants et venants de toute sorte qui, à toute heure du jour, pénétraient dans la salle basse dont la porte restait constamment ouverte, ne permettaient guère un tête-à-tête comme celui que semblait désirer le locataire du chalet *Souvenir*. Et Zulma comprenait que Georges Gaubron était mû par un sentiment de délicatesse en évitant d'avoir chez lui le grave entretien qu'il sollicitait.

Ils sortirent donc ensemble, gagnèrent le quai Dingler, atteignirent bientôt l'une des jetées qui dessinent et protègent la large entrée du chenal.

Zulma savait gré à celui qui l'amenait ici d'avoir choisi cet endroit pour lui parler d'une manière confidentielle.

Aucun autre n'était plus propice à une conversation en tête à tête. Car, même durant la saison balnéaire, les promeneurs sont rares, en ce lieu trop éloigné, pour la plupart d'entre eux, des attractions mondaines du Remblai et de la plage. Et, comme on était au début du printemps, il n'y avait absolument personne. C'était cet isolement complet que l'on éprouve moins encore au sein de la campagne profonde que lorsqu'on est, de toutes parts, entouré par la mer. Son sourd murmure semble vous mettre à l'abri de tous les bruits du monde. Ses flots vous entourent d'un espace désertique qui semble vous séparer du reste de l'univers.

Zulma et son compagnon n'avaient, en effet, sous les yeux, qu'une étendue sans limites. Leurs oreilles n'entendaient que la puissante voix de cette immensité vivante mais sur laquelle n'existait aucun autre être humain que ces lointains pêcheurs dont les barques aux voiles déployées révélaient, là-bas, la présence invisible. Ils étaient seuls.

Dans cette solitude, au milieu du silence qui les enveloppait, Georges Gaubron parla.

— Zulma, dit-il sans préambules, me reconnaissez-vous ?

Elle n'hésita pas à répondre :

— Oui, Tranquille, je vous reconnais.

Elle venait de retrouver, à cette minute même, la voix ardente et tendre avec laquelle, jadis, il prononçait son nom. Comment ne l'eût-elle pas reconnu, en face de cette mer qui le lui avait pris, à cet endroit, perdu entre le ciel et l'eau, où, si souvent, fiancée inconsolablement fidèle, elle était venue le pleurer ?

Il ne s'étonna point qu'elle n'eût pas hésité. Il poursuivit :

— A quoi bon vous narrer l'histoire invraisemblable, vraie pourtant, du naufrage terrible auquel j'ai échappé?... C'était là-bas, là-bas, derrière ces voiles lointaines, les dernières de la

flottille de pêche, qui se détachent à peine sur la ligne d'horizon. Il faisait gros temps, vous le savez. Sous un paquet de mer, notre barque chavira. Tous furent engloutis, sauf moi qui m'accrochai à un morceau du mât brisé qui surnageait...

Je restai là des heures, ballotté par les vagues, sans espoir de revoir jamais la terre et songeant à paraître, d'un instant à l'autre, devant Dieu... Et puis je m'évanouis... Je ne retrouvai mes sens que bien longtemps après, à bord d'un navire voguant vers l'Amérique... Il me fut, durant plusieurs mois, impossible d'écrire... Guéri, je me fis une vie nouvelle dont il serait trop long de vous conter les détails, au cours de laquelle l'âpre lutte de ceux qui, là-bas, veulent réussir, m'absorba tout entier... J'exerçai plusieurs professions, je tentai diverses entreprises, je parvins à réaliser une petite fortune...

Zulma, qui, jusqu'ici, l'avait écouté sans mot dire, tout à coup l'interrompit.

— Cela ne m'explique pas, dit-elle, d'un ton de reproche affectueux, pourquoi vous n'avez jamais donné de vos nouvelles... Au début, je comprends, vous étiez malade... Mais plus tard...

Il interrompit à son tour :

— Vous êtes, Zulma, la cause, l'unique cause de mon silence. Car... nous étions fiancés... Vous en souvenez-vous?...

Zulma tressaillit, douloureusement blessée par cette étrange demande... Si elle s'en souvenait!... Celui qu'elle avait tant pleuré pouvait-il en douter?...

— Oui, je m'en souviens, répondit-elle d'une voix faible.

Puis elle baissa la tête et, de nouveau, mais, cette fois, en sentant, dans son cœur, sa joie de tout à l'heure se briser et mourir, elle écouta.

Tranquille continuait :

— Nous étions fiancés... Promesses enfantines... auxquelles il me fut dur, pourtant,

croyez-le, de manquer. Mais j'avais rencontré une Américaine, d'origine irlandaise... Son père m'avait rendu de grands services... Elle était bonne, charmante... Je l'épousai... Je l'avais connue fort peu de temps après mon arrivée là-bas... C'est ce qui m'empêcha de vous écrire.

Zulma demanda, faiblement encore :

— Vous parlez, n'est-ce pas, de la mère de Patrick?

— Oui.

— Il y a longtemps que vous l'avez perdue?

— Lors de la naissance de l'enfant... Depuis, je suis revenu en France... J'ai vécu à Paris... Et puis, tout à coup, j'ai eu le désir de revoir les Sables...

— C'est bien naturel, approuva Zulma, sans acrimonie, mais assez froidement.

Le tour qu'avait pris l'entretien rendait plus cruelle encore la déception tout à l'heure éprouvée quand Tranquille lui avait demandé si elle se souvenait de leurs fiançailles.

Les explications qu'il donnait, le ton même de ces explications, n'étaient point d'un homme qu'émeuvent les souvenirs du passé. Zulma comprenait qu'elle n'était pas pour lui ce que lui était toujours resté pour elle. C'en était fini de l'amour d'autrefois.

Cette triste certitude s'imposait à Zulma. Pourtant elle avait constaté, au début de cet entretien, que son fiancé semblait en proie à un trouble profond. Quelle en était la cause? Elle ne devait pas tarder à l'apprendre.

— J'ai eu le désir de revoir les Sables, répétait-il, comme un homme embarrassé d'achever le discours commencé, parce qu'il lui reste quelque chose de difficile à dire. Il s'y décida enfin :

— Au début de mon séjour ici, j'ai tenu à vous laisser dans l'incertitude sur ma véritable identité. A quoi bon rappeler des souvenirs qui n'étaient gais pour personne?... En Amérique

j'avais changé mon nom de Tranquille pour celui de Georges, plus généralement porté. J'ai gardé ici ce nouveau nom pour ne pas provoquer des réflexions inutiles et ne pas réveiller, sans motifs, le passé. Si je vous parle aujourd'hui, Zulma, de ce passé, c'est qu'un sentiment nouveau est né en moi et que je ne pouvais vous en faire part sans vous dire qui je suis, sans vous raconter ma vie... Maintenant que vous êtes fixée sur mon compte je puis vous demander si, après m'avoir confié votre nièce Régina pour que je la protège durant sa royauté éphémère, vous consentirez à me la confier pour la vie...

Que dit-il ensuite? Comment expliqua-t-il que, malgré la différence d'âge, son cœur s'était donné à cette enfant candide et charmante, qu'il se sentait incapable de le reprendre? Zulma ne le sut jamais. Elle ne l'entendait plus. Elle n'entendait plus que le murmure des vagues ressemblant maintenant à une lugubre plainte et paraissant lui dire : « Pour la seconde fois, tu as perdu Tranquille... »

XX

L'AUTRE PRÉVEIL

Héroïque jusqu'au bout dans son rôle de renoncement et d'abnégation, elle a, aujourd'hui, au Préveil d'Émmaüs, accompagné les deux fiancés.

Elle revient derrière eux, par la grande route ensoleillée, à la fin d'une radieuse journée, pareille à celle où jadis Tranquille et elle avaient échangé leurs promesses.

C'est le même décor qu'autrefois. Automobiles et voitures passent, ramenant de la fête les joyeuses Sablaises. La ville se dresse là-bas, au bout de la plaine monotone où seuls les bois de la Rudelière mettent un dôme de verdure parmi les moissons pâles.

L'immutabilité des choses fait plus cruel pour Zulma le changement de sa destinée.

Ce n'est plus vers elle que Tranquille se penche amoureusement. C'est vers cette petite Régina qu'au prix de tant de labeur et de peine elle a arrachée à la misère et à la honte. Elle, on l'oublie. Elle suit, silencieuse, résignée, se sentant condamnée à vieillir triste et seule, le couple heureux formé par ceux qui s'aiment. Elle est, comme beaucoup de celles qui se dévouent, l'éternelle sacrifiée.

Et pourtant la révolte n'est pas dans son cœur. Ils ne se révoltent pas les cœurs tendres, fidèles, même lorsque vainement ils ont attendu le bonheur. Ils se soumettent, espèrent, attendent encore, non les terrestres joies qui les ont fuis, mais, au delà du temps, le refuge assuré des immortelles amours.

Puis, dans sa main, Zulma sent la main de l'enfant qui marche tout près d'elle. C'est Patrick. Il lui reste. Tranquille le lui confie. Elle l'élèvera, on le lui a promis, comme elle a élevé les enfants de sa sœur. Cette pensée l'apaise. Elle n'a connu l'amour que pour en souffrir. Mais, par contre, elle aura rempli la plus noble mission de la femme : être mère.

*Le prochain roman (n° 243) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

Mon Lieutenant

par

Geneviève LECOMTE

I

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Un coup de vent malicieux passant sous les ramures tourna la page du livre que lisait Chanteraine. Alors, la jeune fille leva les yeux et, joignant les mains sur ses genoux, se mit à rêver.

La chaleur de cet après-midi d'été immobilisait les feuilles, et l'odeur des roses parfumait l'air brûlant. Sous les ombrages du parc, des femmes allaient, la démarche alanguie; et, au fond, le soleil au travers des arbres distillait de la poussière d'or.

Chanteraine posa sa tête brune aux reflets mordorés sur le dossier du rocking-chair où elle se balançait; son regard se porta de M^{me} Saint-Roman, déponillant le courrier qu'on venait de lui remettre, aux deux enfants, le petit garçon et la petite fille, qui faisaient couler entre leurs doigts des ruisseaux de sable blanc.

Et Chanteraine partit dans son rêve...

M^{me} Saint-Roman, en se retournant à demi, la

MON LIEUTENANT

surprit dans cette attitude mélancolique et lointaine où elle se perdait si souvent. Un pli barra son front pur, vierge de rides sous la masse des cheveux noirs soigneusement coiffés.

— Chanteraine! appela-t-elle.

La jeune fille tressaillit, comme prise en faute, et se redressa :

— Qu'y a-t-il, mère?

— Il y a, ma pauvre enfant, que tu es encore plongée dans des rêveries et que tu n'as pas encore décacheté les lettres qui te sont adressées!

Son doigt désignait sur la table de rotin un paquet de lettres qu'on y avait posé. Chanteraine eut un roulis d'épaules indifférent :

— Oh! ce n'est pas important... des amies en vacances...

L'inquiétude qui passait dans les yeux de M^{me} Saint-Roman s'accentua.

— Chanteraine, reprit-elle un peu sévèrement, à quoi penses-tu?

— Mais à rien, mère, à rien, je vous assure... Je me repose...

— Ma pauvre petite, tu ne veux rien me dire, mais je sais à quoi tu repenses sans cesse... Ah! quand donc seras-tu assez raisonnable pour ne plus te repaître de souvenirs qui te font mal, et pour envisager l'avenir en face?

Une fugitive rougeur colora les joues de la jeune fille :

— Mère, vous vous forgez des idées... Vous savez bien qu'il y a longtemps que je n'ai plus d'espoir.

Une horloge apporta le son grêle de quatre coups rapprochés. Le petit garçon sauta sur ses pieds :

— Maman, il est quatre heures! J'ai faim.

Un joyeux éclat de rire s'échappa des lèvres de Chanteraine :

— C'est la comédie de chaque jour!

M^{me} Saint-Roman fouilla dans son sac de cretonne. Les deux enfants s'avancèrent, les mains tendues, les yeux brillants de convoitise. En possession de leur goûter, ils sautèrent sur les genoux de leur mère, sans souci de froisser sa robe, de nuire à l'harmonie de la coiffure, l'embrassèrent avec effusion.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 11 albums : 76 fr. ; franco France : 84 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 242. ★ Collection STELLA ★ 10 avril 1930

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte).

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★